NÉRÉE QUÉPAT

LA LORGNETTE

PHILOSOPHIQUE

DICTIONNAIRE

DES GRANDS ET DES PETITS PHILOSOPHES

DE MON TEMPS

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338.

MDCCCLXXII

20, RUE DE LA SORBONNE, PARIS
as confondre avec la Place ou le Passage
Librairie A. MORANT
CROVILLE-MORANT, Gendre et Suc
IVRES neufs et d'occasion.
a prix réduits
ACHAT, VENTE ET ÉCHANGE

a4834664

B
2185
.P219
1872
SMRS

4834664-100

LA LORGNETTE

PHILOSOPHIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Simples Notes prises pendant le siége de Paris. Brochure in-8. Paris, 1871. E. Thorin, éditeur.

Le Chasseur d'alouettes au miroir et au fusil. 1 vol. in-18, orné de figures dans le texte. Paris, 1871. A Goin, éditeur.

(Cet ouvrage fait partie de l'*Encyclopédie illustrée du sportsman*)

—

Pour paraître très-prochainement :

Essai sur la vie et les œuvres de La Mettrie. 1 vol. in-18.

NÉRÉE QUÉPAT

LA LORGNETTE
PHILOSOPHIQUE

DICTIONNAIRE

DES GRANDS ET DES PETITS PHILOSOPHES

DE MON TEMPS

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXII

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lalorgnettephilo00paqu

PRÉFACE

A EUGÈNE ROLLAND (DE RÉMILLY).

Mon cher ami,

Des personnes m'ont dit : « Ne publiez pas ce livre. »

Tiens !

Je le publie cependant, et pour plusieurs motifs : le premier, c'est qu'il est fait.

Le deuxième, le troisième et le quatrième, c'est que je le considère comme absolument inoffensif.

Je n'ai pas la prétention de croire mes jugements infaillibles. Mon opinion est celle de cette

année; elle se modifiera peut-être l'année prochaine... Les petits volumes du genre de celui-ci se recommencent tous les dix ou vingt ans, ils n'ont et ne peuvent avoir rien de définitif.

Est-ce à dire qu'ils soient complétement inutiles? Je ne le pense pas; ils indiquent et quelquefois même ils déterminent, en dépit de la volonté souvent très-arbitraire de leur auteur, un courant d'idées et de sentiments qu'il importe d'observer... Ces livres doivent toujours être un peu en avance sur leur temps; au risque de paraître inspirés par un juvénile esprit de coterie, ils doivent s'arrêter sur les écrivains de demain plutôt que sur les écrivains d'hier.

Ces lignes, extraites de la LORGNETTE LITTÉRAIRE *de Ch. Monselet, s'appliquent également à ma* LORGNETTE PHILOSOPHIQUE (1), *aussi n'ai-je rien trouvé de mieux que de les reproduire.*

J'aurais pu sans doute, comme tant d'auteurs, indiquer le but que je me suis proposé d'atteindre en publiant cet ouvrage; mais à quoi bon? on le verra bien en le lisant.

(1) Cet ouvrage n'étant nullement un répertoire bibliographique, on ne devra pas s'étonner de ne pas y trouver la liste complète des ouvrages des auteurs qui y sont nommés. Je n'ai pas davantage cru nécessaire d'indiquer le lieu, la date de la publication ni le nom du libraire. Les mots qui sont imprimés en caractères *italiques* sont : ou des titres d'ouvrages ou des titres de journaux et de revues, ou certains noms propres.

Ayant passablement vécu dans le monde philosophique, où j'ai d'ailleurs conservé de nombreuses relations, je me suis trouvé en mesure de donner sur nos philosophes (1) *beaucoup de détails piquants, de particularités inédites, d'anecdotes intéressantes dont je garantis l'exactitude et la véracité, ce qui du reste ne m'empêche nullement d'analyser et de juger consciencieusement les œuvres et les doctrines...*

Maintenant, aux personnes qui m'accuseraient de ne pas avoir toujours parlé avec assez de respect de messieurs les philosophes, je citerai encore ces remarquables lignes de M. Monselet :

« *Selon moi, dit-il, ce qu'un jeune écrivain doit d'abord se hâter de faire dès ses débuts, c'est d'exprimer son opinion nette et franche sur les hommes importants de son époque. Plus tard, il ne le pourrait plus; plus tard, les amitiés, les convenances et les intérêts l'entoureront d'un réseau difficile à déchirer.*

« *La vérité ne nous est jamais venue que par les jeunes gens. Le premier coup d'œil surpris et hardi que l'on jette sur les personnages de son siècle au sortir du collége, ce premier coup d'œil trompe rarement. A cet âge-là, les admirations ont des larmes, les antipathies ont de belles colères, les indifférences mêmes ont leur signifi-*

(1) Mon ouvrage concerne seulement les philosophes *français*, et (sauf exception) actuellement vivants.

cation. Que les jeunes gens nous crient donc la vérité dans leurs premières pages! Que leurs paroles n'aient pas peur! Que cet âge soit sans pitié enfin! Et, s'il est vrai que la vérité compromette de nos jours, eh bien! qu'ils se compromettent!

« *Ils auront tout le reste de leur vie pour revenir sur leur accès de courage, pour accepter les transactions et pactiser avec les médiocrités Ils auront tout le reste de leur vie pour s'endormir dans l'heureux ron-ron des gros chats de la critique, pour reposer dans un tiède fauteuil rembourré par les concessions et capitonné par l'insouciance. Mais ils n'auront qu'une fois vingt ans et vingt-cinq ans pour parler à cœur ouvert et à front levé, comme des imprudents, comme des dupes, comme des niais, mais comme des hommes honnêtes!*

« *Honte au jeune homme hypocrite qui entre sournoisement et furtivement dans le monde des lettres avec une prudence prématurée et de qui les premiers pas ressemblent aux derniers d'un vieillard!* »

. . . . . .

. . . . . .

Mon père, mon bon père, qui m'aimait tant et que j'aimais tant, était encore de ce monde quand j'ai écrit cet ouvrage dont il avait accepté la dédicace. Bien que la mort vienne de me l'enlever,

je tiens néanmoins à maintenir ma dédicace... A mon père donc, à mon père chéri, dont le souvenir et les bons exemples resteront toujours gravés au fond de mon cœur, je dédie cet ouvrage...

NÉRÉE QUÉPAT.

LA

LORGNETTE PHILOSOPHIQUE

A

ACOLLAS (Emile).

Il n'est pas un étudiant qui ne connaisse M. E. Acollas; il suffit d'ailleurs de l'avoir vu une fois pour ne jamais l'oublier.

M. Acollas atteint à peu près la taille de M. Thiers; les mouvements de son petit corps sont brefs, saccadés, presque comiques; il marche toujours droit devant lui et semble constamment absorbé dans une profonde rêverie; le gibus à larges bords qu'il enfonce jusque sur ses yeux empêche de distinguer nettement sa physionomie, ce qui fait que nous ne pouvons la décrire.

M. Acollas est un des meilleurs répétiteurs de l'École de droit de Paris (je ne dis pas le premier, car le pre-

mier est M. Alcide Foucher). Il s'est beaucoup occupé de l'*enfant né hors mariage*, considère comme une *nécessité de refondre nos codes*, ce qui ne l'empêche pas cependant de les commenter à fond en attendant la refonte. M. Acollas a encore publié une petite brochure philosophique : *La question de conscience au temps actuel*. Paris, librairie Gaut, 1866, in-18 (15 pages). Tirée à petit nombre, elle a été peu répandue, et c'est à titre de rareté que nous la mentionnons ici.

AKERMAN (Louise).

Cette charmante femme a publié dans la *Revue britannique* (mai 1865) de beaux vers où elle peint merveilleusement la soif d'immortalité qui dévore l'homme.

Cette lecture donne envie de goûter à l'immortalité ; ce privilége n'appartient malheureusement en ce bas monde qu'à quarante personnes, l'*Ollivier au cœur léger* y compris.

ALAUX (J. E.).

Dans sa *Raison, Essai sur l'avenir de la philosophie* (in-12), M. Alaux nous déclare que la philosophie est encore à naître, et qu'elle viendra seulement au jour par l'accord ou plutôt par la fusion de la philosophie et de la religion. Si c'est cette fusion chimérique que M. Alaux baptise du nom de *Religion progressive...*, nous doutons énormément que cette doctrine nouvelle rassemble plus

d'adhérents que la *Philosophie de Victor Cousin* n'en a maintenant.

ANDRIEU (JULES).

M. Jules Andrieu est célèbre au quartier latin comme philosophe et comme adepte fervent du roi Cambrinus. Il ne parle volontiers philosophie que devant une table abondamment garnie de bocks; alors, par exemple, il s'en donne, oh! mais il s'en donne!

Toutefois, M. Andrieu ne se borne pas à parler; il écrit, et assez joliment encore. Il a fourni à l'École mutuelle un bon ouvrage élémentaire intitulé : *Philosophie et morale.*

M. Andrieu peut avoir quarante-cinq ans environ; il est borgne, légèrement replet (comme Cambrinus, son dieu), et a des allures pleines de franchise et d'entrain.

C'est un brillant causeur, auquel les questions philosophiques sont très-familières; ajoutez à cela qu'il est bibliophile enragé.

ARBOUSSE-BASTIDE.

Le *Christianisme et l'esprit moderne* (1 vol. in-18).

Le titre de cet ouvrage en indique suffisamment le contenu; l'auteur paraît appartenir à la race des catholiques libéraux.

Catholicisme, *libéralisme*, deux mots qui vont à peu près ensemble comme *inquisition* et *liberté de conscience.*

Est-il possible qu'après le *Syllabus*, après les déclarations réitérées du pape, après les mandements des Pie, Plantier, Dupanloup et Veuillot, on puisse encore chercher à accoupler ensemble le christianisme et l'esprit moderne?

Venons-en maintenant à la philosophie de M. Arbousse. Ce monsieur prétend que « l'homme n'est à l'aise que dans l'infini. » Page 210.

Mais, monsieur Arbousse, monsieur Bastide, monsieur Bastide-Arbousse, monsieur Arbousse-Bastide, savez-vous bien ce que c'est que l'infini?

Et quand vous le sauriez, qui vous dit que l'homme est à l'aise dans l'infini?

Auriez-vous été y voir, par hasard?

Je ne doute pas que plus tard vous ne soyiez personnellement très à l'aise dans l'infini, mais il me semble qu'en attendant, puisque aise il y a, vous en prenez pas mal avec vos lecteurs.

ARISTIDE (P.-L.).

Auteur de *la Superstition chrétienne*, étude critique et exégétique, précédée d'une dédicace à Mgr Dupanloup (Bruxelles, 1862, in-18).

Cet ouvrage, qui, malgré son titre tapageur, est assez modéré, se divise en cinq parties.

Dans la première, P. L. Aristide examine les principes de morale de Jésus-Christ, notre doux Sauveur; dans la seconde, les faits principaux racontés en son

honneur (*faits* est poli) par les évangélistes; dans la troisième, il compare la morale de Jésus avec celle de saint Paul; dans la quatrième partie, il recherche les causes de la propagation du christianisme; enfin, dans la cinquième, il se livre à l'examen critique et analytique de la pensée du christianisme sur le progrès, développée par le R. P. Félix.

On sent que P. L. Aristide doit être un homme affable, et que, s'il se laissait jamais aller à casser des assiettes sur la tête de quelques prêtres, il s'empresserait de leur en offrir aussitôt les morceaux avec ses excuses. A propos, P. L. Aristide ne se nommerait-il pas de son vrai nom P. L. Baudon?

ARNAUD (Angélique).

Cette dame, qui répond au doux nom d'Angélique, approche peut-être de la quarantaine, mais elle ne porte pas cet âge, tant s'en faut. Sans avoir aucune vaine prétention, sans se poser en bas-bleu, elle s'est acquis dans le monde philosophique une petite réputation parfaitement méritée.

Mme Arnaud discute avec une grâce exquise et un charme étonnant les questions métaphysiques les plus arides. Combien de fois, chez M. L. Auguste Martin, ne l'avons-nous pas entendue, ne l'avons-nous pas vue tenir tête à de nombreux contradicteurs!

Mme Arnaud écrit aussi bien qu'elle parle. Elle a autrefois collaboré à la *Revue philosophique et religieuse.*

ASSELINE (Louis).

En 1866, M. L. Asseline fit sur *Diderot* une conférence qui eut beaucoup de succès et de retentissement.

Dans le Paris de M. Veuillot, de Napoléon III et de Thérésa, M. Asseline osa célébrer publiquement le génie de Diderot et glorifier ses doctrines.

Cette conférence était plus qu'une affirmation rationaliste : c'était un acte de courage.

M. Asseline a été un des principaux fondateurs et rédacteurs du journal *la Pensée nouvelle*, organe de la philosophie matérialiste. Si ce journal vécut plus longtemps que ne vivent généralement les journaux de ce genre, il dut son succès d'abord à la valeur intrinsèque des idées qu'il défendait, ensuite au talent de ses rédacteurs, MM. Asseline, Letourneau, Coudereau, André Lefèvre, Albert Regnard, A. S. Miron, etc... Quand la *Pensée nouvelle* mourut, on rapporte que M. Veuillot, ivre de joie, tira un splendide feu d'artifice dans les bureaux de l'*Univers*, tandis que ses rédacteurs entonnaient en chœur l'*Alleluia*.

ASSÉZAT (J.).

Ancien collaborateur de la *Pensée nouvelle*, où ses articles ont été remarqués, M. Assézat a fait réimprimer l'*Homme machine* de la Mettrie, et en tête du volume il a publié une excellente notice sur la vie et les œuvres de

la Mettrie. Cette notice est la seule appréciation sérieuse et impartiale qu'on ait jamais émise sur la Mettrie, ce philosophe si calomnié et si incompris.

La notice de M. Assézat vaut mieux à elle seule que tout ce qu'ont débité sur l'auteur de l'*Homme machine* les Villemain, Cousin, Damiron et autres philosophailleurs enduits d'infini, ivres d'objectif et de subjectif.

AUBER (Le docteur Édouard).

Ce médecin signe plus volontiers des livres que des ordonnances ; il est certain que c'est moins dangereux. Sa *Philosophie de la médecine* est un ouvrage dont nous recommandons la lecture aux personnes bien portantes.

AUDEBERT (Louise).

Son *Roman d'un libre penseur*, qui peut être considéré comme un pendant d'*Une cure du docteur Pontalais*, a été très-apprécié. Réjouissez-vous, coteaux d'Arnaville ! vous avez donné le jour à un écrivain qui deviendra célèbre.

AUDEBRAND (Philibert).

« La semaine passée a eu lieu l'installation de Mgr Guibert, le nouvel archevêque de Paris. On sait qu'avant de venir par ici le prélat était à la tête du diocèse de Tours. Il y a cinq ou six ans, dans une tournée

pastorale qu'il faisait sur les bords du Cher, l'évêque interrogeait un élève sur son catéchisme.

« Le Père est-il Dieu?

— Oui, monseigneur.

— Et le Fils?

— Non, monseigneur.

— Comment! le Fils n'est pas Dieu!

— Oh! mais, reprit le petit Tourangeau, ça ne peut pas lui échapper quand le père sera mort.

— Allons, dit l'évêque en souriant, je vois avec plaisir que vous comprenez déjà les droits de la propriété; mais étudiez mieux le catéchisme. »

(PHILIB. AUDEBRAND, *Illustration* du 9 déc. 1871.)

M. Audebrand ne se pique point de philosophie; cependant cette anecdote vaut mieux à elle seule que tous les in-octavos réunis de nos sorbonniens.

B

BABOIN.

Cordonnier-philosophe, inventeur de la chaussure dite *positiviste*.

Dans les souliers positivistes de M. Baboin, il y a, paraît-il, un petit compartiment pour chacun des doigts

du pied; total : cinq compartiments, lesquels d'ailleurs ne préjudicient en rien à l'élégance et à la solidité.

Le but humanitaire que M. Baboin s'est proposé d'atteindre est d'empêcher la naissance des cors, œils-de-perdrix, oignons, durillons, etc. Aussi est-il à couteau tiré avec le groupe philosophique... pardon... avec la secte des pédicures, veux-je dire. En attendant, l'école positiviste doit être fière de posséder un pareil cordonnier.

(P. S.) Cette histoire m'a été racontée par M. Henri Boucher (d'Épinal), qui la tient d'un de ses amis, médecin à Villejuif et parent assez proche de M. Littré. Cette histoire est garantie comme la chaussure de M. Baboin, d'ailleurs.

BAGUENAULT DE PUCHESSE (Gustave).

Orléanais de vieille souche, membre de l'académie de Sainte-Croix, ami intime de Mgr Dupanloup...

« Si, dès ce monde, l'âme s'élance vers l'infini, serait-elle plus facile à satisfaire quand elle toucherait à cet infini même?... Non, n'étant plus retenue dans les liens matériels de ce monde, elle n'en devra plus connaître les bornes, les résistances, les entraves... Ce ne sera plus la terre ou le ciel, ce ne sera plus l'univers entier, mais Dieu même qui sera le lien des âmes. »

Extrait de *l'Immortalité, la Mort et la Vie*, par G. Baguenault de Puchesse.

Nous sera-t-il permis de décerner à ce passage spécimen l'épithète de baguenaudage, puisque Baguenault il y a?

BARNI (Jules).

Philosophe français, plus connu (comme philosophe) en Suisse que dans son pays.

Il nous a donné l'histoire des *Martyrs de la libre pensée*, l'*Histoire des idées morales en France au XVIIIe siècle*, et a fait entrer la *morale dans la démocratie*. L'allemand Kant lui doit une fameuse chandelle.

BARNOUT (H.).

M. Barnout est un architecte qui s'occupe de philosophie et (signe particulier) en veut un peu à ses confrères, surtout à celui que les fr.·. maçons nomment : le grand architecte de l'univers.

C'est pour démontrer le mauvais état des constructions de ce grand architecte qu'il a fondé en mai 1870 le journal *l'Athée*. Malgré M. Veuillot et le clergé, ce journal eut un certain succès et se vendait bien quand survint la guerre.

Un de mes amis prétend que c'est afin de punir la France d'avoir autorisé la publication d'une pareille feuille que Dieu a déchaîné tant de maux sur elle.

S'il en est ainsi, on peut dire que Dieu s'est montré bien susceptible.

Quoi! l'homme pardonne à ses ennemis (quelquefois), et Dieu ne pardonnerait pas aux siens!

De plus, Dieu le Fils est venu sur la terre pour enseigner aux hommes le pardon des injures, la bonté, la tolérance, et Dieu le père agirait tout différemment!

Non, non, cela n'est pas possible; puisque d'ailleurs le Père et le Fils forment une seule et même personne, ils doivent partager les mêmes opinions.

BAROT (ODYSSE).

M. Barot (Odysse) a publié chez Germer Baillière des *Lettres sur la philosophie de l'histoire,* qui sont bien plus politiques cependant que philosophiques.

M. Barot s'est encore occupé de la *Naissance de Jésus* (broch. in-18, 1864; même libr.). Cette brochure n'est autre chose que le premier chapitre d'une étude critique sur les Évangiles, que M. Barot comptait insérer dans la *Revue philosophique et religieuse*, mais que la suspension de cette revue vint interrompre au début. M. Barot n'a jamais publié ce travail, demeuré jusqu'ici inédit. En faisant paraître cette simple brochure, qui forme le premier chapitre de son travail et en contient le programme, M. Barot (Odysse) a voulu simplement prendre date et revendiquer le mérite, si modeste qu'il soit, d'avoir avant MM. Renan, Peyrat, d'Eichtal, Larroque, Havet, attiré l'attention de la critique rationaliste sur les Évangiles et la divinité de Jésus-Christ.

On sait les désagréments que la délicate attention de

la critique rationaliste a attirés à la seconde personne de la très-sainte Trinité.

Cette pauvre Trinité joue vraiment de malheur depuis quelques années.

La première personne est constamment attaquée par les impies.

La seconde est malmenée par les savants, et la troisième en est réduite à roucouler tristement en planant au-dessus de ses deux sœurs... hors de portée de fusil...

BARRIER (Le docteur F.).

M. Barrier est mort au printemps de l'année 1870 à Montfort-l'Amaury.

Sa mort a été une grande perte d'abord pour l'école sociétaire dont il était un des chefs, ensuite pour la médecine dont il était une des illustrations, enfin pour les malheureux dont il était le bienfaiteur et la Société protectrice de l'enfance, institution qui rend d'immenses services à la société, et dont il était le président et l'un des fondateurs.

Je ne parle pas de sa famille et de ses amis... Tous ceux qui l'ont connu garderont toujours religieusement son souvenir.

M. Barrier était un de ces hommes profondément convaincus, intelligents et tolérants, auxquels personne ne peut refuser l'admiration et le respect.

De tels hommes ont toujours été très-rares; maintenant ils sont presque introuvables.

Sous le titre suivant : *Principes de sociologie* (Paris,

1867, 2 vol. in-8), M. Barrier a publié un très-important ouvrage, dans lequel il expose la doctrine de Fourier en comblant les lacunes qu'elle présente, en la revêtant de la forme scientifique qui lui manque dans les écrits du maître, et surtout en la dégageant des excentricités et des absurdités mirobolantes sur lesquelles on la juge malheureusement trop souvent.

L'ouvrage de M. Barrier est un traité complet de philosophie fouriériste, traité très-clair, très-méthodique, très-agréable à lire, et dont certaines parties semblent plutôt être l'œuvre d'un positiviste que d'un phalanstérien. (Voyez notamment les chapitres sur l'immortalité de l'âme, le doute et la négation.)

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE (J.).

Membre de l'Institut. Sa traduction des *Œuvres d'Aristote* est très-estimée.

Boudha lui doit un regain de célébrité; il l'a remis à la mode. (Voy. le *Dict. des Contemporains.*)

BAUTAIN (L'abbé).

L'abbé Bautain repose actuellement à la droite de Dieu le Père tout-puissant, le Créateur du ciel et de la terre, le Souverain seigneur de toutes choses, etc , etc. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse, surtout quand on veut y mettre un peu de bonne volonté.

BEAUQUIER (Charles).

Sa *Philosophie de la musique* est un ouvrage qu'on peut lire avec profit au grand Opéra pendant les entr'actes, en attendant le ballet.

BEAUSSIRE (Émile).

M. Beaussire est un homme de moyenne taille, d'allure vive et pétulante. Ses cheveux taillés courts, sa fine moustache noire soigneusement entretenue, lui donnent plutôt l'air d'un lieutenant de hussards en tenue civile que d'un professeur de l'Université.

Sous le titre de : *Antécédents de l'hégélianisme* dans la philosophie française, il a publié une curieuse étude sur la vie et les œuvres de Dom Deschamps, moine libre penseur du XVIIIe siècle, car à cette époque il y avait bien des esprits émancipés dans les rangs du clergé. De nos jours il n'y a plus de prêtres libres penseurs, ou du moins ceux qui doutent gardent généralement pour eux leur incrédulité et aussi leurs appointements. Cette étude sur Dom Deschamps est une des meilleures monographies philosophiques que nous connaissions.

M. Beaussire, qui a longtemps occupé une chaire de philosophie à la faculté de Poitiers, professe actuellement dans un lycée de Paris. Parmi ses autres ouvrages, citons : *La liberté dans l'ordre intellectuel et moral.*

M. Beaussire représente aujourd'hui le département

de la Vendée à l'Assemblée nationale, ce qui ne l'empêche pas de collaborer activement à la *Revue des Deux-Mondes*, où ses articles sur la Commune ont été très-remarqués

BENAMOZEGH.

Juif et rabbin sur le front duquel l'Alliance Israélite universelle a cru devoir déposer une couronne pour le récompenser d'avoir écrit un gros volume intitulé : *Morale juive et Morale chrétienne*, et destiné à prouver la supériorité de la morale juive sur la morale chrétienne. La vérité est que ces deux morales se valent bien et n'ont rien à s'envier mutuellement.

BERSOT (ERNEST).

Son *Essai sur la Providence* aurait pu mieux réussir; sa *Libre Philosophie* indique un avocat du spiritualisme qui considère sa cause comme bien compromise.

Membre de l'Institut.

BERTRAND DE SAINT-GERMAIN (LE DOCTEUR).

Le docteur Bertrand de Saint-Germain est un homme d'une rare modestie; il n'a jamais cherché à faire du bruit : aussi son nom n'est-il pas connu du gros public; sa réputation n'a pas franchi un petit cercle d'amis et de connaisseurs, mais il s'en contente, préférant la qualité à la quantité.

Le docteur a publié 1° un excellent ouvrage sur les *Manifestations de la vie et de l'intelligence à l'aide de l'organisation* (1848, in 8°); 2° *De la diversité originelle des races humaines et des conséquences qui en résultent dans l'ordre intellectuel et moral* (1847); 3° une traduction du *Protogea* de Leibnitz, et tout récemment une étude sur *Descartes, considéré comme physiologiste et comme médecin,* ouvrage qui vaut mieux que les dissertations de M. Francisque Bouillier sur ce philosophe.

Ces travaux philosophiques, ainsi que les services qu'il a rendus comme médecin aux bureaux de bienfaisance, ont valu à M. Bertrand de Saint-Germain la croix de la Légion d'honneur.

BIÉCHY (A.).

Professeur au lycée d'Angers, auteur d'un savant ouvrage intitulé : *L'Induction*, essai sur les principes, les procédés, la valeur et la portée de la méthode expérimentale (1870, in-8°). Ce livre fera faire la grimace à bien des gens; nous ne le recommanderons qu'aux personnes habituées aux subtilités philosophiques.

BLANQUI (L.-A.).

« Le vieux », comme le nomment ses fidèles dans l'intimité, a publié dans le *Candide,* de défunte mémoire, des articles qui n'avaient absolument rien de candide.

Chez Blanqui, il y a deux hommes : l'homme politique et le philosophe.

De l'homme politique nous n'avons pas à nous occuper ici ; le philosophe au contraire nous appartient.

Les idées politiques du « vieux » sont abominables, odieuses, impraticables; mais (chose curieuse) ses idées philosophiques sont saines, nettes et sensées. S'il n'avait pas eu le malencontreux travers de subordonner ses idées philosophiques à ses visées politiques, ses ennemis, qui ont accusé avec raison sa politique d'être sanguinolente, n'auraient pas eu le droit d'accuser sa philosophie d'être Blanquignolente.

Blanqui est un matérialiste décidé : aussi n'a-t-on pas manqué de profiter de cela pour flétrir cette doctrine et pour prétendre qu'elle ne peut être partagée que par des terroristes, des communards, des incendiaires, et ne peut aboutir qu'à développer chez ses adeptes la bosse du crime et le culte du pétrole. Cette manière de voir est cependant essentiellement fausse ; nous connaissons beaucoup de matérialistes qui sont hommes d'autorité, conservateurs, et qui haïssent souverainement les révolutions et les farceurs qui en profitent. Mais revenons à Blanqui. Sous le pseudonyme de *Suzamel*, il a publié dans le *Candide* (1865) une série de remarquables articles dont voici les titres : *Notre morale* (n° 1), *Un Père de l'Église au IVe siècle* (nos 2 et 3), *le Monothéisme* (n° 5) ; enfin, dans les numéros 6, 7 et 8, trois articles dans lesquels il prend corps à corps et finalement laisse sur le carreau les doctrines du très-révérend père Gratry.

Cette lutte d'un oratorien avec un révolutionnaire ne laisse pas que d'être très-émouvante; toutefois on ne peut s'empêcher de s'apitoyer sur le malheureux père Gratry, si rudement étrillé par le vieux papa Blanqui.

Blanqui vient de publier, il y a quelques mois, chez Germer Baillière, une brochure à prétentions philosophiques, intitulée : *L'Éternité par les astres*. Tout ce que je suis parvenu à y comprendre, c'est que M. Blanqui espère revivre un jour ou l'autre dans une planète quelconque et y faire des révolutions comme sur la nôtre. Décidément, le « vieux » vieillit pour de bon cette fois.

BLATIN (Le docteur).

Le docteur Blatin s'est voué à une des missions les plus utiles que nous connaissions, celle de protéger et de soigner non point les hommes, mais les animaux.

Il a jugé avec juste raison qu'entre ces deux variétés d'êtres organisés il n'y avait pas à hésiter, et il a accordé la préférence aux bêtes, ce qui ne l'est pas du tout.

Le docteur Blatin, mort aujourd'hui, était un des habitués du café Procope, où il venait presque tous les soirs. Il prenait place au rez-de-chaussée et employait sa soirée à déguster sa demi-tasse et à caresser les chats de l'établissement.

Ces intelligents animaux, qui avaient appris probablement que le docteur était président de la Société protec-

trice des animaux, ne manquaient pas, dès qu'ils le voyaient entrer, de bondir vers lui en miaulant d'une façon formidable.

Quand par hasard il manquait au rendez-vous, les chats venaient néanmoins s'asseoir à sa place habituelle et passaient là leur soirée dans une attitude triste et mélancolique. Le docteur Blatin a écrit un ouvrage de philosophie animalière intitulé : *Nos cruautés envers les animaux*... Malgré tous ses efforts continus, nous doutons beaucoup que la Société protectrice des animaux arrive jamais à empêcher les cochers de fouetter les chevaux qui ne marchent point, et les maîtres de triquer les chiens qui se permettent de déposer leurs ordures sur les canapés.

BLIGNIÈRES (Célestin de).

Ancien élève de l'École polytechnique, disciple distingué d'Auguste Comte, auteur d'une *Exposition abrégée et populaire de la Philosophie et de la Religion positives*. 1857, 1 vol. in-12.

« Ce livre (dit M. Littré, bon juge en pareille matière) n'est point passé inaperçu ; il a donné à son auteur un rang parmi ceux qui s'occupent de philosophie, et est une pièce digne d'être consultée dans la mêlée publique où la philosophie positive commence à être engagée. »

M. de Blignières, par exemple, est dévoué corps et âme au positivisme, il y pense nuit et jour et, qui plus

est, n'admet pas que l'on pense à autre chose. C'est lui qui, un jour, ayant reçu à titre d'hommage un livre remarquable d'un de nos plus éminents philosophes, le remercia par une carte de visite ainsi libellée : « Je vois avec peine que M. M*** continue à ne pas s'occuper du positivisme. »

BLOT (Alfred).

M. Blot a donné de bons articles de philosophie à la *Revue de l'Instruction publique*.

Esprit fin, légèrement sceptique.... Critique très-impartial.

BOUCHEY (Martin).

Directeur du *Rationaliste* de Genève, auquel il a très-activement collaboré. On a surtout remarqué ses Études sur les différentes parties de la Bible.

M. Bouchey connaît admirablement la religion chrétienne; il l'a étudiée toute sa vie, et mieux que personne il est à même d'en faire voir le côté faible.

BOUÉ DE VILLIERS (A.-L.).

Rédacteur en chef du *Progrès de l'Eure*, département devenu célèbre par les prouesses de M. Janvier de la Motte, le père des pompiers.

C'est même à l'usage de ces pompiers, dont la réputation égale maintenant celle des pompiers de Nanterre,

que M. Boué de Villiers a composé sa *Bible des pompiers,* ouvrage qui valut à son auteur une condamnation à 100 fr. d'amende, pour outrage à la morale publique et à la religion. Cette sévérité du parquet d'Évreux surprit grandement les chevaliers du tuyau, qui pensaient, avec juste raison, avoir tout autant de droit à une Bible que les catholiques et les protestants.

Citons un des passages du livre, où M. Boué de Villiers considère Satan comme capitaine de la légion hydraulique céleste :

..... « Il y avait des pompiers bien avant le déluge.... les pompiers devaient être en grand nombre, sans doute organisés en légion ou phalange, puisqu'ils avaient un capitaine, le capitaine Satan, le plus beau et le plus fier des archanges, — le diable, en un mot, qui, ayant voulu emporter d'assaut le tabernacle de Jéhovah, fut terrassé par saint Michel, et auquel, à une date plus moderne, saint Janvier, premier évêque d'Évreux, arracha sa corne gauche, conservée jusqu'à la Révolution dans les trésors de son abbaye... Les canons de l'Église nous fournissent la preuve de cette vérité absolue....

« Dès le sortir du flanc maternel, ne nous fait-on pas jurer, par la bouche de notre parrain, « de renoncer à « Satan et à ses pompes »?

« Si Satan a des pompes, donc il est ou a été pompier... Dilemme écrasant.

« Or, c'est un article de foi que l'existence de Satan, *ergo*... ses pompes sont *a fortiori* articles de foi indis cutables.

« Or, si Satan a des pompes, Satan a été ou est pompier.

« Le syllogisme est irrécusable.

« Or, un pompier qui a des pompes ne peut être un simple pompier, un pompier vulgaire; il est tout au moins officier. Ici, dans le cas qui nous occupe, l'hypothèse vient au secours de la logique et nous permet d'inférer que Satan devait occuper le sommet de la hiérarchie... Car si, d'une part, ni le Pentateuque, ni le Talmud, ni les livres rabbiniques n'éclaircissent ce point obscur des annales cosmogoniques, il est évident que le nom d'un officier inférieur, d'un centurion subalterne, ne fût pas parvenu jusqu'à nous au détriment du *pontifex maximus* de la légion hydraulique céleste...

« Il doit donc être considéré comme article essentiel de doctrine, comme vérité irréfutable, que ce Satan, le seul Satan connu, le seul possesseur de pompes dénommé et désigné, était le chef suprême, le capitaine... *Igitur*, je conclus : Satan avait des pompes..., donc Satan était pompier. »

BOUGEART (Alfred).

Cet écrivain, qui signe de charmantes fantaisies dans la *Vie parisienne*, le *Journal amusant*, le *Charivari*, a réuni, sous le titre de *Moralistes oubliés*, un choix de pensées, de sentences morales, extraites des meilleurs ouvrages des grands et petits philosophes des XVIIIe et XIXe siècles.

BOUILLET (M. Nicolas).

La patience, qui était une des principales qualités du respectable M. Bouillet, lui a fait faire un véritable tour de force philosophique : elle lui a fait traduire intelligiblement, pour la première (et dernière) fois (espérons-le), les *Ennéades* de Plotin, de Plotin « l'inintelligible », comme l'a surnommé l'histoire, titre qui, du reste, est parfaitement approprié à ses œuvres.

A force de patience, de travail et de pénétration, M. Bouillet a réussi à voir clair dans les cinquante-quatre livres de mysticisme transcendantal dont se composent les *Ennéades* du citoyen Plotin. M. Bouillet a joint à sa traduction des sommaires, des notes et des commentaires destinés à permettre au lecteur de saisir les passages les plus spécialement « inintelligibles » desdites *Ennéades*.

M. Bouillet a encore doté son pays d'excellentes éditions des œuvres philosophiques de Cicéron, Sénèque et Bacon. — M. Bouillet a été rejoindre Plotin le 28 décembre 1864.

BOUILLIER (Francisque).

M. Bouillier a fait de louables efforts pour jeter la philosophie universitaire par-dessus le mur de la psychologie pure. (Voy. le *Dictionnaire des Contemporains.*)

BOUIS (Casimir).

M. Bouis était un des mangeurs de prêtres de la rédaction du journal *la Libre Pensée*, seconde du nom.

Le mets que M. Bouis préférait à tous les autres était le jésuite. Dans son livre intitulé *Calottes et Soutanes, Jésuites et Jésuitesses*, il mort à belles dents sur cet ordre célèbre, qui d'ailleurs craint peu les morsures de ses adversaires.

Les jésuites (heureusement pour eux) ne sont pas d'une absorption facile, sans cela ils auraient depuis longtemps déjà disparu de la surface du globe. Les rares libres penseurs qui sont parvenus à manger des jésuites n'ont jamais pu les digérer ; mais, en revanche, les jésuites ont dévoré bien des libres penseurs et passablement de professeurs de l'Université et de sorbonniens. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi, quand on lui parle des jésuites, l'Université vient-elle nous dire qu'elle en a une indigestion !

Cependant, malgré leur rôle de dévorants, les jésuites se sont toujours plaints d'être dévorés, ce qui prouve que l'aplomb n'est pas la qualité qui leur manque ; mais, comme il ne fait pas davantage défaut aux libres penseurs, nous n'avons pas le droit de blâmer les jésuites. Liberté pour tous, telle est notre doctrine.

BOUTTEVILLE (M.-L.).

M. Boutteville n'a écrit qu'un seul ouvrage, mais il a suffi pour le placer au premier rang des polémistes contemporains.

La *Morale de l'Église et la Morale naturelle* est un des meilleurs ouvrages de critique rationaliste qui aient paru au XIXe siècle.

M. Boutteville juge le christianisme à tous les points de vue : politique, philosophique, moral et religieux. Il lui intente un procès, pièces en main, et conclut à un arrêt de mort..., ce qui est peut-être un peu sévère. Aucun écrivain clérical n'a tenté de réfuter cet ouvrage, par la raison très-simple que c'est impossible ; mais, en revanche, le clergé a réussi à faire destituer M. Boutteville de la place de professeur qu'il occupait depuis de longues années à Sainte-Barbe.

BOUTMY (ÉMILE).

M. E. Boutmy, qui vient de fonder au commencement de cette année l'École libre des sciences politiques, avec le concours de MM. Gaidoz, Sorel, Janet, etc., ne paraît pas s'être toujours occupé de politique et de littérature ; autrefois il a probablement travaillé dans le bâtiment et manié le compas et l'équerre, comme semble l'indiquer sa *Philosophie de l'architecture en Grèce* (1870, in-18). Le principal mérite de

M. Boutmy est d'avoir compris qu'il était urgent de créer en France un enseignement un peu moins fossile que celui de la Sorbonne.

BRACK (Denis).

Demeure à Lyon, rue des Quatre-Chapeaux, mais n'est pas aussi braque que l'indiquerait son nom. Il fonda à Lyon l'*Excommunié*, journal dont les allures crânes et tapageuses causèrent dans cette ville un certain scandale. L'*Excommunié* fut supprimé un beau jour, à la suite d'un article qui n'était pas Brack du tout.

BRIANCOURT (Mathieu).

Phalanstérien distingué, auteur des *Lettres à mon frère sur mes croyances religieuses*.

Voici un échantillon des croyances que ce digne homme épanchait dans le gilet de son frère :

« Je crois, dit-il, en un seul Dieu, tout-puissant, juste et bon, ayant pour corps la lumière, pour membres la totalité des astres ordonnés en séries hiérarchiques... Je crois que les êtres intelligents du dernier degré, les humanités ont pour tâche la gestion des astres qu'elles habitent et sur lesquels elles ont mission de faire régner l'ordre, la paix et la justice. »

Il faut croire toutefois que Dieu n'a pas donné à ces humanités de mandat impératif, puisque depuis que le monde est monde on voit à peu près partout le désordre,

la guerre et l'injustice régner à la place de l'ordre, de la paix et et de la justice.

« Je crois, continue Mathieu Briancourt, que l'humanité terrestre aura bientôt acquis les connaissances et le matériel qui lui sont indispensables pour remplir sa haute fonction, et qu'en conséquence le jour du bonheur général ici-bas ne tardera pas à se lever. »

Mais il est levé depuis longtemps, Monsieur... Avez-vous donc oublié le *Premier Jour de bonheur*... (musique d'Auber) ?

« Je crois que l'intelligence des êtres raisonnables dispose de deux corps : l'un formé de substances visibles pour nos yeux, l'autre de matières plus subtiles et invisibles, nommées atomes. »

BRIARD (Emmanuel).

Voir la collection de la *Pensée nouvelle*.

BRISSON (Henri).

M. Henri Brisson, aujourd'hui représentant de la Seine à l'Assemblée, a été un des principaux fondateurs et collaborateurs de la *Morale indépendante*, où il écrivait des articles qui n'étaient pas trop ennuyeux.

M. Brisson est un fort joli homme ; mais il ressemble positivement à Jésus-Christ,.. ressemblance qui d'ailleurs flatterait énormément toute personne autre qu'un philosophe.

BROTHIER (Léon).

Il a donné une *Histoire populaire de la philosophie* à la *Bibliothèque utile;* il a collaboré à la *Morale indépendante*, au *Rationaliste* de Genève.

BRUNET (Jean).

Député de la Seine à l'Assemblée nationale.

M. Brunet a présenté cet hiver à l'Assemblée le projet de loi suivant :

« Art. 1er. La France, voulant sortir de peine et se régénérer, se voue complétement à Dieu le tout-puissant et à son Christ universel. (Mouvements divers...)

« Art. 2. En témoignage de son dévouement inébranlable, la France élèvera un temple dans l'intérieur de Paris, sur la hauteur qui fut appelée à deux reprises la place du Roi de Rome.

« Art. 3. Le temple du Christ, de même que l'étendard de la France, portera cette devise du salut universel : « Dieu protége la France; le Christ est vainqueur, règne « et commande. »

Un membre. — C'était l'exergue de nos anciennes monnaies.

Un autre membre. Oui, *Christus vincit, regnat, imperat!*

L'Assemblée rejette le projet de loi avec une touchante unanimité.

BURNOUF (ÉMILE).

M. Burnouf, qui est né à Valognes, dans le département de la Manche, a toujours eu les ministres dans la sienne; c'est ce qui explique comment de Nancy, où il professait avec succès la littérature ancienne, il passa à Athènes en qualité de directeur de l'École française.

Ce changement plut à M. Burnouf : d'abord, il n'était pas fâché de fuir la température humide et brumeuse de la Lorraine; peut-être aussi n'était-il pas fâché de fuir par la même occasion la philosophie plus brumeuse encore de M. de Margerie, son digne collègue. Ces deux messieurs différaient d'opinion sur certains points : on comprend en effet que la *Science des religions* ne peut guère s'accorder avec la *Théodicée*.

Avant de respirer l'air de la Grèce, M. Burnouf s'était déjà occupé de cette contrée.

Comme la plupart des universitaires, il avait, au sortir de l'École normale, piqué une tête dans les eaux platoniciennes; c'est en prenant ce bain qu'il écrivit ses *Principes de l'art* d'après *la méthode et les doctrines de Platon*... Plus tard, il donna une traduction d'*extraits* du *Novum organum de Bacon* et un *Essai sur le Véda* ou introduction à la connaissance de l'Inde.

Son ouvrage le plus important est la *Science des religions*. — Ce titre n'est-il pas un peu ambitieux? Existe-t-il réellement une science des religions comme le prétendent Burnouf, Max Muller et tant d'autres?

Nous ne le pensons pas. — Tout ce qu'on peut faire, c'est d'interpréter, d'analyser, de syntéthiser les conceptions religieuses des différents peuples, d'en rechercher les origines, d'en examiner les résultats et de suivre leur progrès ou leur décadence à travers les siècles

C

CADET (Félix).

Grand amateur de pain d'épice.

C'est afin d'être à même de satisfaire à son gré sa passion pour ce comestible qu'il s'est fait nommer professeur de philosophie au lycée de Reims.

M. Cadet (Félix) est auteur d'une excellente notice sur *Sénéque considéré comme philosophe ;* d'une autre sur *Pascal* considéré de la même façon ; d'un examen du traité des *Devoirs* de Cicéron, auquel, sur le rapport de M. Paul Janet, l'Académie des sciences morales a eu le tort de ne décerner qu'une mention honorable.

CARLE (Henri).

Ah, ah, ah! oui vraiment, M. Carle est un bien brave homme !.....

M. Carle est aussi un homme de mérite qui dans le

monde philosophique occupe une place à part. M. Carle nourrit le projet de fondre ensemble toutes les religions qui pullulent sous la calotte des cieux; toutefois, comme dans sa clairvoyance M. Carle ne se dissimule pas que l'entreprise présente quelques difficultés pratiques, il s'abonnerait volontiers, en attendant la fusion générale, à unir l'israélitisme avancé et le protestantisme radical dans l'Alliance religieuse universelle dont il est le président.

Le jour où ce vœu sera réalisé, M. Carle échangera probablement son titre de président contre celui de pape de la nouvelle religion.

Tiens, tiens! qui vient là?....

Chapeau bas, Messieurs, chapeau bas: voilà M. Carle qui passe!

. . . . . .

M. Carle a fondé la *Libre Conscience*, journal sensiblement plus riche en espérances qu'en abonnés, d'où l'on pourrait induire que les *Carlistes* français ouvrent plus facilement leur libre conscience aux idées généreuses, aux aspirations élevées, que leur porte-monnaie aux appels de fonds du président de l'Alliance universelle.

M. Carle néanmoins ne s'est pas découragé: à force de ténacité et de patience, il a réussi à faire vivre son journal pendant plusieurs années.... mais:

Circulez, Messieurs, circulez : voilà M. Carle qui repasse!...

. . . . . .

M. Carle vénère les théophilanthropes, et les copie

même quelque peu sans vouloir peut-être en convenir; au surplus, ces rêves de fusion religieuse indiquent sinon beaucoup de perspicacité, du moins beaucoup de cœur, de générosité et d'amour de l'humanité. Décidément, M. Carle est un bien brave homme. Ah, ah, ah ! oui vraiment !...

Allons, Messieurs, allons, allons : hurrah ! hurrah ! pour M. Carle !

CARO (E. Marie).

Comme M. Janet, M. Caro s'est donné la noble mission de combattre le matérialisme contemporain.... à armes courtoises, il est vrai; aussi n'est-ce pas sans raison qu'on a surnommé ces deux amis les frères Siamois de la philosophie.

Dans un gros volume in-8°, M. Caro a manifesté l'intention de nous faire connaître l'*Idée de Dieu*, et a quelque peu désossé ses nouveaux critiques. C'est sans doute afin de lui prouver sa reconnaissance que Dieu a suggéré aux membres de l'Institut l'idée d'offrir à M. Caro une place parmi eux : il est certain que Dieu seul pouvait prendre l'initiative d'une pareille démarche.

Pendant le premier siége de Paris, M. Caro, comme tant d'autres citoyens, portait bravement sur l'épaule le flingot de garde national ; son costume militaire lui allait même très-bien, car il est fort bel homme.

Au commencement du siége, les jours de garde, M. Caro déjeunait volontiers au restaurant *Labassé* (14, *avenue d'Italie*), avec M. Goumy et quelques amis. En

notre qualité de témoin oculaire, nous pouvons certifier que M. Caro est doué d'un joli coup de fourchette; très-causeur, très-gai en dehors des repas, M. Caro se transformait subitement une fois à table : tout entier au menu (nous l'approuvons pleinement du reste), il écoutait beaucoup les convives, mais ne parlait point; aussi un jour M. Goumy, impatienté de ce mutisme, se leva subitement, puis se tournant vers lui : « Et verbum Caro factum est!!!! » exclama-t-il. « Et verbum Caro factum est! » repéta l'écho.....

CARRAU (Ludovic).

Professeur de philosophie à l'ex-lycée de Strasbourg. Il a publié une *Exposition critique de la théorie des passions dans Descartes, Malebranche et Spinosa.* Espérons que, depuis l'annexion de l'Alsace à la Prusse, M. J. Simon ne l'a pas laissé sur le.... Carrau!!!!

CASELLI (A.).

« M. Caselli, dit excellemment M. L.-A. Martin, est un déiste rationaliste qui a entrepris de réformer la philosophie, en lui donnant pour base l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, affirmées non pas en vertu d'une révélation primitive, mais en vertu d'une connaissance *a priori* fournie par la raison. »

Quand M. Caselli aura terminé cette réforme, nous reparlerons de lui... O *la philosophie et les systèmes!*

CAUBET.

Malgré ses modestes fonctions de gérant de la *Morale indépendante*, M. Caubet était en définitive le bras droit de M. Massol. M. Caubet a beaucoup fait pour la prospérité de ce journal.

Sans avoir usé autant de boîtes de plumes et vidé autant d'encriers que son rédacteur en chef, il a cependant fourni de nombreux articles au journal, entre autres des comptes rendus d'ouvrages.

La mort de la *Morale indépendante* (celle du journal seulement, bien entendu) a rendu la liberté à M. Caubet, mais le malheureux n'en a pas joui longtemps, car un beau soir, à la sortie du Grand Orient, les agents de M. Littré l'ont saisi au collet et l'ont contraint le pistolet sur la gorge à accepter la gérance et la direction de la *Philosophie positive*....

Depuis ce jour, M. Caubet vit emprisonné dans son bureau de la rue de Seine; la seule distraction que lui permettent ses geôliers est de recevoir les nouveaux abonnés et de continuer comme par le passé à donner des articles au *Monde maçonnique*.

CAULET DE TAYAC.

Gérant et rédacteur du journal *l'Athée*, pour lequel, malgré les lamentations des frères Veuillot, il eut l'adresse d'obtenir la vente sur la voix publique.

C'était un curieux spectacle que de voir aux vitrines

des kiosques l'*Athée* se prélasser entre le *Monde* et l'*Univers*....

CAUSSE (ÉMILE).

Vice-président du tribunal de Nîmes. Comme philosophe, il s'est beaucoup occupé de la *Liberté humaine*, sans aller cependant jusqu'à faire relâcher les gens qu'il a fait mettre sous les verrous.... comme magistrat.

CHAPPUIS (C.).

Professeur de philosophie à Besançon.

Sa spécialité consiste à donner des *Conseils aux jeunes gens qui étudient la philosophie* (in-8°), conseils que ces derniers d'ailleurs s'empressent de ne pas suivre... O folle jeunesse!

CHARAUX (CH.)

Si jamais vous allez à Bar-le-Duc, je vous recommande d'y acheter : 1° des confitures de groseilles ; — 2° des madeleines à la fleur d'orange et... et... la brochure de M. Charaux intitulée : *Simple Exposé des principes de la philosophie morale à l'usage de tous* (in-32, librairie C. Laguerre).

CHARLES (ÉMILE).

Professeur au lycée de Bordeaux. En arrivant dans cette ville il a présenté aux Bordelais : *Roger Bacon, sa vie, ses œuvres, ses doctrines.*

CHARMA (ANTOINE).

Mort le 5 août 1869. (Voyez le *Dictionnaire des Contemporains.*)

CHASERAY (ALEXANDRE).

Boum! boum! Zim laï lâ!!!

M. Chaseray va faire une *Conférence sur l'âme...* Entrez, entrez, messieurs..., on ne paye qu'en sortant si l'on est content. Zim laï lâ! Boum! boum!

CHASLES (ÉMILE).

M. Émile Chasles a longtemps professé à la Faculté des lettres de Nancy où il était très-aimé des jeunes gens. Aux examens du baccalauréat il était toujours d'une politesse exquise.

Sa *Morale en exemples* nous paraît bonne à suivre.. , même en voyage.

CHASSANG (ALEXIS).

Maître de conférence à l'École normale.

Ce savant professeur a fait paraître en 1869, sous le titre suivant : *Le spiritualisme et l'idéal dans l'art et la pensée chez les Grecs*, un gros ouvrage qui mérite d'être lu attentivement. Il se divise en trois parties. Dans la première, M. Chassang s'occupe de l'immortalité de l'âme; dans la seconde, il traite la question du beau, si vigoureusement carambolée déjà par M. Lévêque; dans

la troisième, enfin, il prend à partie MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, auxquels il reproche amèrement d'avoir ridiculisé l'antiquité grecque et d'avoir douté de la vertu de la belle Hélène. (O Schneider, pendez-vous !)

Examinons tour à tour chacune des parties fondamentales de l'ouvrage.

« La négation de l'autre vie, dit M. Chassang, a été plus rare dans l'antiquité que dans les temps modernes, et elle a rencontré un moins grand nombre de partisans. »

Nous nous permettrons de trouver cette affirmation un peu risquée; elle étonne chez un helléniste aussi ferré que M. Chassang.

Zénon et Épicure niaient tous deux l'immortalité de l'âme. Platon, le divin Platon, le Platon chéri de l'Université, dit en propres termes, dans son livre des *Lois*, que c'est tout bonnement une hypothèse vraisemblable, mais nullement une chose démontrée. Dans son *Phédon*, il fait dire à Socrate : « La chose vaut qu'on se hasarde d'y croire ; c'est une chance à courir. » Cicéron dans sa première *Tusculane* n'ose résoudre la question de l'immortalité. Les mêmes doutes à ce sujet se retrouvent dans ses œuvres oratoires...

Dans la seconde étude, M. Chassang pique dans la question du beau, cite Platon, Cousin, etc., et pose en article de foi la connexité absolue du vrai, du beau, du bien. C'est pour lui une sorte de trinité.

La troisième partie enfin, la plus remarquable, est intitulée : *Hélène dans l'art et dans la poésie*, ou *du culte et du respect de la beauté chez les Grecs*.

« Nous voyons sous nos yeux, dit M. Chassang, avilir l'une des plus ravissantes créations du génie d'Homère, le personnage d'Hélène. Cette figure favorite de la poésie grecque, prise à contre-sens, vient d'être pendant plusieurs mois tournée en dérision chaque soir sur un de nos théâtres, devant un public qui est porté à se croire l'héritier du goût attique. En vain les protestations se sont succédé. »

Ceci prouve 1° que M. Chassang a été voir (a été siffler peut-être!) les cascades de Mlle Schneider, distraction peu académique en vérité. En critiquant cette pièce de théâtre, M. Chassang a pu sans doute se concilier la Sorbonne et l'École normale, mais il s'est créé un ennemi redoutable dans la personne de Mlle Schneider.

Cette adorable actrice (qui vaut bien la première Hélène) dispose de tout un public et passe pour avoir la mémoire longue. Ah! infortuné monsieur Chassang, qu'avez-vous fait là? Qui vous assure que lorsque vous serez professeur à la Sorbonne Mlle Schneider n'enverra pas à son tour ses amis troubler votre cours? Sur votre âme et conscience, dites-moi, l'amitié de Mlle Schneider n'est-elle pas infiniment préférable à celle de tous les vieux déplumés de l'Université?

Mlle Schneider n'a d'ailleurs nullement avili le personnage d'Hélène; elle a au contraire tiré de l'oubli cette héroïne grecque et l'a mise à la portée d'une multitude de gens qui n'auraient, croyez-moi, jamais été l'admirer dans Homère.

Il ne fallait rien moins que l'hellénisme de MM. Meil-

hac, Halévy, la musique d'Offenbach et la voix de Mlle Schneider pour redonner à Homère et à Hélène un regain de popularité et les remettre à la mode.

En fin de compte, les études classiques y ont énormément gagné.

Quant à moi, je connais bien des lycéens, voire même des normaliens, ennemis déclarés du grec, qui, après avoir vu et entendu la diva, Dupuis et Grenier, se sont sentis pris d'un immense désir de mieux connaître Homère et cette brillante antiquité grecque, qu'ils avaient si peu connus et appréciés jusqu'alors.

De grâce, monsieur Chassang, dans la prochaine édition de votre ouvrage, supprimez ces appréciations hostiles à Mlle Schneider. Au nom de votre intérêt, au nom de votre avenir, au nom de la galanterie française, suivez mon conseil !

CHAUVET (Emmanuel).

Professeur de philosophie auquel la France doit une nouvelle et bonne traduction des *Lettres à Lucilius*, le chef-d'œuvre moral de Sénèque, et une étude excessivement intéressante sur les *Médecins philosophes contemporains*.

CHAUVET (Le Dr N.-M.).

Esprit, Force et Matière (1 vol.). La seconde partie de cet ouvrage est une réfutation peu polie des doctrines de Louis Buchner.

CHEVALIER (J.-P.).

Pharmacien philosophe, auteur d'un livre très-remarquable, mais malheureusement peu connu, intitulé : *L'Ame au point de vue de la science et de la raison*. Mort du choléra à Amiens en 1865.

CHEVALIER (Henri).

M. Chevalier prépare une étude philosophique sur la vie et les œuvres de *Sylvain Maréchal*, un des philosophes les plus oubliés de la fin du XVIIIe siècle.

Depuis longtemps, M. Chevalier rassemble tout ce qu'il peut trouver de documents (autographes, ouvrages inédits, etc.) sur Sylvain Maréchal : aussi son ouvrage promet-il d'être excessivement intéressant.

Peu de gens d'ailleurs connaissent aussi bien l'histoire philosophique du XVIIIe siècle que M. Chevalier.

CHRISTIAN (Jules).

Auteur d'un opuscule intitulé : *Croyances d'un voltairien*, publié chez Manginot-Hellitasse, libraire, boulevard Saint-Michel. Nous aimons à croire que M. Christian n'a pas écrit son opuscule à la *Source*, voisine de son éditeur. M. Christian est spiritualiste, mais comme il fait très-nettement ressortir le ridicule et le danger des superstitions, on peut dire qu'il ne Christian-isera jamais personne.

CLÉMENCEAU (Le docteur G.).

Avant de planer sur Paris du haut des buttes Montmartre, qu'il administrait pendant le siége en qualité de maire, M. Clémenceau, aujourd'hui représentant de la Seine, s'est beaucoup occupé de médecine, d'histologie et de philosophie. Il a traduit en français, pour la bibliothèque de philosophie contemporaine, l'ouvrage de Stuart Mill, intitulé : *Auguste Comte et la philosophie positive.*

Jadis il collabora à quelques journaux du quartier latin, entre autres au *Travail.*

COIGNET (Mme C.).

En tête de la troupe des rédacteurs de la *Morale indépendante* figurait une brillante amazone, Mme C. Coignet. Rompue à tous les exercices de haute école philosophique, capable d'en apprendre à Kant et de commenter M. Renouvier, cette dame s'entendait mieux qu'aucun des rédacteurs masculins de cette feuille à renverser les détracteurs de l'indépendance de la morale et, au besoin même, à les écraser avec grâce sous les bonds de son coursier.

Elle rendait agréable la lecture parfois indigeste du journal de M. Massol : la femme n'a-t-elle pas le don d'embellir tout ce qu'elle touche?

Mme Coignet a publié chez Germer Baillière un im-

portant ouvrage : *De la Morale indépendante et de son objet.*

COLLIGNON (ALBERT).

Cet auteur a publié, sans les signer cependant, deux bons ouvrages mi-littéraires, mi-philosophiques, *l'Art et la Vie* (Germer Baillière, 1866, 2 vol. in-8); *l'Art et la Vie de Stendhal* (*ibid.*, 1870, 1 vol. in-8).

Parlons d'abord du premier, et puisque en toutes choses il faut commencer par le commencement, occupons-nous de la préface, dont le seul défaut est de ne pas être bien utile; elle ne renferme en effet que le portrait physique et moral de l'auteur. — Le portrait physique est ressemblant, nous le reconnaissons volontiers avec tous les habitants de Bellevue, de Woippy et de Metz; mais enfin, quel intérêt, je vous demande, peut-il offrir aux lecteurs? Oui, quel intérêt les lecteurs étrangers à la bonne ville de Metz peuvent-ils avoir à apprendre que l'auteur n'est point du tout « un type de vignette destiné à orner les albums du *Courrier des Modes*, ou à illustrer le *Journal des jeunes personnes élégantes* » ?

Passons maintenant au portrait moral :

M. Collignon nous apprend qu'il aime l'étude et la paresse, le rêve et l'action; qu'il est ambitieux et voluptueux tout ensemble, qu'il a du sang-froid dans la colère et du calme dans la passion; enfin, qu'il est né grand seigneur dans un milieu bourgeois et qu'il ne serait pas fâché (ce que nous comprenons sans peine) de

se faire, dans le monde des lettres, une place entre Proudhon et Louis Veuillot.

Ne pouvant ici donner une analyse complète de l'*Art et la Vie*, qui touche d'ailleurs à une multitude de sujets intéressants, nous nous bornerons à en indiquer le sommaire :

1er volume, *l'Art.*	Livre Ier. La Vocation. Livre II. Le Stage littéraire. Livre III. Théorie de l'art.
2e volume, *la Vie.*	Livre Ier. But et emploi de la vie. Livre II. Du mérite personnel. Livre III. Théorie du bonheur.

Signalons cependant une très-spirituelle étude sur Champfleury (tome Ier, page 97).

Le chef de l'école réaliste a souvent été malmené, et à juste titre d'ailleurs, mais nous doutons qu'il ait jamais eu maille à partir avec un critique aussi mordant, aussi consciencieux et aussi pénétrant.

L'*Art et la Vie de Stendhal* est une étude complète et très-fine sur cet original des originaux, qui s'appelait Henri Beyle de son vrai nom. — M. Collignon cherche à expliquer l'*œuvre par l'homme*, et il y a réussi.

Espérons que M. Collignon n'en restera pas là et nous donnera encore quelques bons ouvrages de critique ou de philosophie.

COURNOT (Augustin).

Voyez le *Dictionnaire des Contemporains*.

COQUEREL (Athanase).

M. Coquerel fils occupe dans le protestantisme une place à peu près semblable à celle que le père Hyacinthe occupe dans le catholicisme, c'est-à-dire qu'il n'est ni protestant, ni rationaliste, mais à la fois l'un et l'autre.

Cet état intellectuel nous a toujours paru singulier. — La foi et le libre examen sont deux choses essentiellement incompatibles; qu'elle soit protestante ou catholique, peu importe, la foi ne supporte pas le voisinage du libre examen : il est aussi difficile de se tenir en équilibre entre ces deux éléments contradictoires, que de se tenir assis sur la pointe d'un paratonnerre.

M. Coquerel est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, très-prisés dans son parti. Citons l'*Histoire du Credo*, la *Conscience et la Foi*, les *Libres Études*, etc....

Coquerelicôo! Coquerelicôo! comme chante M. Veuillot.

COQUILLE (J.-B.-V.).

Après avoir longtemps bataillé dans l'*Univers*, en qualité de premier aide de camp de M. Veuillot, J.-B.-V. Coquille... vint au *Monde*, où il exerce maintenant les fonctions sacerdotales de rédacteur en chef.

M. Coquille n'a pas le style à grandes guides de son ancien général; sa phrase est courte, sèche, nerveuse;

mais elle pique et pénètre; au lieu d'assommer ses adversaires d'un seul coup, J.-B.-V. Coquille les tue à petit feu; bref, après M. Veuillot, M. Coquille est certainement le plus redoutable des polémistes cléricaux.

Ses articles sont toujours intéressants, croustillants, parfois même ils contiennent un grain de philosophie..., ce qui nous procure le plaisir de pouvoir parler ici de M. Coquille.

Comme auteur, il a publié : *Les Légistes, leur influence politique et religieuse.* — *La Politique chrétienne.* — *Du Césarisme dans l'antiquité et dans les temps modernes.*

Depuis de longues années M. Coquille (qui le croirait?) est un des habitués du café *Procope*, de voltairienne mémoire. Il y arrive presque tous les soirs vers huit heures et prend place dans la salle du rez-de-chaussée..., prend place — devinez où — sous le panneau où est peint le portrait de *Piron.... Piron — Coquille*!!!!

Notre polémiste n'écrit jamais une ligne au Procope, il se contente d'y lire les journaux et la *Revue des Deux-Mondes*, en sirotant régulièrement un modeste mazagran.....

On ne dira pas que nous sommes mal renseigné. Si ces renseignements ne sont pas exacts, nous consentons à être écartelé, comme cela se faisait pour les incrédules au bon vieux temps que regrette si fort M. Coquille.

Mais — onze heures sonnent au moment où nous achevons cet article; c'est l'heure à laquelle M. Coquille

quitte le Procope.... Bonsoir, monsieur Coquille, — bonne nuit .. .

COMTE (AUGUSTE).

Auguste Comte occupe, à juste titre, une des premières places parmi les hommes de génie du XIXe siècle. De son vivant même, il rallia autour de lui les penseurs les plus éminents de nos jours: Littré, Stuart-Mill, Richard Congreve, Robin, Herbert Spencer, etc., formaient son brillant état-major.

Mais ce n'est pas du philosophe que nous nous occuperons ici, le cadre restreint de ce petit livre nous en empêche; d'ailleurs, les ouvrages de MM. Littré, Robinet, Janet, Laffitte, de Blignières, etc.., donnent à ce sujet tous les détails désirables.

C'est donc l'homme seul que nous considérerons, et, comme homme, M. Comte était, il faut bien l'avouer, un assez drôle de sire.

Vers la fin de sa vie, malgré ses labeurs philosophiques, il tomba subitement amoureux d'une jeune veuve, Mme Clotilde de Vaux.

Voici en quels termes originaux il annonce à M. Stuart-Mill cette passion naissante et... positive, puisque positivisme il y a.

« L'invasion décisive de cette vertueuse passion, dit-il, coïncida l'an dernier avec l'élaboration initiale de mon second grand ouvrage. Vous concevez aussi la vraie gravité d'une crise nerveuse qui, jusqu'ici, vous

était imparfaitement connue et dans laquelle j'ai couru un véritable danger cérébral, dont d'énergiques souvenirs personnels m'ont heureusement préservé, sans aucune vaine intervention médicale, par la seule assistance du sévère régime que j'ai introduit à cette occasion pour tout le reste de ma vie. Sauf cet inévitable début, je sentais avec délices l'admirable harmonie spontanée de cette affection privée avec ma mission publique, au moment où je commençais ma nouvelle carrière philosophique, où le cœur, comme je vous l'annonçai, aura désormais au moins autant de part naturelle que l'esprit lui-même. » *Lettre à M. Stuart-Mill* (du 6 mai 1846).

Délicieuse, n'est-ce pas? délicieuse, cette déclaration! Brave philosophe, va!

Nous aimons à croire cependant que M. Comte n'a pas décerné à cette lettre le titre de *bref*, comme il le faisait parfois, nous apprend M. Littré, « à l'époque où il se déclara grand prêtre de l'humanité ».

Le grand prêtre de l'humanité laissa un testament, lequel est véritablement une pièce assez folichonne.

Dans ce testament, le grand prêtre de l'humanité chargeait ses treize exécuteurs testamentaires, d'abord de payer ses dettes, ensuite de faire une pension à sa cuisinière; au décès de cette cuisinière, de faire une pension à son mari, et, au décès de ce mari, une pension à leur fils; il donnait en outre à ladite cuisinière son argent comptant, ses bijoux, son argenterie. Quant à ses disciples, il leur colloquait son mobilier, sa biblio-

thèque, et la charge de « conserver son appartement tel quel, comme premier siége du culte de l'humanité ».

Ce n'est pas tout. Dans ce testament, le grand prêtre de l'humanité trouvait encore le moyen de dire à sa femme mille choses désagréables : on n'est pas plus charmant que cela, en vérité!

COUDEREAU.

M. Coudereau a longtemps personnifié, dans le journal *la Pensée nouvelle*, l'union de la pharmacie et de la philosophie, deux choses auxquelles, disent certaines gens, l'humanité est redevable de bien des maux; toutefois, la pharmacie nourrit les apothicaires et guérit les malades, quand elle ne les tue pas; tandis que la philosophie nourrit, il est vrai, les philosophants, mais dérange ordinairement la cervelle des philosophés.

C'est à dessein que nous employons ce terme nouveau et peu connu. On lit en effet dans la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie française* : « *Philosophé:* substantif singulier masculin, synonyme de *ramolli;* on dit indifféremment, en parlant de quelqu'un : *il est philosophé*, ou : *il est ramolli*..... »

.... Mais revenons à M. Coudereau. Quoique pharmacien à Choisy-le-Roi, il est philosophe jusqu'au bout des ongles, beaucoup plus même que la plupart de nos professeurs d'infini.

Il est vrai qu'il ne sort pas de l'École normale; il est encore vrai qu'il ne fera jamais gémir sous lui le siége

que M. Caro occupe à la Sorbonne, ce dont nous le félicitons ; il n'entrera probablement jamais à l'Institut, où trône également M. Caro, ce qui ne l'empêche nullement d'être de force à tirer des Caro...ttes philosophiques audit professeur, lequel d'ailleurs ne les épargne guère à ses auditeurs.

M. Coudereau a donné pendant deux ans d'excellents articles à la *Pensée nouvelle;* réunis ensemble, ils formeraient un livre qui vaudrait au moins ceux de M. Caro, Car ô...tons de ces derniers tous les passages à effet, toutes les digressions éloquentes, en fait de philosophie, que reste-t-il?.... du vent ; et les lecteurs s'aperçoivent, mais un peu tard, qu'en achetant ces ouvrages, ils se sont laissé Caro-tter...!!!!

COUSIN (Victor).

Mort subitement à Cannes, le 13 janvier 1867, sans avoir eu le temps de recommander à ses apôtres de soigner l'éclectisme.

Est il au ciel?

Est-il en enfer?

A-t-il été rejoindre quelque part madame de Longueville?

Cousin...e-t-il avec le diable ou le bon Dieu?

Questions terribles qu'on se pose avec effroi!

D

DALLY (Docteur).

Médecin distingué. A traduit, en y ajoutant des notes et une brillante introduction, le célèbre ouvrage de Huxley : *De la place de l'homme dans la nature.* Il a collaboré aussi à la *Pensée nouvelle.*

DAUDVILLE (Ch.).

L'Être cause... (in-8)... Taisons-nous...

DEBERLE (Alfred).

Collaborateur de l'*Année philosophique.*

DEHERS (Louis).

Auteur d'un article intitulé : l'*Athéisme au XIXe siècle*, publié en 1866 dans le *Libre Penseur* bordelais.

DESJARDINS (Albert).

Des jardins de la Faculté de droit de Paris ; on le voyait écrire entre deux examens sur les *Moralistes français au XVIe siècle* (in-8°.).

Très-aimé des étudiants en droit ; mais pique plus facilement les rouges que les blanches.

DIDON (LE RÉVÉREND PÈRE).

Dans un ouvrage comme celui-ci, consacré à la philosophie, nous ne pouvons cacher un procédé découvert par le Père Didon et au moyen duquel le premier venu peut distinguer en un clin d'œil un catholique d'un matérialiste.

Écoutons le Père Didon : « Je voudrais, dit-il, voir passer devant moi un matérialiste et un catholique ; eh bien! je reconnaîtrais sur le front des deux des stigmates de leurs doctrines... Dans l'un je verrais quelque chose de flétri, d'humilié. Pourquoi? — Parce qu'il est esclave de lui-même, parce qu'il est esclave de sa molécule; tandis que l'autre est maître de lui-même. C'est le bon cavalier qui tient son cheval entre ses jambes d'une main vigoureuse, et qui le mène où il veut. Ces deux cavaliers se reconnaissent bien vite; il ne faut pas une grande étude pour savoir discerner entre l'homme qui est maître de lui-même et celui qui n'est qu'un esclave : celui-ci a des attitudes humiliées, il a senti l'éperon, il a senti le fouet; et tout homme qui a senti cela a perdu la virginité de sa fierté. Mais l'homme qui est maître de lui, cet homme est encore vierge dans sa fierté : il a sur le front cette auréole qui vous distingue, et les vrais savants sauront en faire la différence. »

Noté pendant un *sermon* prononcé le 5 avril 1868 à *Saint-Germain-des-Prés* par le Père Didon.

DIETZ (A.).

Professeur à l'école militaire de Saint-Cyr.

Auteur d'une traduction de l'ouvrage de Bunsen intitulé : *Dieu dans l'histoire.*

DIONYS (F.).

Auteur d'un ouvrage intitulé : *l'Ame, son existence et ses manifestations.*

DOLFUS (Charles).

Ce philosophe est rempli d'excellentes intentions ; ses ouvrages débordent de pensées élevées, d'aspirations humanitaires. Il n'a pas l'air d'être bien sûr de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme ; mais il y croit néanmoins, parce que l'opinion contraire lui paraît désolante.

M. Dolfus appartient à la classe des optimistes à tous crins... N'allez pas surtout lui parler de la philosophie matérialiste, car vous lui feriez du chagrin, et vous regretteriez ensuite d'avoir affligé un si excellent homme...

Et maintenant, si vous êtes curieux de savoir ce qu'il pense sur l'âme, le corps, la vie, la mort, le bon Dieu, le diable, la conscience, le cœur, le bien, le mal, le progrès, la liberté, les passions, l'éducation, les langues, l'art... Ah! diable! arrêtons-nous... prenez un fiacre et allez acheter chez Germer Baillière ses nombreux ouvrages...

DUBOIS (P.).

La Foi est la vertu des sots;
L'Espérance celle des dupes (Volney).

Telle est l'épigraphe du *Croyant détrompé* ou *Preuves évidentes de la fausseté et de l'absurdité du christianisme, et de sa funeste influence dans la société* (1835, 2 vol. in-8°). Ouvrage assez lourdement écrit, et qui ne détrompera que les gens qui parviendront à le dénicher, car il est devenu assez rare.

Le clergé l'aurait-il fait disparaître en achetant petit à petit tous les exemplaires mis dans le commerce? Cela pourrait être. Il est de notoriété publique que la plupart des ouvrages hétérodoxes qui garnissent les boîtes des bouquinistes sont achetés ordinairement par des prêtres.

DUMESNIL (ALFRED).

M. Dumesnil a écrit sur l'*Immortalité* un ouvrage qui ne la lui donnera certainement pas.

DUPRAT (PASCAL).

Bien que M. Duprat soit avant tout un personnage politique, *je prends mon droit* en disant qu'il a écrit un excellent ouvrage sur *les Encyclopédistes, leurs travaux, leurs doctrines et leur influence* (in-18).

DUPUY (Paul).

Entre une ordonnance et une opération, ce médecin a publié une intéressante étude sur le *Libre Arbitre*, et un *Essai sur les catégories*.

DURAND DE GROS (Le Dr J.-P.).

Il a publié différents ouvrages estimés. Citons : *Essais de physiologie philosophique*.

DURANDEAU (J.).

Poëte-philosophe, auteur de : *Bartholomeo ou le Doute* (1867, in-12). Cet ouvrage contient de beaux vers, substantiels, harmonieux, sonores; mais le ton général en est fort triste, navrant même. Le pauvre Bartholomeo, torturé par l'implacable doute, exhale ses plaintes et sa tristesse sans aucun égard pour la sensibilité du lecteur.

On viendrait nous dire que M. Durandeau est atteint d'une maladie noire que nous n'en serions aucunement surpris. Espérons cependant qu'il se porte à merveille.

M. Durandeau a été un des collaborateurs de la *Libre Conscience*. On lui doit encore un petit volume intitulé : *Le Fraisier de Bernardin*... en vers... Ce fraisier n'en recèle point cependant, et nous engageons nos lecteurs à l'acheter sans défiance.

E

ESMENJAUD (L'abbé Frédéric).

M. Esmenjaud est ou plutôt était tout simplement un brave curé de campagne qui, le jour où le doute le saisit, donna courageusement sa démission et rentra dans la vie civile.

Du fond des Alpes, où il exerçait son ministère, il piqua droit chez Dentu, afin d'y faire éditer son ouvrage : *La lettre tue, mais l'esprit vivifie, ou Foi et Raison* (1867, in18), ouvrage qu'il signa crânement : Esmenjaud, *curé démissionnaire*. Ce livre eut un certain succès, dû plutôt à la qualité de curé démissionnaire de son auteur qu'à sa valeur réelle. M. Esmenjaud a consacré, en effet, la plus grande partie de son volume à démolir la Bible, chose assurément fort inutile, car il y a bel âge que cette besogne a été faite, et bien faite encore, par Voltaire et ses successeurs, par une infinité d'auteurs contemporains, parmi lesquels je citerai M. Miron. (Voyez son *Examen du christianisme.*)

L'ouvrage se termine par une profession de foi genre *Vicaire savoyard* et la lettre que M. Esmenjaud adressa à son évêque pour lui annoncer que c'était fini, n i ni.....

Dans le premier de ces morceaux, nous lisons : « Je crois à un être éternel, intelligent et bon, qui gouverne le monde; et quoique tout en nous et hors de nous annonce son existence, il est incompréhensible dans sa nature, c'est le dieu inconnu. » (Page 322.)

Que M. Esmenjaud croie en Dieu, même à un dieu incompréhensible, passe encore, mais qu'il croie à une « religion rationnelle de l'avenir », voilà une aspiration qu'on est peiné de rencontrer chez un homme clairvoyant, surtout chez un curé démissionnaire.

La religion et la raison n'ont jamais fait et ne pourront jamais faire ensemble qu'un ménage de polichinelle.

ESQUIROS (Alphonse).

On l'accuse (mais à tort, selon nous) d'avoir fait danser à ses *Vierges folles* un cancan échevelé devant l'*Émile du XIX*e *siècle*.

EYMA (Xavier).

Rédacteur du *Figaro*, très-versé dans les littératures étrangères. M. Eyma connaît aussi bien l'Amérique que le boulevard des Italiens, ce qui lui a permis de nous donner une traduction de l'*Essai sur la nature* de W. Emerson, traduction qu'il a enrichie d'une étude sur la vie et les œuvres de ce compatriote de Barnum...

F

FABRICIUS (Le Docteur).

Le docteur Fabricius fit des prodiges de valeur dans la bataille mémorable qui eut lieu en 1868 entre l'École de médecine de Paris et les phalanges cléricales.

C'est après cette mêlée qu'il écrivit sous la tente : *Dieu, l'homme et ses fins dernières, études médico-psychologiques* (Paris, 1869, in-8°); — *Première lettre d'un matérialiste* à Mgr Dupanloup. — *Deuxième lettre* au même Monseigneur.

Un des vicaires de Mgr Dupanloup (quel homme est mieux renseigné qu'un vicaire?) nous insinue dans le tuyau de l'oreille que le docteur Fabricius n'est autre que M. Ad. Sébille.

FAVRE (Jules).

Le citoyen Jules Favre, la pierre qui vire et le pouce qui se déplace, comme l'a spirituellement surnommé M. de Boissieu, fait partie, chacun le sait, de l'Académie française.

A quel titre cette estimable assemblée l'a-t-elle admis dans son sein?

Est-ce pour avoir écrit quelques comédies jouées dans des salons particuliers?

Est-ce pour avoir quelque peu péroré dans la plupart des procès en séparation de corps?

Est-ce pour avoir fait retentir son verbe dans nos assemblées politiques?

Ce sont là autant de questions que personne n'a encore pu résoudre et qui passeront certainement à l'état de questions historiques à la grande satisfaction des Topin et des Loiseleur de l'avenir.

Ce premier des trois Jules a donc prononcé en tous lieux de magnifiques discours, mais il n'a pas écrit un véritable ouvrage, et s'il fallait offrir un fauteuil académique à tous les beaux parleurs de notre belle France, ce n'est pas quarante, mais dix mille fauteuils au moins qu'il faudrait aligner à l'Académie.

Dans son discours de réception à l'Académie, le citoyen Favre a voulu faire de l'avocasserie philosophique. Sous prétexte de prononcer l'éloge de Cousin, il a jugé convenable d'envelopper dans un même anathème matérialistes et positivistes. — Ce discours est un des plus curieux spécimens de pathos spiritualiste qui aient jamais ébranlé les voûtes du palais Mazarin.

FAUVETY (Charles).

Le public parisien s'imagine qu'on ne rencontre à Asnières que des lorettes, cocottes, cocodettes, biches,

bichettes et autres cascadeuses de la même espèce : c'est une erreur.

Asnières est encore hanté par d'autres personnes, voire même par des philosophes, tels par exemple que M. Fauvety, qui y possède une jolie habitation.

C'est donc en se promenant sur les bords de la Seine, c'est au milieu des cris, des rires, des fanfares, des ébats, des pochades et des gobichonades de la gent canotière que M. Fauvety philosophe tranquillement et médite sur les questions sociales et les grands problèmes de la solution desquels dépend, n'en doutons pas, le sort de l'humanité. C'est là qu'il rédigeait la *Solidarité*, feuille pour laquelle il n'ambitionnait que cent abonnés, chiffre raisonnable sans doute, mais que la divine Providence ne lui permit cependant jamais d'atteindre, croyons-nous.

A vrai dire, la philosophie de M. Fauvety se ressent un peu du milieu où elle est élaborée : ce n'est ni par la clarté ni par la simplicité qu'elle brille. M. Fauvety a, dit-on, la prétention de ne penser comme personne. On s'en aperçoit bien en lisant ses articles et ses ouvrages.

M Fauvety professe un spiritualisme échevelé, épatant, pardonnez-moi l'expression. Il monte à cheval sur l'infini et s'en va faire des promenades dans l'absolu; puis, au retour, il consigne ses impressions de voyage dans sa *Solidarité*, au grand ébahissement des lecteurs naïfs. Il a horreur du matérialisme et n'éprouve pas un amour bien vif pour la morale indépendante, comme le témoigne son *Épître à M. Massol* (brochure in-8°, 1865).

M. Fauvety a collaboré au *Rationaliste*, à la *Libre Conscience*, à la *Revue philosophique et religieuse*, etc.....

FÉLIX (Le révérend père).

Beaucoup de personnes ont affecté d'établir un parallèle entre le père Félix et Hyacinthe... ce n'est pas de l'acteur, mais du père de ce nom que nous voulons parler.

Rien de plus ridicule qu'une telle prétention. Le R. P. Félix est un homme de grand talent, un logicien de première force, tandis que Hyacinthe n'est, à vrai dire (passez-moi l'expression), qu'un simple robinet d'eau tiède, robinet qui du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris a coulé pendant deux hivers sur la morale indépendante, sans réussir toutefois à la dissoudre, grâce au caoutchouc imperméable de M. Massol, son intrépide défenseur.

Cela n'a d'ailleurs rien de surprenant : M. Massol a de puissantes raisons pour ne craindre aucune espèce de robinets, quel que soit l'Hyacinthe qui les fasse fonctionner.

En définitive, cette campagne contre la morale indépendante, qui fit user à Hyacinthe tant de gilets de flanelle, n'eut d'autres résultats que de grandir le succès de cette doctrine. Mais ce n'est pas seulement comme prédicateur que le père Félix écrase le père Hyacinthe de sa supériorité incontestable et incontestée, c'est encore comme philosophe, car le R. P. Félix est philosophe,

tandis que Hyacinthe, malgré ses prétentions, n'a jamais trouvé qu'un mélange catholico-rationaliste, tellement lourd et soporifique que, désespérant de le faire avaler aux Français, il a pris le sage parti d'aller l'offrir aux Allemands.

C'est à Munich, sous la raison sociale Hyacinthe, Dollinger et compagnie, que le célèbre carme exerce son petit commerce.

Plus patriote, le R. P. Félix est demeuré à Paris, où, pendant que son ridicule confrère pérorait en Allemagne, il a prononcé cet hiver l'oraison funèbre des soldats français morts pour la patrie.

Le R. P. Félix, avons-nous dit, est un philosophe, un philosophe de l'école des de Maistre et de Bonald. Pour lui, le pape et l'Église sont tout, l'État et l'individu rien; son idéal est la théocratie telle qu'elle a été réalisée au moyen âge par Grégoire VII. Ces idées ne sont assurément point les miennes, mais je suis forcé de convenir qu'elles ont au moins une signification précise et valent infiniment mieux que le pathos outrecuidant et la déraison carméli-loysonienne du père déchaussé. On prétend que les Allemands se pâment d'admiration devant l'éloquence de Hyacinthe : tant mieux, car c'est pour nous le commencement de la revanche. Si nous pouvions lancer de l'autre côté du Rhin une centaine d'hommes de la trempe de Hyacinthe, l'Allemagne serait perdue.

FERRAZ.

Professeur de philosophie à la Faculté de Lyon Il a

publié une étude de morale théorique intitulée : *Philosophie du devoir* (1 vol. in-8°).

FERRIÈRE (ÉMILE).

M. Ferrière a publié un *Essai sur le libre arbitre* (brochure in-18 de 45 pages. Paris, 1865). C'est un bon travail bien coordonné, bien divisé. L'auteur expose d'abord la théorie de la liberté absolue et celle du fatalisme, puis les compare. Vient ensuite une esquisse d'une théorie du libre arbitre, fort ingénieuse et qui donnerait presque envie d'y croire. M. Ferrière a publié récemment chez Germer Baillière une intéressante étude sur le *Darwinisme*, étude qui précédemment avait été lue avec succès devant l'Académie des sciences.

FERRON (HENRI DE).

« Décidément, le progrès est un cheval qui recule et qu'il faut surveiller. » Cette boutade d'un homme d'esprit, M. Xavier Aubryet, me revient à la mémoire en pensant à la *Théorie du progrès* de M. de Ferron. Dans cet ouvrage instructif, l'auteur nous montre l'évolution du progrès par l'État et par la liberté ; il fait un parallèle très-intéressant entre ces deux évolutions, et conclut à la supériorité de la dernière. Nous sommes bien éloigné de nier le progrès, mais franchement, en considérant les événements effroyables de ces dernières années, en considérant l'état moral de la France et de l'Europe,

nous ne pouvons nous empêcher de répéter avec M. Aubryet : « Décidément, le progrès est un cheval qui recule et qu'il faut surveiller. »

FEYDEAU (Ernest).

« J'ai longtemps réfléchi sur le mystère de la destinée « de l'homme, et aujourd'hui, à ma grande honte, après « plus de trente ans d'études, je dois vous avouer que « je n'y comprends absolument rien. » Ernest Feydeau.

Voilà ce qui s'appelle parler carrément. On voit bien que M. Feydeau n'est pas professeur à la Sorbonne.

Inutile de dire, en terminant, que cette pensée n'est tirée ni du *Mari de la danseuse*, ni de *la Comtesse de Châlis*.

FIGUREY (Ernest).

C'est une erreur de croire que Paris seul fournit à la France des rationalistes ; tenez, voici un simple provincial, un habitant des rochers du Jura, M. Figurey, qui écrit un excellent article, intitulé *Dogme et Morale*, dans l'*Almanach démocratique jurassien* de 1870.

N'est-il pas triste de voir la morale indépendante franchir les fortifications de Paris et se diriger vers les montagnes les plus escarpées? Où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous?

FLAMMARION (Camille).

Astronome, conférencier, spirite, philosophe, et, ce qui ne nuit jamais, très-joli garçon.

C'est l'auteur favori des dames qui se piquent de science et de philosophie. — Aussi serais-je heureux de leur apprendre que désormais, en allant chez Didier acheter les ouvrages de Camille, elles pourront se donner en même temps la douce satisfaction de contempler son buste en terre cuite placé au milieu du magasin. — Ce buste le représente avec l'air inspiré, les yeux fixés vers le ciel, les cheveux artistement rejetés en arrière... L'auteur de *la Pluralité des mondes habités*, des *Mondes imaginaires*, des *Merveilles célestes*, pensait évidemment à ce qui se passe dans les étoiles pendant que l'artiste exécutait son buste ....

C'est également, croyons-nous, à l'intention du beau sexe que M. Flammarion a fait graver son portrait en tête de ses derniers ouvrages.

Malgré ses voyages extra-planétaires, M. Flammarion a beaucoup vécu en ce bas monde; il l'a admiré, scruté, toisé, et, à force de chercher, il a fini par trouver *Dieu dans la nature* (1 vol. in-12). Voyons un peu à notre tour quel est ce Dieu.

Est-ce le Dieu des juifs et des chrétiens? Non. — Est-ce le Dieu providentiel du déisme? Non. — Est-ce le dieu du panthéisme? Pas davantage... — Mais à quoi bon nous creuser la tête, puisque M. Flammarion nous présente son Dieu lui-même?...

« Dieu, dit-il, nous apparaît sous la forme d'un esprit permanent qui demeure au fond des choses. Il n'est plus le souverain gouvernant du haut des cieux, mais la loi invisible des phénomènes... Dieu n'est pas en dehors du

monde..., il est la pensée inconnaissable dont les lois directrices du monde sont une forme d'activité... Dieu est par sa nature même inconnaissable et incompréhensible pour nous... »

Il est bien évident que si Dieu est au fond des choses..., il n'est pas en dehors du monde ; mais si, d'un autre côté, il est par sa nature même inconnaissable et incompréhensible pour nous, comment se fait-il alors que M. Flammarion l'ait vu apparaître « sous la forme d'un esprit permanent qui demeure au fond des choses » ?

Il y a là, ce nous semble, une petite contradiction à expliquer... Bref, nous croyons, sauf erreur, que si quelqu'un est demeuré ici au fond de quelque chose, c'est plutôt l'esprit de M. Flammarion que celui de Dieu..., car si Dieu est « incompréhensible » dans le cas présent, M. Flammarion l'est pas mal aussi : d'où nous concluons, en résumé, que Dieu et M. Flammarion s'entendent à merveille... Est-ce à cette protection divine que M. Flammarion doit le succès de ses ouvrages, dont plusieurs ont eu jusqu'à douze ou quinze éditions ?

Est-ce à cette protection divine qu'il doit de rédiger le feuilleton scientifique du *Siècle*, de voir ses conférences assidûment suivies, bref, d'être un heureux et un aimable philosophe ?

S'il doit tout cela à Dieu, bien des athées iront immédiatement déposer leur carte de visite à la porte du paradis...

FLOURENS (Gustave).

En dehors de la politique, M. Flourens était un homme très-sensé.

La *Science de l'homme* est un excellent traité d'anthropologie philosophique.

Il a donné aussi quelques articles philosophiques à la *Pensée nouvelle*.

Citons : *Contre nos adversaires* (1869, n° 43); *la Synthèse universelle* (1869, n° 36); *la Matière et le Mouvement* (1869, n° 41).

FOUCHER DE CAREIL (Alexandre).

Sa savante édition des *Œuvres de Leibnitz* jouit d'une grande faveur dans le monde philosophique. — Voyez la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire des Contemporains*.

FRANCK (Adolphe).

De tous les enfants d'Israël qui circulent dans le quartier des Écoles, M. Franck est un des plus connus.

Toutefois, au lieu de débiter sur la voie publique, comme la plupart de ses coreligionnaires, des cannes, des étuis de parapluie et des lorgnettes de spectacle, il débite les doctrines spiritualistes au Collége de France.

Auquel de ces deux genres d'exploitation doit-on

donner la préférence?... C'est ce que nous ne saurions décider.

Toujours est-il que le commerce de M. Franck lui rapporte de beaux deniers, sans compter la renommée et son titre de membre de l'Institut.

A ses appointements de professeur au Collége de France il ajoute le produit de ses nombreux ouvrages, qui tous ont eu le succès qu'ils méritaient bien d'ailleurs, car sa qualité de juif ne l'empêche pas (au contraire) d'avoir beaucoup de talent.

Son cours du Collége de France est généralement plein comme un œuf. M. Franck y a traité les questions les plus diverses, en ayant soin cependant de les revêtir invariablement de son spiritualisme transcendant, à la grande satisfaction du dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Un des ouvrages les plus curieux de M. Franck est sa *Philosophie mystique en France à la fin du XVIIIe siècle.* —Il renferme une étude très-complète sur Saint-Martin, lequel s'était désigné lui-même sous le nom de *Philosophe inconnu,* titre auquel M. Franck n'a jamais prétendu, rendons-lui cette justice.

Citons encore la *Morale pour tous,* la *Philosophie du droit ecclésiastique.* Il est curieux, on en conviendra, de voir un juif s'occuper de droit ecclésiastique, et, qui plus est, de la philosophie de ce droit, si toutefois il existe réellement une philosophie de ce droit ailleurs que dans le cerveau de M. Franck.

Tous les israélites se ressemblant un peu, nous jugeons

inutile de tracer le portrait de M. Franck, préférant envoyer à la synagogue...., au Collége de France, voulons-nous dire, les personnes des deux sexes qui désireraient se repaître des traits de l'illustre professeur et jouir du son de ses cordes vocales.

FRAYSSE (E. Albert).

Après s'être donné énormément de mal, M. Fraysse a fini par trouver l'*Idée de Dieu dans Spinosa* (in-8°).

FRÉDAL DE MOLLEBONT.

M. Frédal de Mollebont offre le type le plus accompli du *philosophe cynégétique*. A ce titre, nous lui devions certainement une place dans ce livre.

M. Frédal de Mollebont adore la chasse, mais il pratique cet art d'une façon toute philosophique et qui mérite une mention spéciale.

Le jour de l'ouverture, par exemple, au lieu de se mettre en route dès l'aube, il a soin de ne sortir qu'à huit heures et demie, après avoir bien lesté son estomac. — Une fois en plaine, vous croyez peut-être qu'il va battre avec soin les couverts, les buissons, les remises? Ah que nenni! Il suit tout doucettement les petits sentiers qui serpentent à travers champs, de façon à ne pas se mouiller les pieds. Son chien, obéissant sans doute au même mobile, le suit par derrière, les oreilles basses et la queue en trompette... De sorte que dans sa mati-

née d'ouverture Frédal de Mollebont n'aperçoit souvent ni la silhouette d'un perdreau, ni le profil d'un lièvre.

Loin de se mettre en colère et de pester contre saint Hubert, il revient tranquillement chez lui en tirant des becs-figues en route D'autres fois, il met son fusil en bandoulière et marche rêveur droit devant lui On devine à son air concentré qu'il se livre à des méditations philosophiques sur la disparition prochaine du gibier en France... Infortuné Frédal!... Quelquefois cependant la chance le favorise. — Un perdreau se lève et s'enfuit à tire d'ailes; Frédal abaisse son arme et l'animal est mort, car, quand il daigne tirer, il est rare qu'il manque. Rien n'est plus curieux cependant que la manière dont cet adroit chasseur tire un coup de fusil. — Il porte si tranquillement son arme à l'épaule, vise avec un air si triste et si navré qu'on croirait, ma parole, qu'il est président de la Société protectrice des animaux.

Néanmoins Frédal adore la chasse; mais sa chasse favorite, celle où il excelle, où il triomphe, où il éclipse tout le monde, c'est la *chasse des alouettes au miroir*.....

Le philosophe, le chasseur apathique et fataliste disparaît alors pour faire place au vrai disciple de saint Hubert..... Il s'anime, il s'actionne, siffle, tire, tue, ramasse, resiffle, retire, retue, reramasse, et toujours ainsi ..... jusqu'à ce qu'il ait dans son carnier six ou huit douzaines de ces pauvres volatiles. Alors, il est content, il jubile, il frémit de joie, s'agenouille devant son miroir, et termine la fête en offrant ses remercîments à Dieu et à saint Hubert..... Heureux Frédal!

G

GAGNE (Paulin).

Tout le monde à Paris connaît au moins de nom M. Gagne, l'archi-candidat de l'Obélisque, l'archi-avocat-journaliste-poëte, l'archi-auteur de tant de gigantesques poëmes de plusieurs milliers de vers chacun, l'inventeur de la *monopanglotte*, ou langue universelle, que jusqu'à ce jour, du reste, M. Gagne comprend et parle seul.

L'archi M. Gagne a encore inventé bien d'autres choses, et sa dernière invention mérite même une mention spéciale, vu sa portée humanitaire.

M. Gagne a donc imaginé ce qu'il appelle la *philanthropophagie*, c'est-à-dire la manducation de l'homme par l'homme.

Écoutons-le expliquer lui-même le mécanisme de cette admirable institution.

« Je demande, dit-il, qu'il se forme soudain, à l'instar de sociétés protectrices des chevaux livrés à la consommation, des sociétés protectrices des hommes qui seront sacrifiés à la faim des malheureux, non pas forcément, comme les pauvres bêtes, mais bien d'après leur consentement libre et dévoué !

« Je supplie tous les pouvoirs civils et religieux de

faire sans retard des lois qui permettent la philanthropophagie et qui l'encouragent par une mort attrayante au moyen d'une guillotine honorable, par des promesses de statues, de panthéons et par l'espoir des récompenses éternelles.

« J'ai la profonde conviction que la garantie, la juste certitude des récompenses divines et humaines, ferait surgir partout les soldats de la faim, qui, pour arrêter la famine prête à dévorer le monde, pour sauver la vie à des milliers de malheureux enfants, vieillards, pères et mères agonisants, se livreraient librement et saintement à la mort, qui alors ne serait pas un suicide criminel, lâche et damnable, mais bien le sacrifice le plus louable, le plus héroïque, et le plus digne de toutes les couronnes de la terre et des cieux ! Les mortels qui s'immoleraient pour leurs semblables seraient de véritables Christs sauveurs de l'humanité ! Ils seraient les glorieux imitateurs du Christ divin, qui se donne continuellement en nourriture aux hommes qu'il aime et qu'il remplit du céleste amour. En mourant pour donner l'existence au malheur, l'homme par son amour s'égale au Dieu sauveur !

Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do ! ! ! do ! ! ! ! !

« Si les sacrifices de l'humanité étaient consacrés par la religion, il se présenterait par jour, rien qu'à Paris, plus de cinq cents personnes glorieuses d'être philanthropophagées ou mangées par les philanthropophages qui les mangeraient avec le respect le plus profond et le plus religieux. On sacrifierait solennellement dans des temples appelés *Sacrificariums*, après des cerémonies

prescrites pour le salut de l'âme, et seulement les personnes qui ne seraient pas nécessaires au bien-être des familles et de la société. Les célibataires, les religieux des couvents, les oisifs, les poëtes, les journalistes et autres personnes infirmes et inutiles, pourraient parfaitement être immolés, si cela leur était agréable ou glorieux. Les fous, ne pouvant pas donner leur consentement libre, seraient exempts de la philanthropophagie.

« Pour mon compte (ajoute M. Gagne), pensant fermement que je ne peux rien inventer de plus beau, de plus humanitaire que la philanthropophagie, qui est peut-être le seul fait nouveau sous le soleil et qui fait seul la sainte merveille ; pensant que j'ai rempli ma mission et que je ne serai plus qu'un triste fardeau pour le monde et pour moi-même, contemplant surtout la grandeur du sacrifice, et voulant offrir un exemple suprême, je déclare être prêt à m'immoler à la faim de mes frères bien-aimés.... »

Malgré cette offre généreuse de son individu, quand, pendant les derniers jours du siége de Paris, alors que la population mourait de faim, une députation vint trouver M. Gagne pour le prier de vouloir bien se laisser philanthropophager, notre archi-citoyen lui ferma tranquillement au nez l'archi-porte de son archi-appartement de la rue Taranne. Depuis ce jour, il ne mit plus le pied dehors et se tint coi....

A quelque temps de là, un restaurateur se rendit chez M. Gagne. Il sonne, et est reçu par Mme Gagne. « Qu'y a-t-il pour votre service, citoyen, demande l'archi-

femme de M. Gagne....—Mon Dieu, madame, répond notre homme visiblement embarrassé, je viens.... je viens... pour prier votre époux de se laisser philanthropophager par ma clientèle, ou sinon de consentir à m'abandonner au moins quelques côtelettes. »

A cette demande (lecteurs, jugez quelle scène!) la pauvre Mme Gagne chancela subitement et s'affaissa en poussant un cri terrible en *vingt-deux langues!!!!*

A ce cri monopanglotte, M. Gagne accourut, et, indigné, se précipita sur le restaurateur en lui récitant avec une voix de tonnerre un épisode de ses gigantesques poëmes.... le malheureux s'enfuit promptement, comme on pense, et court encore....

GAIDOZ (Henri).

C'est par exception que nous parlons ici de M. Gaidoz, car ce livre ne concerne que les Français, et M. Gaidoz n'est pas notre compatriote.... M. Gaidoz est *Celte*. On prétend, il est vrai, que nous avons quelques gouttes de sang celte dans les veines.

M. Gaidoz est le dernier représentant de la race celte.... ce qui prouve que sa noblesse ne date pas d'hier.

Nous ne savons si M. Gaidoz compte se marier et perpétuer sa race: ce serait à désirer. En attendant, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'épargne ni son temps ni ses peines pour perpétuer le souvenir de ses ancêtres

et faire connaître au public leur langue, leur histoire, leur religion, leur rôle dans l'humanité.

Tel est en effet le but que s'est proposé d'atteindre M. Gaidoz en fondant la *Revue celtique*, qu'il dirige depuis plusieurs années avec succès.

Toutefois, M. Gaidoz ne borne pas là son activité; il collabore encore à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue archéologique*, à la *Revue bibliographique universelle*, à la *Revue de France*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *The Academy* de Londres, etc , etc...., etc.. .

Parmi ses articles les plus intéressants, je citerai : *De quelques registres de l'inquisition* (*Revue de l'instruction publique* (1867); *les Allemands et la langue allemande hors de l'Allemagne* (même *Revue*, n° du 6 juin 1867); *Comparaison de l'enseignement en France et en Allemagne* (*ibid.*, 13 et 20 juin 1867); *l'Invasion germanique* (*ibid.*, 13 mai 1869); *Gargantua* (broch. in 8°, 1868); *la Revendication du Pangermanisme* (*Revue des Deux-Mondes* du 1er février 1871); *les Celtes du pays de Galles et leur littérature* (*ibid.* 1er mars 1871); *la Poésie bretonne pendant la guerre* (*ibid.*, 15 décembre 1871).

M. Gaidoz rappelle ses ancêtres sous bien des rapports. Il est de la taille d'un tambour-major; — ses yeux noirs, ses sourcils noirs, ses cheveux noirs, lui donnent un faux air de Méphistophélès; il semble redoutable.... de loin.... Personne cependant n'est plus doux; toutefois, ne commettez jamais l'imprudence de dire devant lui du mal de ses ancêtres, car alors il serait capable, je crois, de vous envoyer rejoindre les vôtres.

M. Gaidoz a un besoin extraordinaire de locomotion; il fait presque tous les jours le tour de la moitié de Paris au pas accéléré, et, qui plus est, force parfois ceux de ses amis qu'il cueille en route à l'accompagner.

M. Gaidoz partage avec le comte de Chambord le titre de dernier représentant d'une race célèbre, mais ne prétend pas pour cela au trône de France. Plus modeste, il n'ambitionne qu'une place à l'Institut, et il l'obtiendra un jour ou l'autre, n'en doutez pas, tandis qu'il est assez probable que M. de Chambord ne s'asseoira jamais sur le trône.

GARNIER (ADOLPHE).

Disciple de Jouffroy, représentant éminent de la philosophie universitaire, auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont la liste fidèle se trouve dans le *Dictionnaire des Contemporains*.

M. Garnier est mort en 1864.

Voici un extrait du discours que M. Paul Janet prononça sur sa tombe.

« M. Adolphe Garnier, dit-il, a embrassé la science tout entière, et son *Traité des facultés de l'âme* est le plus *grand monument* dont la philosophie de notre temps puisse s'honorer.... M. Adolphe Garnier avait à un haut degré la première des facultés philosophiques : il pensait par lui-même; jamais il n'a admis une seule idée qu'elle ne lui fût devenue propre et qu'il ne l'eût en quel-

que sorte découverte, comme disait Jouffroy, *repensée de nouveau* », etc...

M. Janet serait-il bien aise qu'après sa mort on prononçât sur ses restes une homélie de ce genre? Nous pensions jusqu'à ce jour qu'il y avait des bornes à la flatterie, même entre philosophes.

GELLION-DANGLAR (Eugène).

A l'époque où il collaborait à la *Pensée nouvelle* et où il luttait contre les exigences spiritualistes, M. Gellion-Danglar ne se doutait guère qu'il aurait à lutter un jour contre les exigences prussiennes en qualité de sous-préfet de Compiègne. Nous serions curieux de savoir si depuis le départ des Prussiens M. Danglar s'est remis à s'occuper des *Sémites*, comme autrefois.

GERMER BAILLIÈRE.

M. Germer Baillière figure, avec MM. Lacroix, Lemerre, Lachaud, Lechevalier, Dentu, Lévy, Jouaust, parmi les éditeurs intelligents de la capitale.

M. Germer Baillière est bien un peu philosophe, puisqu'il a eu l'excellente idée de fonder la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, qui comprend déjà toute une série d'ouvrages généralement estimés.

Derrière les vitrines de cette bibliothèque on aperçoit, serrés comme des harengs en tonnes : Caro, Lévêque,

Janet, Buchner, Moleschott, Lemoine, Franck, Beaussire, Laugel, Letourneau, Leblais, Bouillier, Vacherot, Taine, etc..... Heureusement que ces messieurs sont là sous forme de livres seulement, car si par malheur ils venaient à se rencontrer (chez M. Baillière) en chair et en os, il s'ensuivrait, nous le craignons, une mêlée effroyable d'où ils ne sortiraient qu'en morceaux avec les vitrines.

Aussi M. Baillière prend-il les précautions nécessaires pour empêcher que son magasin serve de champ clos aux auteurs qu'il a enfermés dans sa bibliothèque. Au besoin même, M. Baillière pourrait n'en laisser sortir que les ouvrages et y tenir sous clef, leur vie durant, les auteurs.

Quelle jolie montre cela ferait, dites donc!

GIRAUD (Jules).

Collaborateur de la *Morale indépendante*. M. Giraud est très-versé dans toutes les questions philosophiques.

GONCOURT (Edmond et Jules de).

« Qu'est-ce que la vie?

— L'usufruit d'une agrégation de molécules. » (Extrait de : *Idées et sensations*.)

Définition précise et ingénieuse qu'un philosophe de profession n'aurait jamais trouvée.

GOUDOUNÈCHE (L.).

M. Goudounèche est un ancien chef d'institution qui un matin, las de distribuer des pensums et de mettre ses élèves au pain et à l'eau, prit le parti de leur faire de la morale. Ce sont ses admonestations ou plutôt ses homélies à ses élèves qu'il a rassemblées sous le titre de *Manuel de morale et d'économie populaire*.

Nous prenons la liberté de recommander spécialement ce livre à MM. les pions.

Oui, Messieurs, les élèves que vous surveillez se conduisent-ils comme des polissons? vous lancent-ils des boulettes de papier mâché dans le dos? ou bien dessinent-ils votre silhouette au tableau?

Vite, vite, sans perdre une minute, servez-leur un petit morceau de Goudounèche, et si vous n'arrivez pas à rétablir l'ordre, je consens, Messieurs, à ce que le diable m'emporte!

GOUMY (ÉDOUARD).

M. Goumy est de taille moyenne, ses cheveux sont d'un noir jais, et ses yeux pétillent d'expression.

A voir son air légèrement soucieux et son front plissé, on le croirait affligé de maux de tête chroniques.

C'est sans doute aux nombreuses couronnes qu'il a obtenues pendant ses études, et ensuite au concours

général, qu'il faut attribuer l'origine de cette glorieuse céphalalgie... A force de peser sur sa tête, le poids des couronnes aura fini par l'endolorir.

Quand il sortit de l'École normale, son ministre eut la délicate attention de l'envoyer professer la rhétorique à Coutances. Pourquoi pas à Pontoise ou à Pézenas? Les ministres de ce qu'on appelle l'instruction publique ont parfois de singulières façons de récompenser les jeunes gens capables.

Au bout d'un an de cet exil, dégoûté du cidre et sentant d'ailleurs le spleen l'envahir, un beau matin il quitta ses Normands sans leur dire adieu, et revint à Paris se faire recevoir agrégé des classes de lettres, ce qui lui porta bonheur. Il devint successivement professeur de seconde au lycée Napoléon, puis à Louis-le-Grand, d'où enfin il passa, en 1866, comme professeur de rhétorique au Collége Rollin.

En 1867, M. Hachette (pas bête, le père Hachette!) lui confia le poste de rédacteur en chef de la *Revue de l'Instruction publique*, devenu vacant par suite du départ pour un monde meilleur du regretté Victor Chauvin.

M. Goumy a publié une *Étude philosophique sur la vie et les écrits de l'abbé de Saint-Pierre*, un de ces abbés dont l'espèce est éteinte aujourd'hui.

Un mot avant de finir.

Vous souvenez-vous, monsieur Goumy, des bons déjeuners qu'au commencement du siége de Paris vous fîtes parfois, avec M. Caro et d'autres collègues encore, au restaurant Labassé, 14, avenue d'Italie???

GRAND (Gustave).

Professeur libre, auteur d'une *Étude philosophique sur Dieu et l'âme* (brochure in-18, 1868).

«Fils d'un homme qu'aimait Laromiguière», M. Grand, qui dans sa jeunesse a vu de près « bien des choses où revivait l'aimable simplicité de ce penseur », demande qu'on l'excuse de « n'avoir pu prononcer sans attendrissement ce nom illustre ».

Touchant, n'est-ce pas?... Ce qui l'est moins, toutefois, c'est de voir M. Grand taper à bras raccourcis sur d'Holbach, les rédacteurs de la *Pensée nouvelle* et le matérialisme scientifique de Buchner, Moleschott, Littré, etc., sous le fallacieux prétexte de prouver l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et de réfuter les attaques dirigées contre ces deux hypothèses depuis Descartes jusqu'à nos jours.

GRATACAP.

Professeur de philosophie à Montpellier. Il a publié une *Théorie de la mémoire* (thèse), une *Étude sur les doctrines d'Aristote* (thèse latine). Gratacap... Catagrap... Pacatrag.... Quel nom!

GRENIER (Le docteur P. J.).

Médecin qui, en 1868, se présenta devant la Faculté

de Paris avec une thèse intitulée : *Étude médico-psychologique du libre arbitre humain.*

On n'a pas oublié la colère et les récriminations que cette thèse hardie souleva dans le parti clérical, qui profita de cette occasion pour attaquer odieusement l'enseignement de la Faculté et calomnier ses professeurs les plus remarquables, les Broca, Sée, Vulpian, Axenfeld, Robin, etc... Le clergé ne pouvant pardonner à ces savants de ne pas enseigner dans leur cours la transsubstantiation, l'immaculée conception et l'immortalité de l'âme, fit pleuvoir sur eux les imputations les plus grotesques, les plus écœurantes, et alla même jusqu'à demander leur destitution immédiate.

M. Duruy faillit perdre son portefeuille dans la bagarre, tandis que Mgr Dupanloup écrivait à M. Grenier une lettre dans laquelle il le conjurait de répudier ses doctrines impies, et lui conseillait en fait d'hygiène les bains d'eau bénite.

M. Grenier répondit comme il le devait à ce factum épiscopal. En attendant, la cabale continuait ; le doyen de la Faculté eut la main forcée et dut annuler la thèse en question. Par ordre du préfet de police, l'école fut fermée plusieurs jours durant ; l'affaire se calma enfin, mais non sans peine : Monseigneur Dupanloup et le docteur Machelard durent se résigner à ne pas enseigner la médecine à la place des titulaires.

Quant à M. Grenier, il écoula sa thèse à 3,000 exemplaires et devint le lion du jour au quartier latin ; Gill fit sa charge dans l'*Éclipse* et Pierre Petit tira son por-

trait, ne dédaignant pas d'opérer lui-même en cette occasion.

GRUCKER (Emile).

Au XVIIIe siècle, il existait en Hollande un brave et excellent homme nommé *Hemsterhuis*, qui, tout en absorbant de la bière et du fromage, consignait ses rêveries sur du papier que de temps à autre il livrait à l'imprimeur. Ses contemporains lui firent une certaine réputation, et l'appelèrent même le Socrate du XVIIIe siècle.

M. Grucker, agrégé de philosophie, nous a donné une étude intéressante sur sa vie et ses œuvres (1 vol. in-8°). Heureux Hemsterhuis! — Allons, mon brave... viens prendre un rebock!!!!.... et vive la Hollande!

GUYOT (Yves).

M. Guyot n'a rien inventé, mais il a écrit l'*Inventeur*... Ex collaborateur de l'ex-*Pensée nouvelle*.

H

HANNOTIN (Émile).

M. Hannotin a usé un gros paquet de plumes à écrire un gros volume intitulé : *Les grandes questions*. Comme ces grandes questions sont au nombre de cinquante-deux, il s'ensuit que nous ne pouvons seulement les énumérer ici, à moins de transformer cet article en catalogue.

M. Hannotin doit être joliment fort en philosophie, car il a traité des questions devant lesquelles les penseurs les plus vigoureux reculent ordinairement : Quelle est la substance des êtres? Quelle est la nature de Dieu? Distingue-t-on en Dieu plusieurs personnes dans un même être? Quelle est l'origine de la matière? Quelle est l'essence de la matière?? etc., etc.

M. Hannotin traite cependant avec une parfaite aisance ces grandes questions, dont le seul énoncé nous donne la chair de poule.....

Les amateurs qui désirent rafraîchir leur cerveau dans un bain de subtilités métaphysiques n'ont qu'à lire cet ouvrage et les *Dix ans d'études philosophiques* du même auteur.

HAVET (Ernest).

Professeur au Collége de France et libre penseur. En dehors de ses travaux d'érudition, M. Havet a écrit sur *Le Christianisme et ses origines* un ouvrage bien supérieur à tous ceux de Renan sur le même sujet.

M. Havet n'a pas craint de dire carrément, ouvertement, ce que M. Renan n'a fait que sous-entendre.

HENNEGUY (Félix).

Collaborateur de *l'Année philosophique.*

HERRENSCHNEIDER (Frédéric).

« Vous avez beaucoup travaillé à être, il est temps de travailler à paraître, non dans l'intérêt de votre personne, mais dans celui de votre œuvre. » Lettre de Jean Reynaud à l'auteur, page 16 du livre cité plus bas. Et là-dessus M. Herrenschneider de se précipiter sur son encrier, duquel il sort au bout de quelques mois un gros in-18 à couverture bleue intitulé : *La religion et la politique dans la société moderne.*

Le rêve de M. Herrenschneider était donc enfin réalisé... Après avoir beaucoup travaillé à être, comme l'écrivait si élégamment Jean Reynaud, il avait paru, non pas sans doute dans l'intérêt de sa personne, mais dans celui de son œuvre.

Dans cet ouvrage, M. Herrenschneider aborde à peu près toutes les questions philosophiques qui s'agitent depuis que le monde est monde; il y parle de la morale, de la religion, de la nature de l'âme et de ses quatre éléments constitutifs, de l'ordre substantiel et potentiel, du caractère des hommes (il est bien regrettable qu'il ait oublié celui des femmes), du génie des nations, de l'origine du mal et de la coercition providentielle, du progrès de l'âme, de la vie future, de la connaissance de Dieu, de la nécessité sociale d'une religion, de la loi morale nouvelle (assez! assez! grâce!), et au milieu de tout cela il trouve encore le moyen de signaler « l'immoralité de la théorie de la morale indépendante », ce qui donne une juste idée de la valeur des élucubrations que contient l'ouvrage de M. Herrenschneider.

En vérité, si c'est pour aboutir à accuser d'immoralité la théorie de la morale indépendante que M. Herrenschneider a si longtemps « travaillé à être », et a enfin paru, non sans doute dans l'intérêt de sa personne, mais dans celui de son œuvre, nous croyons qu'il aurait tout aussi bien fait de travailler encore à être, mais de ne pas paraître, si ce n'est dans l'intérêt de sa personne, il est vrai, du moins cette fois dans celui de son œuvre. Malgré cela, M. Herrenschneider ne manque pas de talent (surtout comme pianiste); il connaît à fond la plupart des questions philosophiques et discute en petit comité avec beaucoup de logique.

Par exemple, il est bon de ne pas amener la conversation sur le spiritisme, car alors, quand on n'est pas de

son avis, sous l'influence de la discussion, il entre sans en avoir quasi conscience dans un état nerveux particulier qui frise de près la mauvaise humeur. — Heureusement qu'elle ne dure jamais et qu'elle finit par se transformer en une cordiale poignée de main. Une anecdote pour terminer :

C'est à la suite d'une discussion de ce genre, qui avait été passablement orageuse, que l'un de ses interlocuteurs avait qualifié cet état voisin du spiritisme d'*Herrenschneidérisation.* (Ouf!)

Le mot est resté.

M. Herrenschneider a fait à Paris des conférences qui ont eu du succès.

Personnellement, c'est aux soirées philosophiques de M. Louis-Auguste Martin que nous avons eu le plaisir de l'ouïr, et nous espérons fermement que, même dans le cas où cet article aurait le malheur de lui déplaire, M. Herrenschneider s'abstiendra (ne fût-ce que par tolérance philosophique) de nous *Herrenschneidériser.*

HERSENT (Paul).

L'*insuffisance des religions* lui paraît avérée

HUGO (Victor).

« Maître, lui dirent un jour les trois frères, donnez-nous donc un résumé complet, mais court, de vos idées philosophiques.....

« — Volontiers, répondit le vieillard... . Mon premier, leur dit-*Il* (Grâce! grâce! ah! saint Jean Valjean, protége-nous! s'écrièrent-ils en chœur)..... Mon second (Assez, assez! hurlèrent-ils avec furie)..... » Mais *Lui,* se ravisant tout à coup, se dirigea vers sa bibliothèque, y prit un volume, et, l'ouvrant : « Écoutez, dit-*Il :* — « Bien qu'aucune satisfaction absolue ne soit donnée à la philosophie, pas plus de circonscrire la cause que de limiter l'effet, le contemplateur tombe dans des extases sans fond, à cause de toutes ces décompositions de forces aboutissant à l'unité. Tout travaille à tout.

« L'algèbre s'applique aux nuages; l'irradiation de l'astre profite à la rose; aucun penseur n'oserait dire que le parfum de l'aubépine est inutile aux constellations..... Un ciron importe; le petit est grand, le grand est petit; tout est en équilibre dans la nécessité..... Dans cet inépuisable ensemble, de soleil à puceron, on ne se méprise pas, on a besoin les uns des autres..... Tous les oiseaux qui volent ont à la patte le fil de l'infini. La germination se complique de l'éclosion d'un météore et du coup de bec de l'hirondelle brisant l'œuf; elle mène de front la naissance d'un ver de terre et l'avénement de Socrate..... Les éléments et les principes se mêlent, se combinent, s'épousent, se multiplient les uns par les autres, au point de faire aboutir le monde matériel et le monde moral à la même clarté..... Dans les vastes échanges cosmiques la vie universelle va et vient en quantités inconnues....., employant tout, ne perdant pas un rêve de pas un sommeil, semant un animalcule ici,

émettant un astre là....., dissolvant tout, excepté ce point géométrique, le *moi;* ramenant tout à l'âme-atome, épanouissant tout en Dieu..... Machine faite d'esprit, engrenage énorme dont le premier moteur est le moucheron et la dernière roue est le Zodiaque. » (*Les Misérables*, tome VII, page 158-160)

Ceci dit, fermant le livre, *Il* leva les yeux, mais un cri effroyable sortit de sa vaste poitrine... Devant *Lui,* à ses pieds, les trois frères gisaient inanimés!!!!!....

HURTAU.

Pendant les jours les plus lugubres du siége de Paris, pendant le bombardement, tandis que les obus prussiens tombaient d'une façon toute psychologique sur les quartiers du Panthéon, du Val-de-Grâce, de la Sorbonne, de l'Odéon, M. Hurtau continuait imperturbablement à tenir boutique ouverte sous les galeries de l'Odéon, où il exerce la noble profession de libraire, ce qui ne l'empêchait pas pendant la nuit de monter sa garde aux remparts.

Un tel homme, dites-moi, n'a-t-il pas plus droit au titre de philosophe que la plupart des farceurs qui s'en affublent pour mystifier le public? Mais M. Hurtau a doublement droit à ce titre, car il vend spécialement les ouvrages des philosophes; il vend les ouvrages de MM. Janet, Littré, Franck, Miron, Renan, Lévêque, Nourrisson, Darwin, Taine, Saisset, Laugel, Lemoine, Beaussire, Mézières, Pillon, Buchner, Vacherot, Barni,

Leblais, Coquerel; il réussit même à vendre ceux de M. Caro .., ce qui est un véritable tour de force; il en vend même beaucoup, nous l'avouons, et il le constate encore avec l'amour-propre d'un homme qui a conscience d'avoir surmonté une grande difficulté. M. Caro doit donc sa bénédiction à M. Hurtau. ..

De tout temps les libraires de l'Odéon ont été aimés des étudiants, mais aucun des prédécesseurs de M. Hurtau ne l'a jamais été autant que lui, nous en convenons volontiers. *Marpon* seul peut balancer sa gloire.

Comme *Marpon*, M. Hurtau est poli, aimable, toujours prêt à faire une diminution quand la chose est possible, incapable de maugréer après les passants qui prennent son étalage pour un cabinet de lecture. Tel est M. Hurtau : bon libraire, bon vivant, excellent homme.... Puisse-t-il devenir millionnaire! M. Hurtau paraît avoir 45 ans...; il est petit, brun et manifeste une légère tendance à l'embonpoint..... Nous avons quelque raison de croire que s'il demeurait un peu moins de temps à table cette tendance n'augmenterait pas. — Mais que voulez-vous? la chair est faible et l'estomac est solide.....

I

ISSAURAT (G.).

Professeur libre, qui en dehors de ses leçons ne perd pas son temps et surveille les *Moments perdus de Pierre-Jean* (1 vol. in-18).

Ce petit volume est une sorte de pot-pourri philosophique dans lequel on peut s'amuser à pêcher des choses excellentes. Signalons le paragraphe intitulé : *le Fondement de la métaphysique.*

J

JANET (Paul).

Depuis sa naissance, M. Janet est adversaire de la philosophie matérialiste; adolescent, il avait des visions spiritualistes et entendait des voix célestes qui lui disaient : « Courage, mon garçon, courage! un jour viendra où tu terrasseras le matérialisme. »

C'est ce qu'il fit, ou du moins ce qu'il croit avoir fait...

Laissons-lui cette douce illusion. Après avoir longtemps mangé de la choucroute à Strasbourg, M. Janet quitta la chaire qu'il occupait à la Faculté de cette ville pour venir professer la philosophie à la Sorbonne. Il ne perdit pas au change, assurément. Cet avancement, du reste, était mérité.

M. Janet (nous sommes heureux de lui rendre cette justice) est un des rares spiritualistes militants qui n'injurie pas ses adversaires et qui n'affecte point de considérer le substantif *matérialisme* comme synonyme de *matériel, matérialité.*

Le Cerveau et la pensée, — La Crise philosophique, — Le Matérialisme contemporain, — sont trois ouvrages de grande valeur dans lesquels M. Janet, loin d'escamoter ou d'affaiblir les arguments mis en avant par le matérialisme, les prend au contraire un à un, les examine, les discute scrupuleusement, impartialement, enfin les étreint corps à corps; mais, malgré son adresse et sa vigueur, il n'est pas parvenu à les renverser.

Signes particuliers.

M. Janet passe pour être doué de la vertu d'économie; il loue volontiers des livres dans les cabinets de lecture voisins de l'Odéon, mais trouve souvent qu'on les lui fait payer trop cher. — *Inde iræ.* — Sommes-nous bien renseignés???

JOLIET (Charles).

L'auteur du *Médecin des Dames*, du *Roman de deux*

jeunes mariés, s'est donné le plaisir de recueillir la moelle des œuvres de Diderot et de la servir au public dans un volume intitulé : *l'Esprit de Diderot.*

JONCHÈRE (Ernest).

Sous le titre de : *Esquisse d'une philosophie naïve* (Paris, Vanier, 1865, in-18), M. Jonchère nous donne un petit volume d'une lecture agréable et attachante, éloge qu'on ne peut assurément décerner à la plupart des ouvrages philosophiques. M. Jonchère touche un peu à tous les sujets; il parle beaucoup de Dieu, sans paraître cependant en avoir une idée bien nette, quoiqu'il prétende « qu'il est partout et dans tout », quoiqu'il prétende encore que Dieu « ne se refuse pas à des investigations, et nous y aide sans cesse par de nouveaux moyens. » (Page 23.)

« J'ai aimé, continue-t-il, avec un enthousiasme sans cesse renaissant, toutes les merveilles que l'univers présente à l'homme : la mer, l'astre, les forêts, les montagnes, la fleur, la femme; tous les éblouissements de la nature me crient : Dieu est là, adore-le !... Et je l'adore de toutes les forces de mon âme... Et moi atome, moi insecte, moi qui ne sais rien et qui ne suis rien, je dis à Dieu : Mon père, je t'aime, je veux te connaître et j'ose te parler ! »

Il est excessivement regrettable que dans son livre M. Jonchère n'ait pas jugé convenable de nous faire connaître la conversation qu'il eut avec Dieu.

Cet oubli ne peut s'excuser que dans le cas où l'entretien aurait roulé sur la politique ou sur les choses légères. — Signalons un des chapitres intitulé : *Christianisme et catholicisme*, comme un des meilleurs. Toutefois, il nous est impossible d'admettre avec l'auteur la supériorité du christianisme sur le polythéisme ; nous doutons aussi que le christianisme ait jamais rendu de grands services à l'humanité.

Signalons encore le chapitre intitulé : *Tabou!!* Il est écrit avec chaleur et élan. M. Jonchère s'y laisse aller à toute l'exubérance de sa nature généreuse ; un moment même on tremble pour lui ; on se demande s'il ne va pas accomplir quelque coup de tête dangereux pour ses jours, quand il nous rassure heureusement en nous affirmant « qu'il n'a pas l'intention de faire des « barricades dans les rues de Bougival ». (Page 253.)

Il est bien certain que de la part d'un philosophe un tel procédé de polémique ne laisserait pas que d'étonner légèrement. Depuis la publication de l'ouvrage dont nous venons de parler, M. Jonchère a fait avec M. Brelay une *Excursion dans le XXe siècle* sous le nom de *Clovis Bourbon*.

JUGAUD.

En 1865, M. Jugaud professait la philosophie au lycée de Saint-Denis. Le discours d'ouverture qu'il fit cette année-là semblait indiquer chez lui des tendances rationalistes assez marquées. Nous souhaitons à M. Jugaud de l'avancement et des élèves moins turbulents que ceux qu'il philosophait en 1865.

L

LABEAUME (J. DE).

La science des bonnes gens, essais de morale usuelle, philosophique et pratique. (Hachette, 1 vol. in-18.)

LABBÉ (JULES).

M. Jules Labbé a publié sur *La Conscience* un ouvrage qui est resté sur celle de bien des gens, disent les médisants.

On lit dans sa *Conscience* : « Le *moi* est donc une force, la seule force dont nous ayons une connaissance immédiate, et elle est une force qui a conscience d'elle-même, et qui est à elle-même la cause de son propre mouvement. Cette force consciente et libre, c'est l'homme même. — Rien de plus certain, parce qu'il n'est rien de plus évident. La conscience m'atteste directement l'unité du *moi* : je pense, je pâtis ou je jouis, j'aime ou je hais ; je veux, j'ai conscience de mes pensées, de mes sensations, de mes sentiments, de mes déterminations, et en même temps j'ai conscience de l'unité du *moi* qui pense, qui sent, etc...

« L'unité du *moi* est d'ailleurs la condition nécessaire de ma conscience. Si je n'étais pas *un*, mais un composé de plusieurs substances, ma conscience ne serait pas *une* non plus; elle serait donc multiple, ce qui implique contradiction, ou plutôt elle ne serait point. Je n'aurais pas conscience de *moi*-même; je ne pourrais dire *moi*. Autant dire que je n'existerais pas. » (Pages 71-72.)

C'est cependant après des élucubrations de cette nature (le livre en déborde d'ailleurs) que M. Labbé vient attaquer Buchner et son école.

Ces attaques prouvent tout simplement que M. Labbé manque un peu de cette conscience... philosophique dont il parle tant... — Moi, moi, oi, oi, oi, oi, moi, moi!!! (*Bis.*)

LABOULAYE (Édouard).

Depuis le plébiscite, son encrier est devenu aussi célèbre que sa personne.

C'est à cette époque qu'on chantait sous ses fenêtres : *Rendez l'encrier! rendez l'encrier!... Le rendra!... le rendra pas...*, etc. O peuple français!

LA CODRE (J. M. de).

Ce monsieur prétend connaître *les desseins de Dieu...* Quel veinard!

LACOMBE (Paul).

Mes Droits..., *Le Mariage libre...* (Brrrr...) Consultez aussi la collection de la *Pensée nouvelle*. — Homme de talent, figure sympathique, beau front..., barbe superbe...

LAFFITTE (Pierre).

Jésus-Christ laissa à douze de ses apôtres le soin de propager sa doctrine; M. Comte laissa à treize de ses disciples qu'il nomma ses exécuteurs testamentaires le soin d'en faire autant.

Pourquoi treize, direz-vous?

M. Comte a-t-il voulu par là protester contre le préjugé populaire qui attribue à ce nombre une influence néfaste???

Parmi ces treize apôtres..., pardon..., ces treize exécuteurs testamentaires, figure M. Pierre Laffitte.

M. Laffitte est un savant bien connu dans le monde philosophique; depuis de nombreuses années il fait sur les doctrines positivistes un cours très-intéressant, très-clair et très-substantiel, trop substantiel même pour des gens qui n'ont pas l'honneur d'être compris parmi les treize exécuteurs de M. Comte.

Ce cours a lieu le dimanche, à une heure de l'après-midi, dans le sanctuaire..., dans l'appartement, veux-je dire, où habita et où mourut M. Comte, rue Monsieur-

le-Prince, n° 10, au deuxième étage, porte à droite. (On est prié d'essuyer ses pieds avant d'entrer.)

M. Laffitte est un positiviste orthodoxe ; il suit à la lettre les enseignements du maître, et n'admet pas qu'on y apporte les moindres modifications. C'est du moins ce que nous croyons lui avoir entendu affirmer.

Il abuse même parfois de sa qualité d'exécuteur testamentaire pour exécuter M. Littré, auquel il ne pardonne point d'avoir interprété à sa façon la philosophie positiviste et d'avoir eu l'audace de rejeter certaines de ses parties. M. Laffitte n'a pas l'air de se douter que c'est cependant à M. Littré que le positivisme doit son succès rapide, que ce sont les ouvrages de M Littré qui l'ont popularisé et mis à la portée des intelligences moyennes.

Beaucoup de gens peuvent lire et comprendre les ouvrages de M. Littré; mais bien peu, j'ose l'affirmer, sont capables de lire et de comprendre les six volumes in-8° qui forment le *Cours de philosophie positive* de M Comte.

Un des plus vigoureux penseurs de nos jours, M. Taine, aurait avoué, raconte-t-on, qu'il n'avait pu dépasser le second tome de cet ouvrage, tant cette lecture lui avait paru aride, monotone, fatigante.

Les cours de M. Laffitte sont suivis assidûment par un groupe de personnes des deux sexes qui semblent le considérer comme le seul dépositaire, le seul interprétateur fidèle de la vraie doctrine positive. Parmi ses adeptes les plus distingués nous citerons le docteur E. Sémerie. M. Laffitte est un homme de soixante ans

environ, de taille moyenne, bien conservé et très-vif d'allures. Il porte deux doubles binocles violets et va assez régulièrement prendre sa demi-tasse au café Voltaire, place de l'Odéon.

LANGLOIS (J. A.).

Ancien rédacteur du *Peuple* (de 1848), auteur d'un ouvrage dédié à Proudhon, intitulé : *l'Homme et la Révolution* (1868, 2 volumes in-18), qui se compose de huit études dans lesquelles il a classé toutes les matières du problème social. Ces études sont : la certitude, le droit, la justice, l'égalité, le travailleur, la femme, la mutualité, l'égal échange. — Dans son épigraphe, M. Langlois nous dit que la Révolution « est la liberté qui devient raison, la norme qui se réalise dans l'homme et dans la société ».

Donc les révolutions de 89, 93, 1830, 1848, celles du 2 décembre 1851, du 4 septembre et du 18 mars, représentent la Liberté devenue Raison.

Le gouvernement pétroleur de la Commune nous a sans doute donné le spectacle de la « norme qui se réalise dans l'homme et dans la société ». Malgré ces excentricités, il reste encore d'excellentes choses à glaner dans le livre de M. Langlois. Nous recommandons spécialement le passage suivant : « Toute guerre offensive devra être préalablement votée au scrutin public, non secret, par la majorité des citoyens. Tous ceux,

sans exception aucune, qui auront voté la guerre offensive, seront soldats. Les journalistes et les orateurs qui auront excité la nation à la guerre formeront une brigade d'avant-garde jusqu'à ce qu'ils soient tous tués. »

LARROQUE (Patrice).

M. Larroque est un homme qui travaille à la fois des deux mains avec une égale habileté. Tandis que de la main droite il démolit pièce à pièce le christianisme, de la main gauche il construit un temple dans lequel il convie l'humanité à rendre un nouveau culte à une conception qui porte pendue à son cou une étiquette déiste. Tel est le spectacle qu'offrent les deux livres intitulés *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne* et *Rénovation religieuse*.

Cet examen critique est un morceau sur lequel les dents des théologiens n'ont jamais eu de prise; à vouloir l'entamer, les uns y ont laissé leurs incisives, les autres se sont décroché la mâchoire.

LATAYE (Eugène).

M. Lataye a donné un bon article sur l'immortalité à la *Réforme littéraire* (n° 7, 2 mars 1862) et a publié un roman psychologique très-remarquable intitulé *La Conquête d'une âme*.

LATÉNA (N. V. DE).

Conseiller à la Cour des comptes.

Son *Étude sur l'homme* (2 volumes) doit être comptée au nombre des bons ouvrages philosophiques.

LAUGEL (AUGUSTE).

Problèmes de la nature.

Problèmes de la vie.

Problèmes de l'âme.

Tels sont les intéressants problèmes que M. Laugel a posés en trois volumes in-18.

Les a-t-il résolus?

Répondre à cette question serait évidemment problématique; mais ce qui n'est pas problématique, c'est le succès bien mérité qu'ont obtenu auprès du public ces trois ouvrages, écrits avec netteté, élégance et méthode. M. Laugel n'a pas jugé nécessaire de les farcir d'épithètes kantiennes et de termes charlatano-philosophiques que les lecteurs ne comprennent généralement pas plus que l'auteur lui-même qui les emploie.

LEBLAIS (ALPH.).

Disciple d'Auguste Comte, auteur d'un ouvrage intitulé : *Matérialisme et Spiritualisme*, orné d'une préface de M. Littré.

Dans cette préface, M. Littré administre une volée philosophique à M. Janet; quant à M. Leblais, après avoir analysé les doctrines de Thalès, de Pythagore, d'Aristote, de Platon, de Hobbes, de Spinosa, Voltaire, Rousseau, etc..., il conclut en fourrant dans le même sac spiritualistes et matérialistes, qui selon lui ne valent pas mieux les uns que les autres.

Les positivistes valent-ils davantage? C'est ce dont nous nous permettrons de douter. A travers les dissertations et digressions assez filandreuses dont ce livre est émaillé, on trouve des réflexions très-fines. Par exemple, M. Leblais considère les panthéistes comme atteints d'une folie douce qui peut parfois conduire à l'aliénation mentale, quand elle se complique de spiritisme.

LEFÈVRE (ANDRÉ).

Poëte philosophe..., rival de M. Sully-Prudhomme. *L'Épopée terrestre* de M. André Lefèvre est une œuvre de valeur; elle montre bien qu'il n'est pas nécessaire de se perdre dans les nuages, de divaguer dans la nuit et d'entre-choquer des épithètes ronflantes et ridicules, pour être un vrai poëte.

Parmi les morceaux de ce recueil citons : *De natura rerum,* — le poëme du *Blé,* — *Discite justitiam,* — *O tempora,* — *Les Derniers Mythes,* — *Les Chimères du désir.* — Le seul reproche qu'on puisse adresser à ce volume est de ne pas sortir des presses de Jouaust. — Une belle impression rehausse une œuvre poétique.

M. Lefèvre a été un des principaux collaborateurs de la *Pensée nouvelle.*

LÉLUT (L. F.).

Voyez l'ouvrage de M. Emm. Chauvet, intitulé : *Les Médecins philosophes contemporains.*

LEMOINE (Albert).

Maître de conférence à l'École normale. M. Lemoine a fait, comme M. Bouillier, de grands efforts pour agrandir le domaine par trop restreint du spiritualisme universitaire. Il a écrit une excellente monographie sur *Charles Bonnet.* — Citons encore : *Stahl et l'animisme,* — *L'Ame et le corps,* — *L'Aliéné devant la philosophie, la morale et la société....*

LEMONNIER (Charles).

M. Lemonnier est un des principaux représentants de l'école de Kant .. Il y a quelques années, il a fait avec beaucoup de succès à l'Athénée une série de conférences sur *Kant et la morale indépendante.*

Il a un grand talent : celui de parler très-clairement de choses souvent très-obscures. Sa femme a fondé ces fameuses écoles professionnelles de jeunes filles si injustement critiquées par le clergé.

Tous les évêques de France réunis ne parviendront

cependant jamais à démontrer aux gens raisonnables qu'il est nécessaire d'enseigner la Bible et le catéchisme aux jeunes filles pour en faire d'honnêtes femmes.

LE MOYNE (Désiré).

Après avoir été successivement ingénieur en chef des ponts et chaussées dans les Vosges et les Ardennes, M. Le Moyne se retira à Metz, où il habite : quai du Fort-Moselle. — Ceci pour montrer que je suis bien renseigné.

M. Le Moyne est un des bons écrivains de l'école fouriériste. — On lui doit : *L'Association par phalanges. — Doctrines hiérarchiques fusionnaires, construction d'une société véridique, affective, juste et libre* (1860, in-8°), publié sous le pseudonyme de Medius.

En dehors de ses labeurs philosophiques, la principale distraction de M. Le Moyne est le théâtre.

M. Le Moyne, mélomane enragé, était un des habitués les plus assidus du théâtre de Metz ; il ne manquait ni un opéra, ni une comédie, ni un drame, ni une pochade. — Son âge et sa philosophie ne l'empêchaient nullement d'être un admirateur — platonique, il est vrai, — du beau sexe, et les actrices messines, à force de voir aux fauteuils d'orchestre M. Le Moyne fixer obstinément sa lorgnette sur leurs petites personnes, se demandaient parfois quel pouvait bien être ce particulier vénérable si constant dans ses habitudes. Elles ne se doutaient cer-

tainement pas qu'elles avaient devant elles un admirateur... de Fourier.

LEROUX (Pierre).

Penseur tellement profond que je me déclare humblement incapable de le comprendre.

Après trente ans de luttes et de controverses, M. Pierre Leroux est demeuré à cheval sur sa *triade*, armé de son circulus.

Quel dommage qu'ainsi harnaché il n'ait pas songé à faire exécuter sa statue équestre!

Dans *La Grève de Samarez*, un de ses derniers ouvrages philosophiques, qui se composent d'ailleurs d'un mélange inouï de mysticisme, de christianisme et de rationalisme, on trouve des affirmations comme celle-ci : « Jésus, formulé par saint Paul, n'est-il pas le nouvel Adam? N'est-il pas le corps dont nous sommes tous membres? »

M. Leroux est mort en 1871, mort en libre penseur. — Paix à sa cendre! — Cette fin courageuse rachète en partie le mal causé par ses idées mystico-philosophiques.

LETOURNEAU (Le Dr Ch.).

Parmi les chefs de l'école matérialiste, M. Letourneau est un des plus modestes et des plus remarquables. Il a pris une part active à la rédaction de *La Pensée nouvelle*. Sous le titre de *Physiologie des passions*, il a publié un ouvrage qui vaut celui du docteur Alibert; nous n'ose-

rions dire qu'il lui est supérieur, de peur de blesser la modestie de notre jeune savant. On prétend qu'il voulait d'abord appeler son livre : *Anatomie des passions*. Ce titre lui convenait mieux, en effet, que le précédent.

Depuis la mort de *La Pensée nouvelle*, M. Letourneau s'est retiré sous sa tente ou plutôt dans son laboratoire. Y aiguise-t-il sa plume? se prépare-t-il à lancer de nouveau un de ces jours un bon volume à la tête des spiritualistes?

Nous l'espérons.

LEVALLOIS (JULES).

M. Levallois occupe une des premières places parmi les critiques actuels; il a publié différents ouvrages philosophiques : *Déisme et Christianisme, La Piété au XIXe siècle*... Nous recommandons spécialement sa chanson sur *Renan*. (Voyez à l'article RENAN.)

LÉVÊQUE (CHARLES).

Le principal ouvrage de M. Lévêque, *La Science du beau*, lui a valu de l'Académie française un prix de trois mille francs, ce qui n'est pas laid.

Cet ouvrage abonde en vues fines, en aperçus ingénieux, délicats, spirituels. M. Lévêque joue avec la question du beau comme un chat avec une souris : il la pelote, la tourne, la retourne dans tous les sens; parfois même elle lui échappe, mais il faut voir alors comme

d'un bond il vous la rattrape! Malgré cela, un de ses camarades d'école, homme de son âge à peu près et professeur très-distingué, me disait un jour : « A propos, je viens de lire l'ouvrage de mon ami Lévêque... Eh bien! tenez, jusqu'à présent j'avais ou du moins je croyais avoir quelque notion du beau; maintenant, vous l'avouerai-je? je n'en ai plus la moindre idée. »

M. Lévêque a encore publié *La Science de l'invisible*, œuvre dans laquelle, il fallait s'y attendre, beaucoup de gens n'ont absolument rien vu, et qui cependant, avec *La Science du beau*, l'a conduit du Collége de France à l'Institut.

Au physique, M. Lévêque a plutôt l'air d'un militaire que d'un philosophe... Sa haute taille, ses cheveux plaqués, ses moustaches noires, ses traits réguliers et finement dessinés, son chapeau qu'il porte un tantinet sur l'oreille, lui donnent une tournure martiale; son œil est vif, pénétrant, et semble souvent chercher dans l'espace quelque chose d'invisible. C'est sans doute en scrutant ainsi l'éther qu'il a rassemblé petit à petit les matériaux de sa *Science de l'invisible*.

LÉVITTOUX (Docteur Henri).

Philosophie de la nature (1 vol. in-8°, 1871); Gebethner, Varsovie, et traduit en français), tel est le titre de l'ouvrage dans lequel se résume l'œuvre philosophique du docteur Lévittoux.

« La philosophie et les sciences exactes, s'écrie-t-il,

n'ont depuis longtemps rien créé chez nous; il est temps de réveiller l'esprit des Kopernik et des Sniadecki. »

Pour une entrée en matière, on pourrait souhaiter autre chose. Si l'auteur connaît quelque peu la philosophie, il ignore à coup sûr celle de l'histoire; sans cela, il ne viendrait pas affirmer que « les sciences exactes n'ont rien créé ». Toutefois, à supposer qu'elles n'aient rien créé, même en Pologne, ce n'est certainement pas en réveillant Sniadecki que le docteur Lévittoux arrivera à créer quelque chose qui vaille.

Il est assez probable que cette manière d'agir excitera chez le signor Sniadecki une quinte de mauvaise humeur, humeur dont les philosophes eux-mêmes ne sont pas exempts, surtout quand on les réveille en sursaut sous le prétexte original de créer quelque chose. D'ailleurs, cela n'a rien d'étonnant : les philosophes qui passent une partie de leurs nuits à composer des livres qui endorment leurs lecteurs ont bien le droit d'exiger qu'on respecte leur sommeil lorsque, par hasard, il leur arrive de dormir. Bref, nous pensons que le docteur Lévittoux agira sagement en laissant Sniadecki dormir sa grasse matinée.

Mais continuons à analyser l'ouvrage du docteur Lévittoux... Le docteur cherche à résoudre les grands problèmes de la création et de la vie à la lumière de la science moderne. Ses conclusions sont renfermées dans une botte d'aperçus dont nous allons extraire quelques bribes. « L'éther en mouvement, dit-il, est la continuité de la création; il est la création.... L'atome est le passage de la force à la matière... La continuité des

moments de la création est la vie... La matière est périssable ; elle n'est qu'un état passager de la force, qui est éternelle. » Plusieurs de ces axiomes sont très-contestables ; cependant, tels quels, ils méritent d'être livrés à la méditation des gens..... qui ont du temps à perdre.

LITTRÉ (E.).

Pour parler convenablement de M. Littré et apprécier son œuvre immense comme elle le mérite, il nous faudrait entrer dans des explications que la nature de ce petit livre ne nous permet point d'aborder... Le plus sage est donc de nous abstenir. M. Littré est d'ailleurs une de ces personnalités sur lesquelles tout a été dit, en bien ou en mal.

LUCAS (Félix).

M. Lucas est un ingénieur des ponts et chaussées qui un beau jour quitta ses travaux pour venir intenter le *Procès du matérialisme* (1 vol in-12 ; Didier). Pendant ce temps-là, ses ponts s'écroulaient et ses chaussées se dépavaient ; mais qu'importaient ces accidents à M. Lucas : le procès du matérialisme avant tout.

M. l'ingénieur, du reste, n'est pas bien féroce : il admet la génération spontanée et croit presque à la filiation simienne de l'homme ; il va même jusqu'à féliciter ses adversaires d'avoir éclairci l'obscur problème de l'âme humaine. Toutefois, il se rattrape à la fin, dans

les chapitres : *Échec du matérialisme* et *Droits des spiritualistes*. Selon lui, le trait caractéristique de l'âme humaine est la faculté d'abstraction, faculté qu'il refuse (bien à tort, selon nous) à l'animal.

Il prétend encore que le *sensorium* de l'âme humaine n'a point de dimensions, et que cette âme est par conséquent immatérielle.

Nous serions curieux de savoir de quelle façon s'y est pris l'éminent ingénieur pour constater l'absence de dimension du *sensorium*. — Constater l'état du *sensorium* me paraît cependant un peu plus difficile que de constater l'état des ponts et chaussées... Enfin, passons... Somme toute, M. Lucas n'a pas gagné son procès.

M

MAILLET.

Collaborateur du *Rationaliste* (de Genève).

MARGERIE (A. DE).

Professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Nancy.

Depuis une dizaine d'années, aux examens du bacca-

lauréat, il pose invariablement aux candidats cette question : Donnez-moi les preuves de l'existence de Dieu ! Et les candidats, qui ont eu soin d'apprendre par cœur les principaux passages de sa *Théodicée*, attrapent assez facilement des boules blanches : aussi passe-t-il à Nancy et autres lieux circonvoisins pour une des plus fortes têtes philosophiques de France... Bons jeunes gens !

MARTHA (CONSTANT).

Joli nom qui rappelle la musique de M. de Flotow et la délicieuse voix de Mlle Nilsson... On comprend qu'avec un nom aussi heureux accompagné d'un réel talent, M. Martha ait acquis en peu de temps une certaine réputation dans le monde des lettres et soit devenu un des virtuoses de la Sorbonne.

Chose extraordinaire ! En pleine chaire, M. Martha a eu le courage de chanter les louanges de Lucrèce et de célébrer, en lui rendant sa véritable signification, la doctrine d'Épicure. Si vous ne voulez pas me croire, ouvrez le *Poëme de Lucrèce* (1869, 1 vol. in-8.)

Assurément peu de professeurs universitaires auraient osé écrire la phrase suivante : « La science moderne n'a fait de progrès que pour être devenue épicurienne, pour avoir cru à des lois invariables. Le bon sens public est devenu épicurien puisqu'il n'a plus peur de la nature. Ce que nous appelons instruire le peuple, c'est l'élever, en physique, à la lumière de l'épicurisme... Tous, tant que nous sommes, vous et moi, que nous le sachions,

que nous le voulions oui ou non, nous portons en nous, non pas le système, mais l'esprit de la doctrine. »

Jeunes gens studieux, allez au cours de M. Martha; vous y passerez toujours des heures instructives, et dans vos moments de loisir lisez ses *Moralistes sous l'empire romain.*

MARTHA-BECKER (F.).

Philosophe et fervent chrétien. Enregistrons à son actif : *Spiritualisme et Panthéisme* (in-8°), *Matérialisme et Spiritualisme* (in-8°).

MARTIN (THOMAS-HENRI).

Doyen de la Faculté des lettres de Rennes, philosophe spiritualiste et chrétien. Il croit fermement à la vie future et fait tout ce qu'il faut pour la mériter. Ainsi soit-il! (Voyez le *Dict. des Contemporains.*)

MARTIN (LOUIS-AUGUSTE).

Au XVIIIe siècle, le baron d'Holbach joignait à sa qualité de philosophe la fonction de maître d'hôtel de la philosophie. M. L.-Auguste Martin, lui, n'héberge pas précisément les philosophes, ce qui serait un peu coûteux vu le prix actuel des denrées et le vigoureux appétit de ces messieurs ; mais en revanche il leur ouvre à deux battants les portes de son salon. Rien n'est plus original que

ces réunions où se croisent pêle-mêle spiritualistes, matérialistes, spirites même; où toutes les opinions ont leur libre cours à condition toutefois de ne pas engendrer la discorde, ce qui arriverait cependant si M. Martin n'avait pas le soin de surveiller de près l'ardeur extra-sublunaire de quelques-uns des spirites de la bande.

Vous rencontrez à ces soirées MM. Lemonnier, Fauvety, Massol, Caubet, A. S. Morin (Miron), Barnout, Léon Richer, Boutteville, de Pompéry, Vidal, Herrenschneider, P. Larroque, etc.; MMmes Coignet, Arnaud, Cl. Royer, Louise Bader, etc... Vous y rencontrez en un mot le tout Paris philosophique...

M. L.-Auguste Martin est un écrivain très-distingué. Citons de lui : *Vrais et faux catholiques* (1850), ouvrage dans lequel il fait très-simplement et très-posément ressortir les conséquences peu rationnelles qu'engendrent les principes catholiques interprétés dans le sens orthodoxe, ce qui valut à l'ouvrage la mise à l'index (bravo!), et à l'auteur (hélas!) une condamnation à six mois de prison et 3,000 fr. d'amende.

C'est ainsi que sous le règne de Napoléon III, de *Sédantaire* mémoire, on traitait les gens qui n'usaient pas un chapeau tous les mois à saluer messieurs du haut et du bas clergé. Citons encore : *Le Livre du cœur*, — *Esprit moral du XIXe siècle*, — *Voyage autour de ma prison*, — *La Morale chez les Chinois*, etc.., — enfin son excellent *Annuaire philosophique*, dont on regrette vivement l'interruption...

MARTINAUD (L'ex-abbé).

M. Martinaud avait fait ses études au séminaire et se destinait à embrasser la carrière sacerdotale, quand un tout petit incident vint changer sa destinée... Le lendemain même de son ordination, le jeune prêtre envoya sa démission à son évêque et jeta le froc aux orties.

Cet acte hardi et passablement original, nous en convenons, excita, bien entendu, la colère des dévots, mais (chose plus singulière) lui valut même des réprimandes de la part de quelques libres penseurs. Certains rédacteurs de la défunte *Morale indépendante* me comprendront à demi-mot.

Il ne nous appartient pas d'apprécier cette détermination ; il est certain toutefois que M. Martinaud n'est pas un esprit ordinaire : il faut certainement une forte dose de courage et de fermeté pour oser braver de la sorte l'opinion publique et rompre avec les préjugés.

M. Martinaud n'a aucune fortune. Sa démission, dictée par des scrupules de conscience très-honorables, le mettait aux prises avec la misère. Il le savait et ne recula point cependant devant l'incertitude du lendemain ; d'ailleurs, il nous a donné les motifs de sa détermination dans une brochure intitulée : *Lettre d'un jeune prêtre athée et matérialiste à son évêque le lendemain de son ordination*. Paris, typographie de Turfin et Juvet (1868, in-8).

Écoutons-le : « Monseigneur, dit-il en s'adressant à

son évêque, fils d'ouvrier, mon éducation avait coûté la vie à mon père et épuisé toute ma famille. J'étais sur le point, après tant de sacrifices, de procurer aux membres qui restaient un certain bien-être sur lequel ils avaient presque le droit de compter. Je n'aurais pas voulu pour tout au monde leur causer le moindre chagrin. J'avais devant moi une position toute faite; y renoncer, c'était me livrer moi et les miens à un état voisin de la misère. Mais, durant le cours de mes études théologiques, des doutes sérieux concernant la religion avaient traversé mon esprit. Ces doutes j'aurais pu les repousser comme on repousse une lumière importune; mais c'eût été lâcheté. J'aurais pu n'en point tenir compte dans ma conduite : c'eût été hypocrisie. J'aurais pu enfin, dès leur première apparition, m'arrêter tout court et revenir à mon atelier, m'assurant ainsi une retraite exempte d'inquiétude et honorée de tous; mais c'eût été ne travailler que pour moi. J'ai mieux aimé, nouvel Érostrate, essayer de brûler le temple, au risque de m'ensevelir sous ses ruines. Voilà pourquoi j'ai fait les vœux sans autre intention que de les fouler aux pieds le lendemain. Si je ne les avais pas faits, j'aurais eu l'air de les respecter, et qui a l'air de les respecter les fait vivre. Je sais bien qu'en infligeant à vos mystères cette sanglante dérision, j'ai attiré sur ma tête la réprobation universelle. Il ne manquera pas d'esprits étroits pour me faire un crime de m'être joué de votre culte. On est encore assez généralement persuadé que, même dans ces choses-là, il faut user de courtoisie envers vous. Eh bien! c'est pour faire

tomber ce préjugé, que je consens à en devenir la victime. Le principe qui doit lui être substitué, le voici :

« Les tyrans de la pensée ne méritent point d'égards! » (P. 3 et 4 de la brochure.)

M. Martinaud, continuant toujours sur le même ton, déclare ensuite à son évêque qu'il est « athée et matérialiste » et qu'il se moque de ses foudres. (Oh, oh !)

Inutile d'ajouter que cette brochure fut saisie quelque temps après son apparition Cette mesure se comprend facilement ; le courroux de l'évêque de M. Martinaud se comprend également. Comment, en effet, voulez-vous qu'un évêque, malgré toute la douceur qui caractérise les ministres de l'Évangile, conserve son sang-froid devant un jeune prêtre qui, le lendemain de son ordination, se déclare athée et résume dans la formule suivante l'enseignement du séminaire : « La religion est l'enfance des peuples ; l'athéisme est leur âge mûr. » (P. 15.)

M. Martinaud est tout petit. Ses cheveux, ses yeux et sa moustache (car cet ex-abbé porte moustache) sont noirs comme la buse d'un poêle, il parle avec une lenteur extrême, mais avec un organe assez agréable. C'est égal, si le sort avait conservé M. Martinaud à l'Église, j'aurais plaint de tout mon cœur les ouailles qui auraient été forcées de subir ses sermons. M. Martinaud vit de son travail; il a longtemps été employé à l'imprimerie Claye, rue Saint-Benoît.

MASSOL (Alexandre).

Fondateur et rédacteur en chef de la *Morale indépen-*

dante, journal philosophique qui agaça joliment les nerfs du clergé, et dont le succès fut grand, grâce au talent et à la vigueur de la polémique de MM. Massol, F. Morin, Caubet, Miron, J. Giraud, Coignet, Renouvier, etc., et aussi aux attaques que dirigèrent contre lui Hyacinthe (le déchaussé) et M. Caro (le bien chaussé).

La *Morale indépendante* cessa de paraître au moment de la déclaration de guerre à la Prusse.

Peu d'hommes eurent une vie aussi agitée et aussi bien remplie que M. Massol.

M. Massol naquit à Béziers le 18 mars 1805, fit une partie de ses études dans une pension de Carpentras dirigée par son père, puis les termina à Marseille où il eut pour professeur... Raspail, qui alors était... abbé et ne songeait pas encore à diviniser le camphre et l'ail.

Après avoir professé pendant dix ans dans la pension paternelle, M. Massol vint à Paris en 1830, et endossa bientôt l'habit saint-simonien, tout en repoussant les idées théocratiques de ses confrères. Ceux-ci en firent un missionnaire et l'envoyèrent catéchiser les Chinois... pardon... les populations françaises, veux-je dire, et c'est ainsi qu'il accomplit son tour de France en vivant de son travail manuel au milieu des ouvriers.

Après la dissolution de la société saint-simonienne, il partit pour l'Égypte où il retrouva le papa Enfantin qui lui proposa un beau jour de percer l'isthme de Suez, — ni plus ni moins. — M. Massol se mit à l'ouvrage ; mais bientôt, trouvant le morceau un peu dur à entamer, il renonça à l'entreprise, après avoir mouillé un nombre

incalculable de chemises. C'est alors qu'il partit... pour la Syrie. Un dégoût irrésistible des figues et des coups de soleil le fit quitter ce pays assez vite. Il se rendit à Constantinople, où il demeura quelques semaines seulement, et revint en France par le Danube dans lequel il eut le bon esprit de ne pas se noyer.

En 1848, M. Massol collabora assidûment au *Peuple constituant* dirigé par M. Lamennais, puis à la *Voix du Peuple* de Proudhon, son ami.

Au coup d'État du 2 décembre, il rentra dans la vie privée, et appliqua son activité à l'industrie...

Outre ses articles de la *Morale indépendante*, M. Massol a donné au *Monde maçonnique* de nombreux articles sur Saint-Simon et ses doctrines; il a collaboré au *Glossaire philosophique*. M. Massol est un des principaux membres de la franc-maçonnerie; il est vénérable de la loge la Renaissance, qu'il dirige avec beaucoup d'intelligence et d'amabilité.

MATTER (Jacques).

Voir le *Dictionnaire des Contemporains*.

MAZZINI (Joseph).

Mazzini a passé sa vie à conspirer contre tous les potentats, excepté contre Dieu, le plus puissant d'entre eux cependant.

A quoi attribuer cette exception ?

Douter de l'existence de Dieu paraît à Mazzini le plus grand des crimes; nier l'immortalité de l'âme lui cause des évanouissements; il va même jusqu'à prétendre que les notions de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de patrie sont étroitement liées et quasi-inséparables.

Gardez vos idées, monsieur Mazzini, propagez-les si cela vous plaît, mais soyez plus tolérant, ne menacez pas les matérialistes, par exemple, de vos bombes au fulminate, n'affichez pas un mysticisme qui vous égalerait aux moines les plus barbus de votre pays.

P. S. Mazzini vient de mourir. Inutile de dire : Dieu veuille avoir son âme !

MÉNARD (Louis).

Ainsi que son frère René, M. Ménard (Louis) s'est beaucoup occupé d'art; nous aimons à croire toutefois que ce ne sont point des considérations esthétiques qui le poussent à se vêtir en hiver d'un vaste manteau de drap noir dont les plis font plusieurs fois le tour de sa personne, et d'enfoncer sur ses yeux un chapeau dont les trop larges bords empêchent de distinguer sa physionomie nerveuse, fine, originale.

Le costume de garde national allait beaucoup mieux à M. Ménard, — j'en prends à témoin les gardes du 119e bataillon.

M. Ménard est un de nos plus savants hellénistes, et en outre un philosophe très-distingué, comme l'attestent *La Morale avant les philosophes, Le Polythéisme hel-*

lénique. — Dans le premier de ces ouvrages, il nous fait assister au développement de la morale antique et soutient même une opinion très-paradoxale, à savoir : que la morale commença à décliner quand apparut la philosophie; le second est trop important pour que nous puissions l'analyser ici. — Nous renverrons nos lecteurs au compte rendu détaillé qu'on en trouve dans *l'Année philosophique* (1867, in-12, p. 121 à 128).

La plupart des ouvrages de M. L. Ménard (nous sommes loin de les avoir tous indiqués ici) ont été couronnés par l'Institut. M. Ménard arrivera infailliblement à l'Institut.

MÉZIÈRES (ALFRED).

Pendant que les Prussiens bombardaient Paris du haut du plateau de Châtillon, M. Mézières, retranché dans la *Revue des Deux-Mondes*, les bombardait d'articles foudroyants qui leur ont fait certainement beaucoup plus de mal que leurs projectiles n'en ont fait à notre pauvre capitale.

Mais ce n'est pas de M. Mézières, artilleur de la *Revue des Deux-Mondes*, que nous voulons parler; ce n'est pas davantage de M. Mézières, littérateur. Que pourrions-nous dire de nouveau sur un homme qui depuis longtemps déjà jouit dans le monde lettré d'une réputation bien méritée par ses ouvrages sur *Shakespeare*, *Dante*, *Pétrarque*, *Gœthe*?

M. Mézières est professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, où son cours regorge toujours d'auditeurs.

phénomène assez rare dans cet antique établissement, et qui a le privilége de stupéfier la plupart de ses collègues moins favorisés. Pour nous, la stupéfaction de ces chers collègues est un second phénomène, et un phénomène non expliqué encore. Quand ces messieurs voudront ou pourront faire un cours à la fois aussi sérieux et aussi spirituel que celui de M. Mézières, nous leur garantissons d'autres auditeurs que les quatre murs de la salle.

M. Mézières occupe d'ailleurs une place à part dans l'Université.

Du sorbonnien, il n'a ni l'air pédant et guindé, ni l'emphase, ni le ton doctoral et tranchant; il s'habille comme tout le monde, dédaigne les cols de haute forme et n'offre pas au public le spectacle d'une cravate blanche rivée à son cou à perpétuité.

MM. Caro et Janet (chapeau bas, s'il vous plaît) sont membres de l'Institut.... M. Mézières n'est pas membre de l'Institut, mais, sans être prophète, nous pouvons lui prédire qu'il arrivera tôt ou tard à l'Académie française, où il fera beaucoup meilleure figure que la plupart des académiciens récemment élus.

Telle est notre manière de voir... Si M. Mézières la trouve trop optimiste (et il en est capable, ma foi!), tant pis pour lui.

M. Mézières a parsemé presque tous ses ouvrages d'aperçus et de réflexions philosophiques. Pourquoi, me demanderez-vous, n'a-t-il pas écrit d'ouvrages philosophiques proprement dits? Ah! la question est bonne!

Parbleu, Messieurs, parce que sans doute, en bon

confrère, il a voulu laisser à M. Caro le soin de représenter à lui tout seul devant le monde civilisé la philosophie sorbonnienne. Est-ce un tour qu'il a voulu lui jouer? se demandent les malins. Nous ne le pensons point.

M. Mézières (détail peu connu et que nous léguons aux biographes futurs) est un fervent disciple de saint Hubert. Pendant les vacances, tout en songeant à Dante et à Pétrarque, il abat force chevreuils, lièvres et perdreaux.

MICHELET (Jules).

Quand bien même les jésuites n'auraient jamais servi qu'à faire la réputation de M. Michelet, l'existence de leur ordre aurait une raison d'être suffisante.

Sans les jésuites, en effet, il est assez probable que M. Michelet n'aurait, malgré son talent, jamais acquis cette popularité retentissante qui lui permet de vendre actuellement trois francs cinquante des volumes tels que *l'Amour, l'Oiseau, la Femme, la Montagne.*

Avant d'aller plus loin, parlons un peu du style (seconde manière) de M. Michelet. Sa phrase brève, sèche, heurtée et souvent incompréhensible par-dessus le marché, finit au bout de quelques heures de lecture par vous fatiguer, vous crisper, vous exaspérer.

Après avoir lu d'un trait *La Montagne,* sur laquelle l'illustre écrivain entasse à chaque mètre des monceaux d'épithètes inutiles, on ressent inévitablement les symptômes précurseurs d'une maladie de nerfs. « La phrase de M. Michelet, nous disait un ami, saute comme une puce

et démange horriblement la cervelle du lecteur. » Il est certain qu'il y a une ressemblance visible entre le style de M. Michelet et celui de l'Apocalypse.

On a beaucoup vanté *L'Oiseau*. Cet ouvrage a cependant une assez piètre valeur ; à part un intéressant chapitre sur les migrations, il ne contient rien de saillant et d'original. M. Michelet, nous en convenons, a lu tous les naturalistes : Buffon, Vieillot, Lesson, Temminck, Brisson, etc., etc. ; mais il ne semble pas avoir beaucoup observé les oiseaux dans les champs. Bref, *L'Oiseau* de M. Michelet n'est pour nous qu'un vilain moineau. Vantez-nous Toussenel : voilà au moins un ornithologiste qui connaît admirablement les habitants de l'air, qui les a observés de près avec une patience infinie!... Et *L'Amour?*... M. Michelet l'a-t-il jamais connu véritablement?

Vive *La Sorcière !* vive *La Femme !* vive *L'Insecte !* vive *La Bible... de l'humanité !* A bas *La Montagne !* (Ce dernier cri est en ce moment plein d'actualité.)

MILLET (J.).

Agrégé de philosophie qui ira loin si Dieu lui prête vie. Son *Histoire de Descartes avant* 1657 est un des bons ouvrages publiés sur ce philosophe.

Il ne faudrait pas toutefois que M. Millet s'imaginât avoir innové en considérant le cartésianisme comme un positivisme vrai... Ce point de vue sort du *Manuel de philosophie moderne* de MM. Renouvier, Brothier, Jac-

ques, etc. (voyez pages 47, 48, 52, 54 et ailleurs), que M. Millet a oublié de citer... sans doute par distraction....

MIRON (Morin, André-Saturnin).

Si les ouvrages de M. Miron avaient pu être imprimés en France ou même y entrer et s'y vendre librement, il est probable qu'ils auraient eu un succès aussi retentissant que ceux de M. Renan.

Comme M. Renan, M. Miron a écrit sur Jésus-Christ; mais, au lieu d'un roman, il a écrit sur le fondateur du christianisme un ouvrage qui, bien que sérieux, n'en est pas moins rempli de verve, d'esprit, de malice.

Jésus réduit à sa juste valeur (1), tel est le titre original de ce livre, imprimé à Genève en 1864. — Inutile d'ajouter que son entrée en France a été sévèrement interdite sous le second Empire.

L'ouvrage de M. Miron n'a rien de fantaisiste, d'arbitraire; il est basé uniquement sur les Évangiles, rien que sur les Évangiles, retenez-le bien.

M. Miron examine successivement les actes et les discours de Jésus, son caractère, ses paraboles, ses discours évasifs, ses propos interrompus, ses prophéties; il examine Jésus dogmatisant, Jésus moralisant, etc.... Bref, il *file* Jésus-Christ, le suit pas à pas dans les moindres

(1) Cet ouvrage a été traduit en italien par L. Stefanoni, un des plus célèbres polémistes de l'Italie.

périodes de son existence, commente toutes ses paroles, surveille ses moindres gestes, ses moindres démarches, instruit son procès comme un véritable juge d'instruction.

M. Miron a encore publié à Bruxelles, en 1865, un *Examen du christianisme* (3 vol. in-18) (1) que beaucoup de personnes trouvent infiniment supérieur à l'*Examen des doctrines de la religion chrétienne* de M. Patrice Larroque. L'*Examen* de M. Miron est à la fois un ouvrage très-grave et très-agréable à lire; les digressions les plus arides y sont tempérées par des saillies pleines de finesse et d'humour.

M. Miron démonte pièce par pièce l'immense édifice chrétien, en examinant la valeur de chacune d'elles avec la plus stricte impartialité.

Le simple énoncé des matières traitées dans chaque volume peut seul donner une juste idée de ce que contient cet examen :

Tome I. — De la nécessité de l'examen en matière de religion. — Des miracles. — Des révélations divines, et particulièrement des livres inspirés. — Du Pentateuque. — De quelques imperfections de la Bible. — Des prophéties. — De l'authenticité des Évangiles.

Tome II. — De la valeur historique du Nouveau Testament. — Du Christ suivant Jésus-Christ. — Baptême,

(1) Cet ouvrage a été traduit (en partie) en italien par L. Stefanoni.

pénitence, etc...., etc.... — L'établissement du christianisme. — Du dogme.

Tome III. — De la morale. — Du culte. — Défaut d'originalité du christianisme.

Une des questions les plus agitées durant ces dernières années est sans contredit la séparation de l'Église et de l'État. Bien des penseurs l'ont traitée, mais nous ne croyons pas que personne ait jamais écrit sur cette matière délicate un ouvrage supérieur à celui de M. Miron intitulé : *Séparation du spirituel et du temporel* (in-12 ; Germer Baillière).

A la fin du volume il y a un projet de loi qu'on pourrait à l'occasion appliquer sans y changer quatre mots. M. Miron, dont l'activité intellectuelle est infatigable, a collaboré au *Rationaliste*, à la *Libre Pensée*, à la *Pensée nouvelle*, au *Libre examen* (de Bruxelles), au *Droit des femmes*, au *Progrès du Nord*, à l'*Union agricole d'Eure-et-Loir*, au *Libero Pensiero* (de Milan), etc...

Tout récemment enfin, il vient de publier deux ouvrages auxquels nous souhaitons tout le succès qu'ils méritent. — Ce sont : *Le Prêtre et le Sorcier*, statistique de la superstition (Lechevalier ; in-18).

Fantaisies théologiques (Lechevalier; in-8°).

MONCHENY (H.).

Ex-collaborateur de l'ex-*Rationaliste*.

MONSELET (Charles).

Philosophe gastronome.

Son *Almanach des Gourmands* contient des morceaux dignes de Brillat-Savarin...

Comme littérateur, M. Monselet est un des plus charmants esprits de notre époque. Il a écrit de vrais chefs-d'œuvre, parmi lesquels nous distinguerons tout particulièrement *Les Oubliés et les dédaignés*. Les portraits de Linguet, de Mercier et de Grimod de la Reynière sont surtout admirablement réussis.

Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi*, a d'ailleurs rendu au talent de M. Monselet l'hommage qui lui était dû.

MONTÉE (P.).

Etudiez, étudiez la *Philosophie de Socrate*, vous ne pouvez qu'y gagner.

MONTUCCI (Henri).

Il existe à peu près autant de systèmes de philosophie que de philosophes, ce qui n'empêche pas les novateurs d'aller toujours leur petit bonhomme de train : témoin M. Montucci.

M. Montucci est l'inventeur d'un système auquel il a donné le nom de « philosophie absolue », système qu'il oppose à la philosophie positive de Comte.

Cette philosophie absolue ne repose que « sur des faits et s'efforce d'appliquer les lois physiques à l'ordre social ». N'en déplaise à M. Montucci, voilà cependant des idées essentiellement positivistes.

De sa philosophie absolue M. Montucci tire certains aphorismes plus ou moins originaux. Citons au hasard : « Sans Dieu, dit-il, il n'y a pas de patrie. » Cette opinion est très-contestable. — Autre :

« Les villes trop grandes sont une calamité. »

Que diable les grandes villes ont-elles à démêler avec la philosophie absolue ? Si les grandes villes sont vraiment une calamité, alors, Monsieur, à l'ouvrage : démolissons Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille, etc. Démolissons, démolissons, démolissons ! ! (Air des *Lampions*.) Effectuons toutes ces destructions, non pas au nom de la raison d'État (elle est un peu vieille, j'en conviens), mais au nom de la philosophie absolue, ce qui aura plus de cachet assurément. Afin sans doute de populariser sa « philosophie absolue » et de la mettre à la portée de toutes les intelligences, M. Montucci a eu l'heureuse idée de formuler en anagrammes, et en anagrammes latins encore, quelques-uns de ses principes fondamentaux, de telle sorte que les lettres françaises forment des mots latins ayant un sens tout différent de celui du texte français qu'ils cachent. Exemple :

« *I ! Querente plebe, ibi plerique tremunt, itaque hospes malunt.* »

Puisque latin il y a, j'ajouterai, sans anagramme cette fois : *Qui potest capere, capiat !*

Ces excentricités n'empêchent pas M. Montucci d'être un homme de talent et d'esprit. Il a collaboré à la *Revue contemporaine*, à la *Revue britannique*, auxquelles il a donné de nombreux articles de science, de philosophie et d'économie politique ; il a publié, en outre, avec M. Jacques Demogeot, deux remarquables rapports sur l'instruction secondaire et supérieure en Angleterre et en Écosse.

MOREAU (Le docteur Joseph) [de Tours].

Médecin philosophe très-connu, auteur d'ouvrages remarquables. Citons : *Les Facultés morales considérées au point de vue médical. — La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire...* M. Moreau considère le génie comme une névrose..., ce qui nous paraît bien plus rationnel que beaucoup de gens ne le pensent.

MOREAU (Louis).

Saint Martin, le philosophe inconnu. — La Destinée de l'homme... Bons livres... Quoiqu'il ne soit pas parent..., même éloigné, de la mère Moreau, nous ne pouvons nous empêcher de crier : Vivent les prunes à l'eau-de-vie !

MORIN (Frédéric).

Voyez le *Dictionnaire des Contemporains*.

N

NAQUET (Alfred).

Agrégé de la Faculté de médecine de Paris, chimiste distingué, démocrate avancé et philosophe écarlate. M. Naquet est un des principaux représentants du matérialisme scientifique.

Il fonda il y a plusieurs années avec M. Regnard la *Revue encyclopédique* qui fut supprimée dès son premier numéro à cause d'un violent article dans lequel M. Naquet attaquait l'existence de Dieu.

En 1869, M. Naquet, toujours impénitent, fit paraître un ouvrage intitulé : *Religion, Propriété, Famille*. L'ouvrage fut saisi, et M. Naquet condamné à quelques mois de prison pour outrage à la religion, etc., etc.

Dans la première partie de ce volume, M. Naquet niait carrément l'existence de Dieu, le libre arbitre et l'immortalité de l'âme — ni plus ni moins — et, chose désolante, ce diable d'homme appuyait ses négations sur une foule d'arguments précis, clairs et assez difficiles, ma foi, à retorquer...

Sans être prophète, nous pouvons prédire à M. Naquet que Dieu lui pardonnera difficilement ces attaques. — Avouons toutefois qu'il aura bien raison.

Maintenant qu'il est député de Vaucluse, M. Naquet semble avoir repoussé mademoiselle philosophie pour embrasser madame politique.

NICOLAS (Auguste).

L'éminent auteur des *Études philosophiques sur le christianisme* n'a qu'un désir : c'est, après avoir été appelé durant sa vie *monsieur* Nicolas... tout court, d'être appelé après sa mort : *saint* Nicolas !!!...

NOLÉ (Pierre).

M. Nolé est l'auteur d'une Réfutation de *Force et Matière* du docteur Buchner.

Cette réfutation forme un charmant volume imprimé avec goût et édité par M. Lemerre, un des plus intelligents éditeurs de Paris.

Après avoir lu cette réfutation, bien des spiritualistes *rouges* sont devenus partisans des doctrines de Buchner.

Pendez-vous, monsieur Nolé !

NOURRISSON (Félix).

A obtenu de nombreux prix de l'Académie française. Est-ce pour cela qu'on l'a surnommé le *nourrisson de l'Académie?* Quoi qu'il en soit, c'est probablement au biberon de cette illustre société qu'il a puisé la force de tenir le pinceau avec lequel il a fait le tableau des *Progrès*

de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Leibnitz, tableau auquel plus tard il adjoignit en guise de pendant celui de la *Nature humaine*.

Ces deux compositions sont exposées en permanence chez l'éditeur Didier, quai des Augustins.

Comme philosophe, M. Nourrisson est plus connu que comme peintre.

Ses semblables lui doivent entre autres ouvrages : *La Philosophie de Leibnitz*, quidam dont s'est aussi également occupé M. Foucher de Careil, *La Philosophie de saint Augustin*, etc., etc..

NUYTZ (Louis-André).

Sous ce nom bizarre et légèrement barbare se cache un philosophe très-civilisé. M. Nuytz est un des rédacteurs de la *Revue de philosophie positive*. Il a publié une brochure intitulée : *Le Positivisme pour tous*, dont le seul défaut est de se vendre 1 franc. L'auteur du *Positivisme pour tous* aurait dû comprendre qu'un prix pareil rendait positivement un opuscule de trente-cinq pages inaccessible aux personnes qui n'ont pas une bourse absolument... positive...

O

OLLÉ-LAPRUNE (Léon).

Lauréat de l'Institut, professeur de philosophie au lycée de Versailles.

Sa *Philosophie de Malebranche* forme deux énormes in-8° qu'une *mâle branche* pourrait seule porter sans rompre !!! Dédié à Victor Hugo.

ONIMUS (Le Docteur).

Sa brochure intitulée : *De la vibration nerveuse et de l'action réflexe dans les phénomènes intellectuels* vaut mieux que cent ouvrages de philosophie... au choix...

OSCAR (Louis).

Cet Oscar (ô Oscar !) est un père de famille auteur d'une charmante fille et d'un ouvrage intitulé : *Déductions rationnelles*, qu'il a dédié à cette fille.

P

PAPILLON (Fernand).

M. Papillon est un jeune homme de vingt-huit ans environ, à la physionomie intelligente ; sa lèvre supérieure est ornée d'une fine noustache noire qui s'harmonise assez gentiment avec un petit nez légèrement retroussé et dominé par deux yeux pétillants d'expression, sur lesquels un lorgnon est vissé à perpétuité.

M. Papillon a donné des articles philosophiques à la plupart des petits journaux parus au quartier latin de 1860 à 1870 ; pendant longtemps il a fait de la chimie avec M. Wurtz ; il a même publié un ouvrage d'histologie intitulé : *Manuel des humeurs*, qui résume avec beaucoup de précision et de méthode les doctrines de M. Robin.

Après avoir papillonné pendant un certain temps entre le matérialisme scientifique et le positivisme, M. Papillon semble s'être définitivement attaché à cette dernière école philosophique. Il a fourni d'intéressantes études à la *Revue de philosophie positive*. Citons une étude sur Hume, considéré comme précurseur d'Auguste Comte, et une autre sur Théophile Bordeu (1er janvier 1872). Il collabore encore à la *Revue des Deux-Mondes*.

M. Papillon fréquente le salon littéraire de mademoiselle Maria Morel, salon bien connu dans le quartier des Écoles (rue Casimir-Delavigne). Avis aux personnes qui désireraient connaître le jeune papillon philosophe que nous venons de saisir par les ailes.

PECQUEUR (A.).

M. Pecqueur a publié de nombreux articles dans le *Rationaliste*, entre autres une curieuse étude intitulée : *Suprématie de la morale sur toutes les religions* (nos 24, 25 et 26, année 1864).

PÉLISSIER.

Il faut croire que M. Pélissier possède le don d'ubiquité, puisqu'il enseigne la philosophie au lycée Charlemagne, à Sainte-Barbe et à Chaptal.

PELLARIN (Charles).

Avant d'appartenir à l'école sociétaire dont il est un des membres éminents, M. Pellarin avait quelque peu saint-simonné. Dans ses *Souvenirs de médecine navale* il a très-agréablement raconté cette période de son existence. Elle fut bonne, mais courte. Un jour il renonça à Saint-Simon, à ses pompes et à ses œuvres, pour entrer dans le ménage phalanstérien, où il tient encore la queue de la poêle, comme je l'ai dit plus haut.

On lui doit de bons ouvrages sur la doctrine de Fourier (ne pas confondre avec le bienheureux du même nom). — Titres : *La Théorie sociétaire*, — *Fourier, sa vie et sa doctrine*.

Quoique beau-frère de M. Littré, il ne s'est pas laissé enjôler par le grand Comte, dit le petit Auguste..., comme le prouve son *Essai critique sur la philosophie positive*.

M. Pellarin est certainement un des hommes les plus sympathiques qu'il soit possible de rencontrer. Dans le quartier de Montrouge, où il exerce la médecine, il est très-aimé.

PÉRÈS (E. J.).

Un drôle de nom, n'est-ce pas, pour un philosophe? En apercevant sur la couverture de sa *Philosophie de l'humaine société, ou cœnologie*, ce nom de Pérès, on ne peut s'empêcher de penser à son homonyme du Palais-Royal, qui d'ailleurs rend tout autant et même plus de services à l'humanité que la plupart des philosophes. Les acteurs font rire et amusent; les philosophes font souvent pleurer et ennuient plus encore.

S'il fallait choisir entre les acteurs et les philosophes, bien des gens n'hésiteraient point à donner la préférence aux premiers, bien que les seconds soient aussi des acteurs, à cette différence près qu'ils exercent leur petit métier sur d'autres tréteaux.

Mais, mais, sapristi! nous oublions M. Pérès (pas Gil). Pourquoi diable aussi a-t-il signé *Pérès* sa *Cœnologie*? Dans cet ouvrage, M. Pérès a la prétention de dé-

montrer que c'est dans le développement de la vie commune de l'humanité que l'on doit chercher la finalité des rapports sociaux. De là, le sous-titre de son livre : *Cœnologie.*

Tout pour autrui : telle est la maxime morale qu'il propose comme règle des efforts individuels. Il nous semble que cette doctrine appartient à Auguste Comte, qui lui avait donné le gracieux nom d'*altruisme.*

PEZZANI (André).

M. Pezzani soutient la *Pluralité des existences de l'âme.* — Tiens ! pourquoi ne voyagerions-nous pas après notre mort comme pendant notre vie ?

PILLON (François).

Pilons Pillon ! se sont écriés en chœur les spiritualistes en voyant paraître certains articles du grand Dictionnaire de Pierre Larousse, dont M. Pillon est un des principaux collaborateurs. Pilons Pillon ! se sont-ils écriés avec plus d'énergie encore en voyant paraître *L'Année philosophique.*

La colère de ces messieurs s'explique facilement, car dans ces deux ouvrages le *criticisme* se dresse de toute sa taille contre le spiritualisme. Après M. Renouvier, M. Pillon est le représentant le plus sérieux du criticisme, doctrine qui forme la plus belle part du patrimoine philosophique de M. Renouvier, et dont M. Pillon hé-

ritera à sa mort. (Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Kant, accorde de longs jours à M. Renouvier...)

Toutefois, ce cri de guerre n'a pas effrayé l'intrépide Pillon ; ses adversaires ne l'ont pas pilé : il est toujours vivant, bien vivant, bon vivant.

M. Pillon est un écrivain très-distingué, et pour un philosophe il a un mérite énorme (mérite trop rare, hélas!), celui d'exposer avec une parfaite clarté, avec une parfaite lucidité, les problèmes philosophiques les plus abstraits. Il a accompli le tour de force de rendre compréhensible le pathos transcendant du grand Kant. (Voilà une phrase bien dure; elle l'est moins cependant que la doctrine de l'Allemand en question.)

Sous ce rapport, M. Pillon est même infiniment supérieur à son maître, M. Renouvier, assez net aussi. Si par hasard M. Pillon trouve ce jugement trop flatteur, nous lui dirons simplement que beaucoup de personnes le partagent avec nous.

M. Pillon est un homme d'une quarantaine d'années environ, à la figure franche et ouverte. Sans doute, il n'est pas aussi joli homme que M. Caro; mais il s'en console en pensant qu'il ne sert à rien d'être tourné comme Apollon quand on ne professe pas à la Sorbonne.

POMMIER (Amédée).

M. Pommier, qui comme poëte jouit d'une grande notoriété, en a moins assurément comme philosophe. Peu de gens connaissent son petit livre intitulé : *De l'athéisme*

et du déisme. Ce livre est cependant une des meilleures productions philosophiques que nous connaissions. M. Pommier y expose avec une crânerie sans pareille et une verve endiablée tous les arguments qu'on peut invoquer pour ou contre l'existence de Dieu ; il se constitue tour à tour l'avocat des athées et des déistes, et il faut voir comme il vous secoue les farceurs qui prétendent que tout est à sa place sur cette terre, et qui s'égosillent à célébrer la justice, la bonté et la prévoyance de Dieu.

« Rien n'arrive ici-bas sans l'ordre ou sans la permission de Dieu,» affirment ces optimistes. Vraiment? Alors, messieurs, nous avons le droit, nous autres pessimistes, de reprocher à Dieu les souffrances qu'il inflige à ses créatures ; nous avons le droit de lui reprocher toutes les formes hideuses que la mort prend au sein de la civilisation, « et le passant dont la tête est broyée sous une roue de voiture, et le citadin écrasé par l'écroulement de sa maison, et le couvreur qui se fracasse en tombant d'un toit, et les mineurs tués par l'explosion du feu grisou, et ceux qui sont ensevelis vivants par un éboulement ou par l'invasion des eaux souterraines, et l'ouvrier des usines qui fait la culbute dans une chaudière bouillante, et celui qui est saisi et disloqué entre deux cylindres, et cet autre qui est entraîné dans le mouvement de rotation d'un arbre de couche et réduit en bouillie sanglante, et le navire qui fait naufrage, et les masses de voyageurs pilés, démembrés, échaudés, rissolés sur les chemins de fer ou sur les bateaux à vapeur ».

Ah! dites vous, messieurs les optimistes, Dieu prévoit tout, ordonne tout, permet tout. Eh bien, « en ordonnant ou en permettant que les hommes se parquassent dans ces immenses écuries d'Augias qu'ils nomment des villes, Dieu n'a-t-il pas dû prévoir les inconvénients de ces agglomérations monstrueuses? Il y en a mille; je n'en cite qu'un.

« L'entassement de tant d'êtres organisés sur un même point entraîne une production proportionnée, une accumulation révoltante de résidus excrémentiels : de là un service spécial, l'entreprise des vidanges, aussi nécessaire que le boire et le manger, mais qui fonctionne la nuit comme chose insalubre et honteuse. Ainsi (on n'y réfléchit pas assez, mais nul respect humain, nulle fausse délicatesse ne m'empêcheront de l'écrire), il y a des hommes, nos semblables, nos frères, voués pour gagner leur vie à cette besogne infâme et infecte, qui veillent pendant que nous dormons, qui, au milieu de gaz délétères, d'exhalaisons pestilentielles et asphyxiantes, se souillent à ce travail immonde, y périssent parfois et enlèvent dans l'année, de nos cités-cloaques, des millions de mètres cubes d'urine et de matière fécale. Quelle humiliation sociale! quel opprobre collectif! quelle rougeur pour tous! Il faut n'être ni dégoûté ni difficile pour trouver que c'est là un monde parfaitement ordonné. »

Dieu est souverainement juste, infiniment bon, dites-vous, messieurs les déistes... Eh bien! pourquoi alors a-t-il déchaîné sur nous, qui ne lui avons nullement demandé à venir au monde, pourquoi a-t-il déchaîné sur

nous tant de maladies hideuses, atroces, épouvantables, telles que la peste, le choléra, les diverses fièvres, tierce, quarte, cérébrale, scarlatine, miliaire, urticaire; la rougeole, la petite vérole, la suette, les dartres, la gourme, la teigne, la gale, la lèpre, l'éléphantiasis, le scorbut, les scrofules, le rhume, la coqueluche, l'asthme, le croup, l'angine, l'esquinancie, le catarrhe pulmonaire, la phthisie, les congestions sanguines, les épanchements séreux, la paralysie, le ramollissement du cerveau, les altérations de la moelle épinière, la syncope, les ophthalmies, l'inflammation de la conjonctive, la lippitude, la myopie, la presbytie, le strabisme, les taies, l'albugo, l'amaurose, les aphthes, les engelures, les ulcères, les cancers, les fistules, le sphacèle, les verrues, les cors, les loupes, le goître, le sarcome, l'hydrocèle, le squirrhe, les hernies, le furoncle, l'anthrax, le panaris, l'ankylose, l'exostose, la nécrose, la carie des dents, le torticolis, la migraine, la crampe, le lumbago, le rhumatisme aigu, la sciatique, la goutte, la pleurésie, l'anévrisme, la péricardite, la péritonite, l'hépatite, l'ictère, l'hypocondrie, la gastrite, l'entérite, la dyssenterie, la passion iliaque, la gravelle, la pierre, la strangurie, l'incontinence d'urine, la blennorrhagie, le diabète, la chlorose, les pertes blanches, les pertes rouges, les hémorrhoïdes, les varices, la maladie pédiculaire, la gangrène sénile, l'hydropisie, l'hydrophobie, le tétanos, l'épilepsie, la folie, etc...

Oui, pourquoi ce Dieu si bon, si juste, si doux, a-t-il déchaîné sur nous toutes ces maladies?

Pourquoi.. pourquoi.. pourquoi?

POMMIER (Armand).

Après avoir planté là sa *Dame au manteau rouge*, il a fait *A travers la vie* un voyage pendant lequel il a recueilli une multitude de pensées, de sentences, de réflexions morales (1 vol. in-18); puis, sentant le besoin du repos, il s'est retiré dans une grotte, où, pour charmer ses loisirs, il a écrit les *Monologues d'un solitaire*... Nous venons de le retrouver à Paris, sortant de la Librairie des bibliophiles et tenant à la main un volume intitulé : *Réflexions sur l'homme*... (in-8).

POMPÉRY (Édouard de).

Écrivain distingué de l'école fouriériste.

Son *Vrai Voltaire*... n'est pas un vrai livre... C'est un hymne... une apothéose...

PONNAT (Le baron de).

Baron, libre penseur et démocrate, trois titres qui se trouvent rarement réunis sous le même chapeau.

On s'est souvent demandé pourquoi il persistait à signer : *Baron de Ponnat* tous les articles qu'il a publiés contre le christianisme dans le *Candide*, la *Libre Pensée*, le *Rationaliste*, le *Critique*, etc...

Est-ce pour rappeler le souvenir de cet autre baron du XVIIIe siècle, le baron d'Holbach, dont il partage les opinions matérialistes? est-ce pour vexer les aristocrates et les révérends pères jésuites chez lesquels il a été élevé?

Mon Dieu oui, le baron est un ancien élève des jésuites, et il a eu comme professeur un savant homme, le R. P. Marin de Boylesve, qu'il n'a jamais oublié d'ailleurs. Ah! père Marin, quel polémiste, dites donc, que votre ancien élève! Tudieu, comme il connaît son droit canon, ses pères de l'Église, ses Évangiles! comme il se meut avec aisance au milieu de toutes les subtilités de la théologie!

Ah, mon révérend père, si vous deviez souvent former de pareils élèves, dans votre intérêt même, il vaudrait mieux fermer de suite tous vos colléges, n'est-il pas vrai?

A propos, vous avez lu sans doute les articles que le baron publia jadis dans le *Candide*. Que pensez-vous de l'*invention de la vraie croix*, — des *chiens merveilleux*, — d'*une communication spirite?*

Heureusement pour la religion que ces articles valurent au baron une bonne condamnation, ce qui prouve en définitive que Dieu veille toujours sur son Église et punit tôt ou tard les impies comme ils le méritent.

M. de Ponnat a été un des principaux collaborateurs du *Rationaliste*, auquel il a fourni des articles pleins de verve et de bonne humeur; citons : *Un anathème authentique* (année 1865, n° 6), *l'Inquisition* (*ibid.*, n° 11),

Galilée (*ibid.*, n° 12), *la Papesse Jeanne* (*ibid.*, n° 10), *la Saint-Barthélemy* (*ibid.*, n° 13), *le Père Loriquet* (*ibid.*, n° 14), *l'Évêque Virgile et les antipodes* (*ibid.*, n° 15), *la Peste* (*ibid.*, n° 18), *les Dévots et l'Esclavage* (*ibid.*, n° 28), *l'Église et la Force* (*ibid.*, n° 33), *Saint André Avellin* (année 1866, n° 40), *le Pape et l'Église* (*ibid.*, n° 45), *l'Art de faire des crétins* (*ibid.*, n° 49), *la Foudre, lettre au R. P. Marin de Boylesve* (*ibid.*, n° 50), etc., etc.

Un peu plus, j'allais oublier de dire au R. P. de Boylesve que le baron a publié à Bruxelles, en 1862, *La Croix ou la mort*, discours aux évêques qui ont assisté au dernier concile œcuménique de Rome, suivi du *Catéchisme catholique romain* de Louis de Potter (1 vol. in-8. Tarlier, éditeur).

Le baron est un érudit distingué; il travaille comme un bénédictin. — A la Bibliothèque impériale on l'aperçoit toujours barricadé derrière une triple rangée d'in-folios poudreux. — Y cherche-t-il par hasard des matériaux pour son *Histoire des variations du christianisme*, s'il est vrai toutefois, comme on le prétend, qu'il prépare cet ouvrage?

Le baron peut avoir soixante-deux ans environ; il est petit, trapu, porte une superbe barbe blanche et manifeste de légères tendances à l'embonpoint; il fume... le dirai-je?... le baron fume la pipe avec frénésie; ce qu'il consomme de tabac par jour est prodigieux. Sa contrebasse (instrument sur lequel il possède un joli talent) contiendrait-elle seulement ce qu'il fume quotidiennement? Nous en doutons presque.

PRAT (J. G.).

Pour M. Prat, Spinosa est le plus grand des penseurs, et il s'est voué corps et âme à ses doctrines

M. Prat est en train de traduire les œuvres complètes de Spinosa. Cela toutefois ne l'empêche pas de s'occuper de la *Destinée de l'homme sur la terre* (1 vol. in-12) et de proclamer bien haut, un peu trop haut peut-être, *L'Impuissance du matérialisme* (broch. in-8).

Nous ne serions pas étonnés qu'à force de penser à Spinosa M. Prat vînt un jour à lui ressembler.

Nul doute qu'au jugement dernier, si on peut choisir son voisin, M. Prat n'aille s'asseoir à côté du maître. — Ce jour-là, malheureusement, il sera difficile de causer tranquillement au milieu du bruit des trompettes que joueront les anges embusqués aux quatre coins du ciel. Tout au plus pourra-t-on fredonner :

Dans le corps des trompettes
Quand un trompette pette,
Tous les trompettes pettent
Dans le corps des trompettes...
Larifla-fla-fla, larifla !...

PRUDHOMME (A.).

Malgré son nom, cet estimable citoyen a fourni des articles philosophiques au journal *le Prométhée*, organe positiviste.

Ce journal qui paraissait à Bordeaux en 1868, et n'eut d'ailleurs qu'une courte existence, ne manquait pas cependant d'un certain cachet d'originalité.

« *Prométhée* n'a ni *directeur* ni *rédacteur en chef; pas de présidence!* » lisait-on en tête du numéro.

Q

QUEPAT (Nérée).

Quépat (Nérée), né à Charleville (Ardennes) le 29 septembre 1845. Après avoir fait ses études à Metz, au collége Saint-Clément, dirigé par les R. P. Jésuites, dont il n'a d'ailleurs jamais eu qu'à se louer, il vint à Paris étudier le droit et se faire recevoir avocat.

Nérée Quépat a déjà publié les ouvrages suivants :

1. *Simples Notes prises pendant le siége de Paris* (brochure in-8°, 1871. Paris, E. Thorin, éditeur).

2. *Le Chasseur d'alouettes au miroir et au fusil* (1 vol. in-18, 1871. Paris, A. Goin, éditeur). Cet ouvrage fait partie de l'*Encyclopédie illustrée du Sportsman.*

3. *La Lorgnette philosophique, Dictionnaire des grands et des petits philosophes de mon temps* (1 vol. in-18).

Il va publier successivement les ouvrages suivants :

4. *Essai sur la vie et les œuvres de La Mettrie* (1 vol. in-18).

5. *Œuvres choisies du baron d'Holbach*, avec introduction, notes et commentaires (1 vol. in-12).

6. *Bibliographie philosophique de la France au XVIIIe siècle* (1 fort vol. petit in-4°).

7. *Causeries d'un oiseleur sur les petits oiseaux de France.* — Histoire naturelle, aviceptologie, avec un appendice contenant la réfutation des erreurs commises par les naturalistes français depuis Buffon jusqu'à nos jours (1 vol. in-12).

8. *Un Naufrage aux îles Malouines*, rédigé d'après les notes d'un des naufragés (1 vol. in-12).

9. *Considérations philosophiques sur la prostitution en France au XIXe siècle*, suivies d'une Étude sur le duel permanent et inévitable de la prostitution avec le mariage (1 vol. in-12).

Il est probable qu'une fois ces ouvrages publiés, M. Quépat continuera à vider de nombreux encriers.....

QUINET (Edgar).

Relisez *Merlin l'enchanteur*, si vous en avez le courage. Ses opinions philosophiques se sont bien modifiées avec le temps, comme le prouve surabondamment son dernier ouvrage : *La Création*.

Voyez, pour plus de détails, *Edgar Quinet, sa vie et ses œuvres*, par Ch. L. Chassin (1 vol. in-12, 1859).

QURIS (Charles).

Avocat angevin, croyons-nous.

M. Quris a publié sous le titre de : *La défense catholique et la critique* (Paris, 1864, in-8°), un ouvrage qui n'est autre chose qu'une réponse aux six conférences faites pendant le carême de 1864, à Notre-Dame de Paris, par le très-révérend P. Félix.

M. Quris réfute une à une, avec beaucoup de vigueur, les principales assertions du révérend Père. — Malgré son habileté et son talent, le P. Félix n'a pas répliqué; il a jugé, non sans raison, qu'il était prudent de ne pas batailler avec un adversaire de cette force.

R

RABBE (L'ex-abbé F.).

M. Rabbe est ou plutôt était un prêtre Dijonnais qui en 1870 se convertit au rationalisme et rentra dans la vie civile.

Les hommes de la trempe de M. Rabbe ont droit à l'estime des honnêtes gens de tous les partis.

Voici la lettre d'adieu qu'il adressa à son évêque quand il quitta l'habit ecclésiastique; cette lettre est

cent fois plus instructive que tous les traités de philosophie... :

« Monseigneur, ce n'est pas impunément que la raison fait entendre sa voix à un esprit trop longtemps abusé, mais qui, au milieu de l'aveuglement où il a été obligé de vivre, aspirait douloureusement à la lumière. Elle s'est enfin faite, et le masque que je m'efforçais en vain de retenir est entièrement tombé. Ce n'est pas sans violence et sans lutte que j'ai triomphé de tous les obstacles qui retenaient dans mon âme la vérité captive ; je ne regrette qu'une chose : c'est d'avoir perdu à de vaines études les plus belles années de ma jeunesse. Je rentre dans les rangs de l'humanité raisonnable et libre ; je ne me sens point fait pour faire le Dieu sur la terre, je laisse ce sublime rôle à de plus dignes que moi, et je suis heureux de pouvoir m'appliquer avec quelque justice ces belles paroles de saint Jérôme : *Melius est panem mendicare, quam fidem perdere.* J'aime mieux mendier mon pain que de trahir ma conscience.

« Je ne comprends le mot *fidem* que dans ce sens. Je sais amplement, monseigneur, tout ce que vous pouvez m'objecter : l'amitié elle-même a échoué dans ce rôle dont je respecte les excellentes intentions ; il ne me serait pas plus facile de revenir sur mes pas qu'à vous de ne pas condamner ce que vous devez appeler mon apostasie. Pour moi, j'estime qu'il n'y a d'apostasie véritable que celle du lâche qui se ment à lui-même et qui, en résistant à sa conscience, résiste à la voix de Dieu.

« Combien, tout en m'anathématisant, commettront

cette apostasie dans leur cœur ! Je ne me pique point d'un grand courage ; je prétends seulement, en rompant des engagements peut-être imprudemment pris, faire acte d'honnête homme. Vous déplorerez, je le sais, mon aveuglement ; vous plaindrez mon malheur, vous prierez pour une âme égarée qui prétend se sauver autrement que sous votre houlette, vous me dévouerez peut-être à cet anathème ignominieux qu'une opinion inique et cruelle attache à cette séparation volontaire que je consomme aujourd'hui.

« La vraie religion, la vraie charité n'a point d'anathèmes, et la raison a toujours su les braver, même aux dépens de la vie.

« Veuillez agréer, monseigneur, etc...

« F. Rabbe. »

En 1867, M. Rabbe a publié une excellente *Étude philosophique sur Simon Foucher* (1 vol. in-8°), où perçait déjà le libre penseur, et une brochure d'actualité : *Le Père Hyacinthe et le libéralisme clérical* (1870, in-8°).

D'après M. Rabbe, il n'y a pas d'alliance possible entre l'esprit moderne et le catholicisme romain. « Le catholicisme libéral, dit-il, est la plus vaine des chimères, la plus chimérique des utopies. » Attrape, père Hyacinthe !

RAISANT (A.).

Ami de M. Fauvety. M. Raisant a collaboré à divers journaux philosophiques, au *Rationaliste*, à la *Solidarité*,

journal des principes ; — par amitié pour M. Fauvety, il a même administré la *Solidarité*, ce qui n'a pas dû, croyons-nous, lui donner beaucoup de mal... Coquin de public, va !

RAVAISSON (François).

D. Qu'est-ce que M. Ravaisson ?

R. Un grand philosophe.

D. Qu'entendez-vous par cette épithète de grand unie au substantif *philosophe* ?

R. J'entends par *grand philosophe* un homme qui a écrit des ouvrages que dix lecteurs à peine sur mille croient avoir compris.

D. Les ouvrages de M. Ravaisson rentrent-ils dans cette catégorie ?

R. L'affirmative est généralement admise, surtout à l'égard du résumé (voy. page 233, à la fin) qui termine son *Rapport sur les progrès de la philosophie en France.*

D. Est-ce pour avoir composé ce rapport que M. Ravaisson a été promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur ?

R. Nullement, car cette récompense est bien antérieure à l'époque où il a publié son rapport.

D. Est-ce alors pour avoir écrit un *Essai sur la métaphysique d'Aristote* ?. .

R. Peut-être bien.

D. Pourquoi, dans ce cas, ne décorerait-on pas tous les auteurs qui ont écrit sur Aristote ?

R. Tiens, pourquoi pas? Nous n'y voyons aucun inconvénient.

D. Énumérez les titres de M. Ravaisson

R. Grand philosophe, — commandeur de la Légion d'honneur, — ancien inspecteur de l'enseignement supérieur, — membre de l'Institut ..

C'est très-bien. — Allez vous asseoir... — Mais non, un mot encore... — Levez-vous...

D. Si, par extraordinaire, tous les ouvrages philosophiques publiés en France depuis Pharamond jusqu'à nos jours venaient à être brûlés (ceux de MM. Ravaisson et Caro exceptés), devrions-nous nous en affliger outre mesure?

R. Pas le moins du monde, car le rapport de M. Ravaisson sur les progrès de la philosophie résumant à peu près toutes les doctrines contenues dans ces ouvrages, suffirait (et au delà, croyez-le) à l'instruction des générations futures ..

Très-bien... Allez vous asseoir.

REGNARD (Docteur Albert).

M. Regnard est un des principaux représentants du groupe philosophique qui professe les doctrines de Buchner, Moleschott, Vogt Virchow.

Le second Empire n'a pas été tendre pour cette école et ses adeptes.

En 1866, M. Regnard fonde la *Revue encyclopédique*. Elle est supprimée dès le premier numéro, à cause, paraît-

il, d'un article de M. Alfred Naquet dirigé contre l'existence du Créateur des cinq parties du monde.

En 1865, M. Regnard ne put trouver, en dehors de toute question pécuniaire, un éditeur de la librairie médicale qui consentît à publier ses *Essais d'histoire et de critique scientifiques* (1 vol. in-18). Il dut le publier lui-même.

En 1866, M. Regnard fonde le journal *La Libre Pensée*. Il arrive à son dix-neuvième numéro, puis est supprimé à cause d'une série d'articles de M. Regnard jugés hostiles à la religion catholique, apostolique et romaine et qui lui valurent une condamnation à quelques mois de prison. Toutefois, ces épreuves ne diminuaient nullement l'activité et le zèle de M. Regnard. — On le voyait à tous les enterrements civils (aux enfouissements, dirait Louis Veuillot), où il prononçait souvent sur la tombe du mort des allocutions qui généralement n'avaient pas le don de plaire à la police secrète. Un autre orateur des enterrements civils, le baron de Ponnat, avait également le don de blesser les convictions religieuses des agents secrets.

M. Regnard est un fort joli cavalier, grand, mince, un peu voûté cependant; sa chevelure luxuriante encadre admirablement sa figure pâle et expressive. Ce qu'il y a de plus remarquable chez M. Regnard, c'est sa main ; elle est blanche, potelée ; les doigts sont terminés par des ongles superbes, oh ! mais des ongles à faire envie à la plus jolie duchesse... du grand-duché de Gérolstein.

RÉMILLY (EUGÈNE DE).

Ah! c'est un drôle de sire, allez, qu'Eugène de Rémilly!

Comment! voici un gaillard qui a quelques prétentions philosophiques, et qui cependant n'a jamais rien écrit!

En vérité, une telle outrecuidance doit vous paraître monstrueuse, n'est-ce pas, messieurs les sorbonniens?

Eh bien! cela est cependant, et dût votre vieille cahute s'écrouler sur vous, nous décernons sans hésiter le titre de philosophe à Eugène de Rémilly.

Cet original est de ceux qui pensent qu'il n'est pas nécessaire d'avoir tartiné des rames de mauvais papier d'élucubrations plus mauvaises encore pour avoir droit à ce titre trop prodigué de nos jonrs.

Eugène de Rémilly, nous l'avouons, se moque de la Sorbonne et des sorbonniens (sauf exception cependant) du Collége de France et de l'Académie; il se moque également des déistes, des théistes, des panthéistes et des athées; ne croit à aucun système, bien que les connaissant tous à fond; éprouve surtout une aversion instinctive pour tous les professeurs d'infini, hâbleurs, blagueurs, braillards, rhéteurs, qui pullulent sur le pavé de Paris. Voilà pourquoi, oui, voilà pourquoi nous lui décernons le titre de philosophe.

Les vrais sceptiques, les sceptiques absolus, sont rares encore à notre époque, et quand on en rencontre, on

doit au moins les saluer en passant et les signaler au public.

RÉMUSAT (Charles de).

M. de Rémusat est trop connu comme homme politique et comme philosophe pour que nous ayons besoin de nous occuper longuement de lui. Ne voulant pas muser à son sujet, nous énoncerons simplement les titres de ses principaux ouvrages : *Essais de philosophie. — De la philosophie allemande. — Bacon, sa vie, son œuvre. — Channing, sa vie et ses œuvres. — Philosophie religieuse.*

N'oublions pas cependant que M. de Rémusat a lu un jour à l'Académie un mémoire intitulé : *Des facultés inconnues de l'âme.* — Comment a-t-il pu parvenir à les connaître, alors? Feu Victor Cousin, son maître, est-il revenu passer quelques heures sur cette terre pour lui révéler ces facultés inconnues de l'âme?...

Quelle différence y a-t-il entre un morceau en *Ré-bémol* et un *Ré...musat???*

C'est que le premier est toujours agréable à entendre, tandis que le second ne l'est qu'à lire!!!

Nous dédions cet affreux calembour à *Victor Hugo.*

RENAN (Ernest).

M. Renan est un écrivain d'une valeur incontestable : tout le monde en convient ; mais c'est, il faut l'avouer, un assez singulier libre penseur.

M. Renan a publié sur ou plutôt contre Jésus-Christ un ouvrage dans lequel, tout en le confisant, en le pralinant des épithètes les plus flatteuses, il n'en nie pas moins carrément sa divinité, et par conséquent sape la religion chrétienne par sa base.

Toutefois, vous vous tromperiez grossièrement si vous pensiez que M. Renan est un adversaire du christianisme et de la foi. « La pensée d'ébranler la foi de personne est à mille lieues de moi, dit-il (page LIII de l'introduction des *Apôtres*), et, ajoute-t-il encore, « le jour où l'on pourrait me convaincre d'un effort pour attirer à mes idées un seul adhérent qui n'y vient pas de lui-même, on me causerait la peine la plus vive. » (Page LIV de la même introduction.)

Saperlotte! Puisque M. Renan tient tant à n'ébranler la foi de personne, il nous semble qu'il aurait dû s'abstenir : 1° d'écrire contre Jésus-Christ; 2° de publier une édition populaire de sa *Vie de Jésus*.

Malgré son beau langage et ses réticences prudentes, M. Renan n'a trompé personne : qu'il l'avoue ou non, il travaille bel et bien à démolir le christianisme.

Il serait plus digne de sa part de montrer plus de franchise et de jouer cartes sur table. Comme l'a très-bien dit un de nos bons critiques, M. *Miron :* « Il y a deux hommes chez lui : le savant et le théosophe. Comme savant, il approfondit les questions, les discute avec clarté; il déploie une érudition et une éloquence auxquelles tout le monde rend hommage. Mais quand il s'agit de l'objet de ses anciennes croyances, il se laisse

entraîner dans les espaces imaginaires, il retrouve les aromes de Saint-Sulpice, il ne raisonne plus et il se grise au bruit de ses paroles, il chante *Hosanna* et se prosterne devant des fantômes. » (*Rationaliste*, n° 13, 23 avril 1868.)

Vous avez prétendu, monsieur Renan, « qu'à peine peut-être en exprimant de tous les Évangiles ce qu'ils contiennent de réel, on obtiendrait une page de l'histoire de Jésus » (*Liberté de penser*, tome III, page 468), ce qui ne vous a pas empêché cependant un peu plus tard d'en extraire plusieurs centaines de pages sur Jésus, ce qui équivaut à dire en définitive que votre *Vie de Jésus* est un vrai roman et nullement une œuvre historique. Nous avons du reste parfaitement le droit de décerner le nom de roman à cette *Vie de Jésus*, puisque vous-même avez affirmé que « le Jésus historique nous échappe ». (*Liberté de penser*, tome III, page 444.

D'ailleurs, le public convient sans peine que chacun de vos nouveaux ouvrages marque un progrès réel sur les autres : *Saint Paul* et *Les Apôtres* sont infiniment supérieurs à la *Vie de Jésus*, ce qui prouve en résumé que vous êtes un bon apôtre.

Tenez, monsieur Renan, si vous désirez lire quelque chose d'impartial sur votre héros, procurez-vous un petit ouvrage publié à Genève il y a quelques années sous le titre de : *Jésus réduit à sa juste valeur*. Cet ouvrage sort de la plume d'un certain *Miron Morin*, qui n'a pas l'air du tout de faire la cour à Notre-Seigneur . . . . .

. . . . . .

(*Post-scriptum.*)

Messieurs..., tous, ou du moins presque tous, vous avez lu les ouvrages de M. Renan, et vous, mesdames..., ne vous est-il pas arrivé de cacher sous votre oreiller la *Vie de Jésus,* en vous gardant bien d'avouer ce péché mignon à vos confesseurs? Mais, mesdames et messieurs, ce que vous ne connaissez peut-être pas, c'est une ravissante chanson qu'un de nos plus spirituels critiques, M Jules Levallois, a composée sur M. Renan. Permettez-moi donc de vous l'offrir en régal.

La voici :

M. Renan. (Air des *Trembleurs.*)

En moi, messieurs, voyez un homme grave,
Renan, le plus bourgeonné des savants.
Quoique prudent, je suis parfois très-brave;
Je l'ai fait voir aux dévots turbulents.
Esprit charmant, un peu teinté de cuistre,
Je veux surtout avoir l'air distingué.
Un jour ou l'autre on me verra ministre,
Et j'ai failli pourtant être curé!

Car entre nous, et c'est là mon supplice,
Vous le cacher eût été mon désir.
Je fus jadis l'espoir de Saint-Sulpice.
J'appris l'hébreu sous le père Lehir;
Je m'envolai vers le monde profane,
Mais j'ai gardé de pieux oripeaux,
Et j'ai si mal déchiré ma soutane
Qu'en mes écrits on en voit des morceaux.

L'illustre Ary, dont j'épousai la nièce,
Frère éminent du très-obscur Henri,
A fait au diable une bien bonne pièce,
Et la critique en a diablement ri.
Du tentateur voulant faire justice,
De son pinceau le frère à beau-papa
A fabriqué ce diable en pain d'épice
Qu'à son dessert le Sauveur croquera.

Mon panthéisme aux manières exquises
Est assez fin pour n'être pas brutal,
Et quand je dis au bon Dieu des sottises,
Je les lui dis d'un ton sentimental.
Je suis, d'ailleurs, plus malin que Voltaire;
A tout hasard, s'il est un paradis,
Pour demeurer bien avec Dieu le père,
En pension j'ai pris monsieur son fils.

Sous le beau nom d'érudit, de critique,
Je me suis fait son cornac, son Barnum;
Si de Lévy j'ai choisi la boutique,
C'est qu'on s'y croit dans un capharnaum.
En souriant partout je le promène,
De le montrer je me fais un devoir.
Quoique ce soit un rude phénomène,
On ne payera que sept francs pour le voir.

Des dieux mal mis nous n'avons plus le culte;
Nous n'adorons que les dieux élégants :
Aussi, trouvant le mien par trop inculte,
A Jésus-Christ j'ai prêté mes vieux gants.
Au bout du temps de son apprentissage,
En nous quittant nous nous embrasserons :
Il m'est venu simple Dieu de village,
J'en aurai fait le Jésus des salons....

Sachons verser un pleur sur le Calvaire
Et moduler des hymnes au dieu Pan,
Car c'est ainsi que l'on fait sa carrière,
Et qu'on devient le grand monsieur Renan.

RENAUD (Hippolyte).

Ancien lieutenant-colonel d'artillerie.

M. Renaud est une des plus fortes têtes de l'école phalanstérienne. Sa *Solidarité* a eu un grand succès, comme le prouvent ses nombreuses éditions.

M. Renaud a longtemps habité Metz, où il eut le malheur de perdre son fils, jeune officier des plus distingués, qui fut enterré civilement dans cette ville. — C'était la première cérémonie de ce genre qui ait eu lieu à Metz depuis longtemps. Ce malheureux jeune homme jouissait de l'estime générale, et, en conformant sa conduite à ses principes, il se montra vraiment digne de son père et de sa famille.....

M. Renaud s'est activement mêlé à la polémique philosophique de ces dernières années. Il a publié deux petits ouvrages très-bien écrits, où il combat avec beaucoup de tact et de tolérance les doctrines matérialistes. — Lisez : *Raison et Préjugés*, — *Le Matérialisme et la Nature* — et ses articles dans la *Libre Conscience*.

M. Renaud nous paraît pencher bien plus vers le positivisme que vers le spiritualisme; entre les deux son cœur balance ....

RENDU (Victor).

Un compte rendu de l'*Intelligence des bêtes* nous mènerait trop loin. Cet ouvrage prouve toutefois que M. Rendu a beaucoup d'esprit et que les bêtes en ont souvent plus que bien des gens

RENOUVIER (Charles).

Roi, grand prêtre du *criticisme*. Voici la liste de ses ouvrages :

Essais de critique générale, 1854, 1 vol. in-8°. — Premier essai : Analyse générale de la connaissance, plus un appendice sur les principes généraux de la logique et des mathématiques.

Essais de critique générale. — Deuxième essai : l'Homme, la Raison, la Passion, la Liberté, la Certitude, la Probabilité morale, 1 vol. in-8°, 1859.

Essais de critique générale. — Troisième essai : les Principes de la nature, 1 vol. in-8°, 1864.

Essais de critique générale. — Quatrième essai : Introduction à la philosophie analytique de l'histoire, 1 vol. in-8°, 1864.

Science de la morale, 1869, 2 vol. in-8°.

M. Renouvier est un homme excessivement modeste, qui fait peu de tapage, mais beaucoup de besogne.

RÉTHORÉ (F.).

Professeur de philosophie au lycée d'Angoulême. Il a publié un *Cours de philosophie rédigé conformément au nouveau programme de* 1863 : *Condillac, ou l'empirisme et le rationalisme*, in-8°, et a traduit en français l'ouvrage d'Herbert Spencer intitulé : *Classification des sciences.*

RIBERT (Léonce).

Aujourd'hui préfet de la République, jadis professeur libre et collaborateur de *La Morale indépendante.*

RIBOT (Th.).

Sa *Psychologie anglaise contemporaine* n'est autre chose qu'un bon résumé des doctrines de James et Stuart Mill, H. Spencer, Bain, Lewes, Bailey, Morell, Murphy..... Pour fêter l'apparition de cet ouvrage, ces braves philosophes ont (dit-on) Ribot...té sans pudeur, pendant plusieurs jours, dans les rues d'Oxford.

Ce trait de mœurs peint bien les Anglais.

RICHER (Léon).

M. Richer a longtemps collaboré à l'*Opinion nationale*, où il exerçait une spécialité assez originale : celle de chatouiller l'épiderme de messieurs du clergé de France

et de tenir le public au courant des faits et gestes des sociétés ou confréries plus ou moins Saint-Vincent-de-Paul, qui croissent et multiplient comme des champignons sur le sol de notre patrie. M. Richer a réuni en deux volumes ses articles sous le titre de : *Lettres d'un libre penseur à un curé de village.*

M. Richer est déiste ultra, ce qui est très-naturel; mais il croit à la Providence, ce qui l'est moins cette fois. Il faut avoir un tempérament optimiste bien robuste pour conserver encore cette croyance après les épouvantables événements que nous venons de voir depuis deux ans.

M. Richer a aussi collaboré au journal *Le Droit des femmes,* journal destiné à réformer quelque peu la société, et à conférer enfin aux femmes ces fameux droits qu'elles réclament si vivement et qu'elles prennent d'ailleurs si gaillardement en attendant qu'on les leur donne.

Mais ne plaisantons pas sur ce sujet, car nous aurions maille à partir avec les rédacteurs féminins du *Droit des femmes*. La patience de ces dames a des bornes, et elles voient généralement d'un assez mauvais œil l'élément masculin. On se souviendra longtemps des colères et des réprimandes qu'eut à essuyer un écrivain bien connu dans le parti rationaliste pour avoir osé soutenir dans le *Droit des femmes* qu'il y avait plus d'inconvénients que d'avantages à admettre dans nos lois la recherche de la paternité.

ROBINET (Le docteur).

Visible tous les jours, rue Sainte-Placide, 37 (de 2 h. à 4 h.). C'est le docteur lui-même qui nous donne son adresse dans sa *Notice sur l'œuvre et sur la vie d'Auguste Comte* (1864, in-8°), dont il est un des principaux disciples.

La première partie de cet ouvrage est très-intéressante; mais la seconde, qui se compose de pièces justificatives, l'est plus encore, s'il est possible.

Nous y lisons, en effet, que M. Pierre Laffitte reçoit annuellement de la société positiviste « un subside sacerdotal » de 1,500 francs, et M. Henri Edger un de 1,200 francs.

Nous y apprenons, en outre, que c'est à M. Pierre Laffitte qu'a été conféré le droit d'administrer aux fidèles les sacrements positivistes.

Le 25 Gutenberg 71, M. Laffitte a accordé à M. Hadery (heureux mortel!) le sacrement de la « destination ». Le 6 septembre 1862 il a conféré celui de la « présentation » au fils Lablanche.

Allons, tant mieux!

RODRIGUES (Hippolyte).

Quand M. Rodrigues fit paraître son *Roi des Juifs*, beaucoup de personnes, se fiant à la couverture, achetèrent l'ouvrage, s'imaginant qu'il concernait M. de

Rothschild. Quelle ne fut pas leur stupéfaction quand elles s'aperçurent qu'il n'y était pas plus question de M. de Rothschild que du grand Turc, mais qu'il concernait simplement Jésus-Christ!...

Depuis qu'il a renoncé à attraper des rhumes de cerveau sous le péristyle de la Bourse, où il a fait très-honorablement sa fortune en qualité d'agent de change, M. Rodrigues s'est mis à faire des choses essentiellement différentes; il a fait d'abord *Les Trois Filles de la Bible*, puis *Les Origines du sermon de la montagne*, puis *La Justice de Dieu*, puis enfin *Le Roi des Juifs*.

M. Rodrigues est un enfant d'Israël, mais un enfant raisonnable, qui fréquente plus volontiers les bibliothèques et les sociétés rationalistes que la synagogue.

ROUSSELOT (Paul).

Grand amateur de pain d'épice, goût bien naturel d'ailleurs chez un homme qui habite Dijon, où il professe la philosophie.

Jusqu'à présent on ne connaissait guère de l'Espagne que ses oranges, ses vins, ses jolies femmes, ses boléros et ses guerres civiles; M. Rousselot a entrepris de nous faire connaître sa philosophie. C'est moins amusant peut-être, mais plus instructif.

L'ouvrage de M. Rousselot : *Les Mystiques espagnols*, débute par une introduction dans laquelle il étudie avec soin les faits qui composent l'histoire de la philosophie en Espagne jusqu'au XVIe siècle. — Vient ensuite une

série d'études fort intéressantes sur les principaux mystiques de ce pays.— Citons particulièrement l'étude consacrée à sainte Thérèse...

ROYANNEZ (Adolphe).

Fougueux Marseillais, surnommé l'Hercule du *Père Tranquille*, journal philosophique, dont le titre cadrait peu avec les opinions agitées de son rédacteur en chef, M. Ad. Royannez.

Le bonheur dont jouissait le Père Tranquille fut de courte durée. En 1866, sa tranquillité fut un beau jour troublée par une assignation en police correctionnelle.

Le Père Tranquille comparut devant le tribunal le 26 septembre 1866, et, malgré l'habileté de ses défenseurs, MM. de Pleuc et Jules Guibert, il fut condamné à trois mois de prison et à 400 francs d'amende pour outrage à la morale religieuse et à un culte reconnu par l'État.

C'est sous les verrous de la maison d'arrêt de Marseille que le Père Tranquille écrivit ses *Loisirs d'un prisonnier*, ouvrage en 2 vol. in-8°, dont le premier intitulé : *Confidences et Méditations*, contient de bonnes études philosophiques. (Lire les études intitulées : *l'Indépendance de la morale — Recherche de Dieu et de l'âme.*)

ROYER (Clémence).

Si Mlle Clémence Royer s'était bornée à traduire et à

mal traduire (suivant l'habitude à peu près invariable des traducteurs) le célèbre ouvrage de Darwin sur l'*Origine des espèces*, son nom serait à peine connu. Au contraire, non-seulement Mlle Royer a traduit ce livre avec élégance et précision, mais elle l'a de plus enrichi d'une préface qui est, sans contredit, un des plus beaux morceaux philosophiques de notre siècle.

Elle a publié aussi un roman philosophique intitulé : *Les Jumeaux d'Hellas*, titre assez leste pour une demoiselle, et un ouvrage sur l'*Origine de l'homme*, dont le succès fut à bon droit considérable.

Mlle Royer est une femme de moyenne taille; elle n'a ni embonpoint ni maigreur. A première vue il est assez difficile de deviner son âge, mais en la regardant attentivement on s'aperçoit qu'elle se dirige avec une certaine vitesse vers la quarantaine.

Sans être jolie (elle l'a peut-être été), elle est douée d'une physionomie agréable et douce; son regard un peu fixe est pénétrant; mais ce qui fait le charme de sa personne, c'est une voix moelleuse, suave, à la fois vibrante et tendre, une de ces voix qui vous charment, vous bercent, vous transportent dans les milieux les plus mélodiques, vous procurent les sensations les plus délicieuses, vous font quitter la terre et perdre à certains moments le sentiment de la réalité. C'est à cet organe qu'il faut attribuer, au moins en partie, le succès qu'ont eu les conférences de Mlle Royer dans la salle du boulevard des Capucines. Il fallait l'entendre parler sur les

problèmes les plus ardus de l'anthropologie et réfuter triomphalement les adversaires de Darwin!

Ah! certes, en réfutant ainsi les doctrines spiritualistes et catholiques, elle pouvait s'écrier : *Je prends mon droit*..... Et moi, en m'exprimant sur elle comme je viens de le faire, avec équité et impartialité, je puis m'écrier aussi : Je prends mon droit de critique...

RUELLE (Charles).

Les habitants des rues Vavin, Bréa, Bonaparte et autres lieux circonvoisins ne sont pas certainement sans avoir remarqué un homme de taille moyenne, aux cheveux grisonnants, marchant droit devant lui, la tête légèrement inclinée sur le côté et ne levant presque jamais les yeux.

A ne se fier qu'aux apparences, cet homme a tout l'air d'un paisible rentier du quartier, ou même d'un membre du conseil de fabrique de la paroisse..... Cet homme cependant n'est rien de tout cela; cet homme est un philosophe, il s'appelle Charles Ruelle.....

M. Ruelle est l'auteur de *La Science populaire de Claudius*, véritable encyclopédie en miniature qui ne comprend pas moins de 36 volumes in-24, et qui jadis fut très-appréciée par M. Guizot.

M. Ruelle a encore publié un ouvrage de polémique dont l'apparition causa quelque bruit : *De la vérité dans l'histoire du christianisme*, lettres d'un laïque sur Jésus (1 vol. in-8° de 318 pages). — La théologie et la science.

—M. Renan et les théologiens. — La Résurrection de Jésus d'après les textes.—Lecture de l'encyclique. Telles sont les principales questions traitées dans cet ouvrage, écrit avec clarté et élégance.

La dernière publication de M. Ruelle est une brochure intitulée : *La Schmita*, conférence historique sur la clef de l'Évangile demandée à la Bible (1869, in-8°), complétée au bout de quelques mois par : *La Schmita au concile*. — Qu'est-ce en réalité que Jésus? Réponse de l'histoire.

La première de ces brochures souleva une vive polémique dans le monde philosophique, polémique à laquelle participèrent la *Morale indépendante*, la *Solidarité*, la *Revue moderne*, le *Monde maçonnique*, les *Archives israélites*, l'*Excommunié*, l'*Action maçonnique*, le *Rationaliste*, la *Revue populaire*, l'*Annuaire philosophique* et la *Revue de philosophie positive*.

RUSSELLI (L.).

Léon Rousseau, de son vrai nom; mort il y a deux ans.

M. Russelli a collaboré au *Rationaliste* (de Genève), auquel il a donné une série d'articles intitulés : *Les Amoureuses du crucifix*, et une autre : *Les Suivantes de Jésus*; Ces *Suivantes de Jésus* furent éditées séparément en un volume in-18 qui parut à l'étranger et dont la lecture est fort amusante.

M. Russelli avait fondé l'*Horizon*; il collabora en-

suite à la *Libre Pensée* (2e du nom) et devint rédacteur en chef de l'*Athée*, journal philosophique fondé par M. Barnout.

S

SABATIER (J. M.).

Rédacteur en chef du *Libre Penseur*, journal philosophique et littéraire qui paraissait à Bordeaux en 1866. La devise de Voltaire : *Dieu*, *liberté*, *tolérance*, était aussi celle du journal.

SAINTE-BEUVE (C. A.).

Voyez *Sainte-Beuve*, par Jules Levallois (1 vol. in-18).

SAISSET (Émile).

Philosophe, membre de l'Institut, mort le 17 décembre 1863.

SAISSET (Adolphe).

Auteur de : *Dieu et son homonyme* (in-8°). Pourquoi s'est-il donné tant de mal à préciser la situation territoriale du paradis terrestre?

SALIÈRES (A.).

Collaborateur de l'*Athée*... A son actif nous compterons un article intitulé : *Morale et philosophie de l'athéisme* (*Athée* du 8 mai 1870, n° 2).

SARCEY (Francisque).

M. Sarcey était né pour être philosophe. Si vous en doutez, lisez l'excellent article intitulé : *Mes lectures*, qu'il a publié dans le journal *l'Époque* du 9 janvier 1868. — Si nous avons bonne mémoire, M. Sarcey n'a pas craint d'avouer son faible pour le livre de Buchner intitulé : *Force et matière*. Certes, en 1868, peu de journalistes auraient eu le courage de faire une telle profession de foi dans les colonnes d'un journal.

Honneur donc à M. Sarcey !

SAUVA.

Ex-collaborateur de l'ex-*Libre Conscience*... Sauvons-nous !

SAUVESTRE (Charles).

M. Sauvestre n'admet pas (et il a raison) que les jeunes filles aillent s'asseoir *Sur les genoux de l'Église*, et se permettent de faire tinter *La Sonnette du sacristain*...

SÉMERIE (Le docteur Eugène).

Médecin positiviste, grand ami de M. Pierre Laffitte auquel il a dédié jadis sa thèse de doctorat sur *les Symptômes intellectuels de la folie...*

M. Sémerie dirige aujourd'hui la *Politique positive*, revue occidentale... Puisse-t-elle trouver des abonnés... même en Orient...

SIÈREBOIS (P.).

M. P. Boissière manie également bien la plume et le scalpel... Après avoir montré *la Force et la faiblesse de la religion devant le siècle*, il a fait sous les yeux du public l'*Autopsie... de l'âme*, ce qui a saisi d'horreur un grand nombre de spiritualistes .. Lui, impassible, a resaisi son instrument et s'est mis sans pitié à fouiller la *Morale* jusque dans ses fondements. . Cœur de pierre, va !

SIMON (Jules).

Peu de gens ont autant de noms et de surnoms que cet honorable philosophe, le dernier des trois Jules.

Son acte de naissance lui donne le nom de *Jules Suisse...*

Dans le monde on l'appelle : *Jules Simon...* On l'a surnommé en outre : le *numéro 606*, *Jules six cent Suisse*, l'*homme à la mansarde*, le *saule pleureur*. — Ce dernier

surnom lui vient, paraît-il, de l'abondance des larmes qu'il a versées dans les gilets de ses collègues et autres personnes depuis le 4 septembre.

M. Jules Simon est le type le plus accompli du philosophe universitaire; de fait, il en est encore à Platon et autres abstracteurs de quintessence de la même sorte.

Il a soigneusement rassemblé, colligé, trié, coordonné, étiqueté tous les lieux communs de la philosophie spiritualiste; puis il a divisé le paquet en plusieurs parts, lesquelles ont formé le *Devoir*, la *Liberté de conscience*, la *Religion naturelle*... Quant à son *Histoire de l'École d'Alexandrie*, elle ne vaut pas celle de M. Vacherot; tout le monde en convient (Jules Suisse excepté).

Ce qu'il y a de meilleur dans son bagage philosophique, c'est assurément ses éditions des œuvres de *Descartes*, *Bossuet*, *Malebranche*, *Ant. Arnaud*..... Sachons-lui encore gré d'avoir été un des principaux fondateurs de la *Liberté de penser*, revue très-estimée qui fut supprimée après le coup d'État.

SNIDER (A.).

Auteur de : *L'homme et sa raison d'être sur la terre* (in-8°). — Que penserait-il des gens qui soutiendraient que l'homme n'a nullement sa raison d'être sur la terre ?

STRADA (J. DE).

M. de Strada est un philosophe amateur dont les ou-

vrages sont d'une profondeur qui, au dire même de M. Ravaisson, bon juge en pareille matière, frise quelquefois de fort près l'incohérence et le galimatias.

Le plus remarquable des ouvrages de M. de Strada, le seul d'ailleurs dont nous parlerons, a paru en 1865 sous le titre de : *Essai d'un ultimum organum, ou constitution scientifique de la méthode*, titre légèrement ambitieux, on en conviendra.

M. de Strada a voué une haine inextinguible à ces manants si communs de nos jours qui réduisent tout à la matière et aux sens; c'est à eux qu'il décoche la piquante épithète de *pseudo-positivistes*, nom qui restera, ajoute avec une candeur non moins piquante l'honorable M. Ravaisson.

M. de Strada entreprend donc une croisade contre le matérialisme scientifique, et cela dans le but, dit-il, de restaurer... la métaphysique... la science du surnaturel...

Et, ventre-saint-gris! notre paladin n'y va pas de main morte. — Écoutez comment il parle aux philosophes contemporains.

« Je vous ai tous attaqués, dit-il; je suis la réaction vivante de vos méthodes. Je vous ai dit : Vous êtes tous dans le faux... Je vous ai tous attaqués... Aucun de vous ne me soutiendra. Est-ce vous qui parlerez, théocrates? Je vous combats. — Est-ce vous, physiciens? Je vous combats... Est-ce vous, évidentistes? Je vous combats. Je vous combats, mais pour vous unir; je vous combats, parce que je combats l'homme et que je défends Dieu. Je suis le plus réaliste des philosophes, car je vais jus-

qu'à dire ce que nul n'a osé : que le *fait* est *criterium*.

« J'en suis le plus spiritualiste, car il reste démontré que l'homme jugeant par le *fait criterium* ne juge que par Dieu. Les vieux antagonismes tomberont quand on aura compris le *fait* et son lien avec l'être, c'est-à-dire avec l'absolue vérité dont il est la manifestation incessante toujours présente, partout vivante. »

A la rescousse, à la rescousse, vous tous qui voulez fonder avec moi « l'*école de l'être et du fait base, médiateur et criterium de la connaissance*, l'*école de la réalité universelle de l'être*, l'*école du Dieu méthode avec le fait criterium incessant* ! »

Voyons un peu maintenant ce que c'est que ce fameux *criterium* si retentissant.

Ce *criterium*, dans lequel d'abord M. de Strada renferme la méthode, est le principe d'après lequel nous estimons le vrai, le principe absolu de certitude.

Les nations cherchent le *criterium*, continue imperturbablement M. de Strada; c'est à sa poursuite qu'elles vont de changements en changements.

Tiens, tiens! Ah! mais, parbleu! voilà le problème des révolutions expliqué!

C'est pour trouver ce *criterium* que la France a subi tant de changements, de déchirements et de bouleversements.

C'est pour trouver ce *criterium* qu'elle a fait toutes ses révolutions : 93, 1815, 1830, 1848, le 2 décembre, le 4 septembre, le 18 mars; que demain peut-être elle se payera un nouveau « changement » suivant la propre

expression de M. de Strada ; et ainsi de suite, si besoin est, jusqu'à ce qu'elle l'ait enfin trouvé, ce fameux *criterium*. Ce jour-là, par exemple, l'ère de calme commencera véritablement ; nous ne verrons plus ni guerres civiles ou étrangères ; le *criterium* arrangera tout, dominera tout, conciliera tout. Toutefois ce temps heureux n'est pas encore arrivé, et en attendant l'avénement au trône ou à la présidence de *Criterium Ier*, nous devrons nous résigner à aller encore, j'en ai peur, de « changements en changements » ..

Ce *criterium* sera, paraît-il, le *fait* ; malheureusement M. de Strada n'a pas expliqué avec assez de clarté ce qu'il entend par ce *fait*, pour que nous puissions à notre tour l'expliquer à nos lecteurs.

Si M. de Strada a enveloppé de nuages cette question du *fait criterium*, c'est qu'apparemment il avait de bonnes raisons pour agir ainsi. Il élucidera sans doute ladite question dans un nouvel ouvrage ; nous l'attendons avec impatience...

Au revoir, monsieur de Strada, à Saint-Malo..., pardon... dans le *fait criterium* débarquez sans naufrage, et dans la *Rue* ne vous cassez pas le cou !!!...

SULLY-PRUDHOMME.

Sully tout court ferait meilleur effet..... Enfin, va pour Prudhomme, puisque ainsi le veut son acte de naissance.

Il a traduit en fort beaux vers le premier livre *de la*

Nature des choses de Lucrèce (Lemerre, 1868, in-18).

Sa traduction est précédée d'une longue préface qui, au dire de juges très-compétents, tels que MM. Pillon et Renouvier, est un des bons morceaux de philosophie parus en 1868. M. Prudhomme y discute avec beaucoup de pénétration les notions de masse, d'atome, d'affinité.

T

TAINE (Hippolyte).

Comme M. Littré, M. Taine est un de ces hommes qu'on ne peut juger en quelques pages..... Voyez l'excellente étude que M. Benjamin Gastineau a publiée en 1867 sur *M. Taine, sa vie, son œuvre philosophique et littéraire;* voyez encore une étude de M. Vapereau sur *Les Philosophes français au XIXe siècle* (*Revue de l'instruction publique* du 3 février 1857).

TAPARELLI D'AZEGLIO (Le R. P.).

Ce révérend Père appartient à l'ordre des jésuites, ce qui ne nous empêche nullement, d'ailleurs, de lui accorder une place dans cette galerie.

Son supérieur lui ayant ordonné de faire de la philo-

sophie, le R. Père se mit à l'œuvre sans sourciller, sans récriminer, comme le lui prescrivait son vœu d'obéissance, et avec l'aide de Dieu, du Saint-Esprit, de la Vierge-Marie et de saint Ignace, il transforma rapidement sa bouteille d'encre en un *Essai théorique du droit naturel basé sur les faits* (1 vol. in-8°). Bien qu'écrit dans un intérêt d'orthodoxie religieuse, cet ouvrage ne manque pas d'un certain cachet philosophique.

Son objet est principalement de déterminer les conditions normales de l'organisation politique et du développement moral des sociétés.

Le Révérend Père, qui veut tout simplement ramener la science du droit aux principes fondamentaux de la morale, commence par repousser la morale idéaliste, la morale de la raison pure, la morale sensualiste; bref, toutes les morales, celle des jésuites exceptée, à laquelle il donne le nom de morale de l'homme.

Le Révérend Père examine ensuite successivement une multitude de choses : L'action individuelle ou l'acte humain considéré dans l'individu. — L'acte social ou la société. — Les lois de la formation des sociétés naturelles.—Les lois régulatrices d'une société déjà formée.— Le principe des lois politiques. — Les principes du droit international, etc., etc.....

Ce simple énoncé n'est-il pas alléchant? Viendra-t-on dire encore que l'enseignement philosophique est nul chez les jésuites?... Sachez bien, messieurs les libres penseurs, que l'enseignement philosophique que l'on reçoit chez les jésuites vaut au moins celui que l'on

reçoit dans les lycées et à la Sorbonne. Pour notre part, nous connaissons bien des philosophes de la Compagnie de Jésus qui, à l'occasion, ne craindraient nullement de se mesurer avec les plus fortes têtes universitaires, voire même avec M. Caro.

TAULE (Le docteur F.).

M. Taule a fourni des articles plus ou moins philosophiques à quelques petits journaux du quartier latin, ce qui sous le second empire attirait fréquemment certains désagréments.

M. Taule en sait long à ce sujet..... A la suite d'un article qu'il avait publié dans le journal *le Travail* (en 1863, croyons-nous), il fut arrêté au saut du lit et coffré pendant plusieurs mois à Sainte-Pélagie.

Depuis, M. Taule paraît avoir renoncé à la polémique militante. — Il s'occupe spécialement d'histologie ; son ouvrage sur *la Nature et les propriétés de la matière organisée* est un excellent résumé des doctrines de M. Robin, son maître.

TISSANDIER (J.-B.).

Ses concitoyens lui sont redevables d'une *Étude de théodicée.*

TISSOT (Joseph).

La droite et la gauche n'existent pas seulement pour

les cochers de fiacre et les assemblées politiques, mais encore pour la philosophie.

Ainsi, M. Tissot représente la *droite* de l'école de Kant, tandis que M. Charles Renouvier et son *alter ego*, M. Pillon, en représentent la *gauche*.

M. Tissot professe la philosophie à Dijon, où il jouit de la considération unanime des fabricants de moutarde et des étudiants. M. Tissot est un de ces rares hommes qui allient à un savoir énorme une grande modestie. C'est par la seule puissance du travail, sans tapage, sans scandale qu'il a conquis sa réputation. Outre sa traduction des *Œuvres choisies de Kant*, de l'*Histoire de la philosophie de Ritter*, on lui doit une quantité d'excellents ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Méditations morales*. — *La vie dans l'homme*. — *L'animisme et ses adversaires*. — *Principes de la morale*. — *Essai de logique objective*. — *L'imagination, ses bienfaits et ses égarements*, etc...

TROUSSEAU (Le docteur).

Dans une discussion qui eut lieu en 1860 à l'Académie de médecine sur le perchlorure de fer et son action thérapeutique, et qui dégénéra incidemment en question de doctrine, le célèbre professeur, prenant la parole, annonça à son auditoire qu'il était *animo-organico-vitaliste*.

Voilà, on en conviendra, une drôle de doctrine ! Quant à reconnaître une trinité quelconque, nous aimons, ma foi, tout autant le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

V

VACHEROT (Étienne).

Mêlez ensemble les doctrines de Kant, Fichte, Hegel; ajoutez-y une bonne dose de matérialisme, beaucoup de positivisme, énormément de scepticisme, et vous aurez la philosophie de M. Vacherot, autrement dit : le *Vacherotisme,* car M. Vacherot n'est ni panthéiste, comme Spinosa ou Malebranche, ni spiritualiste, ni déiste, ni matérialiste, ni criticiste; mais il a une doctrine personnelle qu'il a composée en combinant savamment ces divers systèmes.

Voilà ce que nous tenons à bien constater, ce qui du reste n'enlève rien au mérite de M. Vacherot. Il est certain cependant que la plupart de ses ouvrages, même les plus célèbres, ne sont pas toujours exempts d'obscurité et faciles à comprendre.

Si l'art d'entortiller sa pensée avec une multitude d'ambages, de réticences, de sous-entendus, de mots couverts, d'épithètes dorées, de bagatelles métaphysiques, est un art philosophique, il faut convenir que M. Vacherot le possède au plus haut degré.

La Religion en offre la preuve. Dans cet ouvrage il se

proposait non point de tracer l'histoire des religions, mais de rechercher dans la nature humaine l'origine même du sentiment religieux, et concluait finalement que l'ère des religions était terminée ou à peu près. M. Vacherot a donc traité, discuté et résolu cette question avec beaucoup de sagacité, de science, de perspicacité, mais il y a consacré quatre fois plus de paroles qu'il n'en aurait fallu. Au lieu d'un in-12 qui aurait largement suffi, il a donné le jour à un énorme in-8°. Qu'est-il arrivé ? Beaucoup de gens ont reculé devant ce monceau de prose. Puisque l'occasion s'en présente, nous nous permettrons de faire remarquer que c'est à cette séve exubérante qu'il faut attribuer le peu de succès relatif des ouvrages de M. Vacherot, qui, au lieu de devenir un auteur populaire et répandu, a vu pendant longtemps sa réputation ne pas franchir les limites étroites d'un petit cercle d'érudits, de lettrés, de savants, d'amateurs ès philosophie.

Cela est certainement regrettable. M. Vacherot est en définitive un des hommes les plus avancés de notre époque, et son idéalisme athée se rapproche beaucoup des doctrines encyclopédiques du XVIIIe siècle et de celles de Buchner.

Nous persistons donc à dire que M. Vacherot n'a pas (et par sa faute) la réputation qu'il mérite. Malgré ses démêlés avec le Père Gratry, malgré ses condamnations sous le second empire, malgré la valeur incontestable de *La Métaphysique et la science* et de l'*Essai de philosophie critique*, sa réputation n'aurait pas grandi

sensiblement sans les événements politiques qui viennent de mettre en relief sa personne.

VAISSE (Jean-Louis).

M. Vaisse est ou plutôt était un brave ouvrier contremaître qui, au lieu d'employer ses loisirs à absorber des canettes, à culotter des pipes et à jouer aux quilles, les employait à faire de la philosophie.

Toutefois, les idées de M. Vaisse sont bien singulières. D'après lui, le christianisme est une « grande lumière, une grande révélation »; toute découverte effectuée dans le domaine des sciences est le fait d'une lumière et d'une révélation. — L'alliance religieuse universelle (prêtez l'oreille, monsieur Carle!) ne pourra s'accomplir qu'à l'aide d'une nouvelle révélation. — Bigre de bigre!!!

M. Vaisse prétend encore que l'enseignement religieux est une science qui a ses données certaines tout comme les autres sciences, telles que l'astronomie, par exemple. — De plus fort en plus fort!

M. Vaisse, qui croit à l'âme humaine, s'étonne qu'on ne soit pas d'accord sur le nombre des facultés d'icelle; il avoue que les systèmes des philosophes sur cette question ne le satisfont nullement. Tous ces « raisonneurs », dit-il, ne nous ont pas appris grand' chose; mais patience, dans deux ou trois ans d'ici, si sa santé le lui permet, M. Vaisse viendra tout exprès à Paris nous donner la solution de ce grand problème de l'âme

humaine. Toutefois ce n'est pas avec le secours de la raison, mais avec le secours « de la révélation divine », qu'il discutera ce problème.

Attendons-nous donc à passer quelques soirées agréables.

M. Vaisse a publié chez Dentu, en 1869, trois volumes in-8° intitulés : *Le Spiritualisme, ou le règne de Dieu et le nouveau monde*, etc... Nous ne donnons pas la suite du titre, car à lui seul il remplirait une ou deux pages.

VAPEREAU (GUSTAVE).

Les administrés de M. Vapereau, maintenant préfet de la République, savent peut-être qu'il est l'auteur du *Dictionnaire des Contemporains* et de l'*Année littéraire;* mais la plupart d'entre eux ne se doutent certainement pas que l'âme d'un philosophe se dissimule sous son habit à palmes.

M. Vapereau a remporté en 1838 le prix d'honneur de philosophie au concours extraordinaire établi par M. de Salvandy entre les divers colléges de France, ce qui est assez gentil, en vérité, pour un début. Il a longtemps enseigné la philosophie à Tours, où il tint, malgré d'odieuses attaques, haut et ferme le drapeau du rationalisme.

M. Vapereau a collaboré au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, à la *Liberté de penser;* il a donné une excellente édition du *Discours de la méthode* de Descartes. Dans l'intérêt des lettres et de la philosophie,

nous espérons que M. Vapereau quittera un jour ses fonctions administratives pour venir reprendre à Paris ses anciens et si utiles travaux.

VÉRA (A.).

C'est au bord du golfe de Naples, sous ce ciel pur, devant un auditoire de mangeurs de macaroni, que M. Véra professe maintenant la philosophie. Grand admirateur d'Hegel, il a traduit en français (sa langue originelle, d'ailleurs) ses principaux ouvrages : *La Philosophie de la nature* (3 vol. in-8°); — *La Philosophie de l'esprit;* — *La Logique* (2 vol. in-8°).

VERLET (Henri).

Fondateur et rédacteur en chef du journal *La Libre Pensée*, feuille qui ne doit pas être confondue avec la première de ce nom, fondée quelques années auparavant par MM. A. Regnard, Asseline, Coudereau, Letourneau.

Le journal de M. Verlet eut pendant quelque temps un certain succès, grâce peut-être aux articles épileptiques du citoyen rédacteur en chef.

En somme, malgré les accès de rage anticléricale de la plupart de ses collaborateurs, ce journal n'était pas sans mérite : on y rencontrait parfois de bons articles signés : Casimir Bouis, Albert Regnard. Une place spéciale y était réservée à tous les enterrements civils de la semaine, et à cette époque ils étaient nombreux.

Les citoyens rédacteurs prodiguaient même tant d'éloges (après tout, ils n'avaient pas tort) aux gens qui se faisaient enterrer sans subir les approches du goupillon, qu'on aurait pu croire qu'ils souhaitaient de mourir eux-mêmes pour le seul plaisir de se faire enterrer de la sorte.

M. Verlet avait un tic qui consistait à décerner l'épithète de *libéroufles* aux libres penseurs qui différaient d'avis avec lui sur la façon de combattre le clergé.

A notre connaissance, en dehors de ses articles de journaux, M. Verlet n'a jamais publié qu'une petite brochure intitulée : *L'Athéisme et l'Être suprême* (chez Vernouillet, libraire, rue de la Vieille-Estrapade), dans laquelle il prenait la liberté de dire de dures vérités à Dieu et à Robespierre.

VERLIÈRE (ALFRED).

M. Verlière a eu son petit moment de célébrité au quartier latin, où il a collaboré à une quantité de petits journaux : à la *Libre Pensée*, au *Rationaliste*, etc. . Quand l'évêque d'Orléans fit paraître sa brochure intitulée : *Athéisme et péril social*, M. Verlière lui répliqua vertement par une autre brochure qu'il intitula : *Déisme et péril social...*, ce qui lui valut d'abord la malédiction du prélat, ensuite une condamnation à quelques mois de prison.

M. Verlière est un rationaliste décidé. Toujours il a conformé ses actes à ses principes... Il s'est marié civi-

lement... il se fera enterrer civilement... mais le plus tard possible, espérons-le.

VIARDOT (Louis).

Les Viardot forment ce qu'on peut appeler un ménage bien assorti.

Tandis que madame compose une ballade ou roucoule une romance de cette voix enchanteresse que toute l'Europe connaît, monsieur écrit sur les beaux-arts, les musées, la chasse, les pays étrangers, voire même sur la philosophie, comme le prouve son *Apologie d'un incrédule*, rééditée dernièrement par Lechevalier sous le titre de *Libre Examen*.

Dans ce livre, M. Viardot nous avoue sincèrement qu'il ne croit ni à la création, ni à la Providence, ni à l'immatérialité de l'âme. Cette manière de voir est partagée de nos jours par beaucoup de personnes, au nombre desquelles cependant nous n'aurons pas l'aplomb de compter M. Caro.

Nous consentons à être pendu haut et court si jamais M. Viardot parvient à convertir à ses idées l'éminent sorbonnien.

VIDAL.

Comme taille, M. Vidal doit être placé entre M. Louis Blanc et Émile Acollas ; comme philosophe, il donne le bras au président de l'Alliance religieuse universelle, M. Carle.

M. Vidal est néanmoins plus positif que M. Carle ; son spiritualisme n'a rien d'échevelé, et le jour où toutes les religions doivent se fusionner lui paraît encore éloigné.

Il a publié : *Théologie de la religion naturelle*, — *La philosophie et les devoirs religieux*.

Il a donné de bons articles à la *Libre Conscience* et de bonnes répliques à certains habitués des soirées philosophiques de M. L.-A. Martin.

VOISIN (Le Dr Félix).

Médecin et philosophe très-connu. Il a publié un grand nombre de bons ouvrages philosophiques —Voyez le *Dictionnaire des Contemporains*.

W

WADDINGTON (Charles).

Professeur de philosophie au lycée Saint-Louis. Ses ouvrages sont très-appréciés par les esprits timorés. M. Waddington est encore un de ces hommes qui s'a-

charnent à vouloir établir un accord impossible entre le spiritualisme chrétien et le spiritualisme philosophique, à démontrer qu'il n'y a pas d'antagonisme entre la science et la foi. Ces tendances sont très-accentuées dans son dernier ouvrage : *Dieu et la conscience.*

WALFERDIN (Hippolyte).

M. Walferdin, si connu comme savant et comme physicien, est peut-être l'homme de France qui s'est le plus occupé de Diderot.

Diderot, il est vrai, était son compatriote.

Sous la Restauration M. Walferdin a publié une édition des *Œuvres de Diderot,* sans compter un salon inédit qu'il a retrouvé et inséré dans la *Revue de Paris.*

M. Walferdin adore le XVIIIe siècle. — On admire chez lui une collection de bustes de Diderot et la plus belle galerie de tableaux de Fragonard qui existe en Europe.

WYROUBOFF (Le comte).

La plupart des Russes viennent à Paris uniquement pour rigolbocher, pour admirer les rosières de Mabille, sabler du champagne à la Maison d'Or et dîner avec le baron Brisse.

M. le comte Wyrouboff fait exception.

Il est venu à Paris dans le but de fraterniser avec

M. Littré, qui l'a reçu à bras ouverts, lui et ses billets de banque. — Grâce à ces bons billets, le successeur d'Auguste Comte a pu fonder la *Revue de philosophie positive*, dont M. Wyrouboff est l'un des plus brillants collaborateurs.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

A

ACOLLAS (Émile).
AKERMAN (Louise).
ALAUX (J.-E.).
ANDRIEU (Jules).
ARBOUSSE-BASTIDE.
ARISTIDE (P.-L.).
ARNAUD (Angélique).
ASSELINE (Louis).
ASSÉZAT (J.).
AUBER (Édouard).
AUDEBERT (Louise).
AUDEBRAND (Philibert).

B

BABOIN.
BAGUENAULT DE PUCHESSE (Gustave).
BARNI (Jules).
BARNOUT (H.).
BAROT (Odysse).
BARRIER (F.).
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE (J.).
BAUTAIN (L'abbé).
BEAUQUIER (Charles).
BEAUSSIRE (Émile).

Benamozegh.
Bersot (Ernest).
Bertrand de Saint-Germain.
Biéchy (A.).
Blanqui.
Blatin.
Blignières (Célestin de).
Blot (Alfred).
Bouchey (Martin).
Boué de Villiers (A.-L.).
Bougeart (Alfred).
Bouillet (M.-Nicolas).
Bouillier (Francisque).
Bouis (Casimir).
Boutteville (M.-L.).
Boutmy (Émile).
Brack (Denis).
Briancourt (Mathieu).
Briard (Emmanuel).
Brisson (Henri).
Brothier (Léon).
Brunet (Jean).
Burnouf (Émile).

C

Cadet (Félix).
Carle (Henri).
Caro (E.-Marie).
Carrau (Ludovic).
Caselli (A.).
Caubet.
Caulet de Tayac.
Causse (Émile).
Chappuis (C.).
Charaux (Ch.).
Charles (Émile).
Charma (Antoine).
Chaseray (Alexandre).
Chasles (Émile).
Chassang (Alexis).
Chauvet (Emmanuel).
Chauvet (N.-M.).
Chevalier (J.-P.).
Chevalier (Henri).
Christian (Jules).
Clémenceau (G.).
Coigniet (C.).
Collignon (Albert).
Cournot (Augustin).
Coquerel (Athanase).
Coquille (J.-B.-V.).
Comte (Auguste).
Coudereau.
Cousin (Victor).

D

Dally.
Daudville (Ch.).
Deberle (Alfred).

DEHERS (Louis).
DESJARDINS (Albert).
DIDON (Le R. P.).
DIETZ (A.).
DIONYS (F.).
DOLFUS (Charles).
DUBOIS (P.).
DUMESNIL (Alfred).
DUPRAT (Pascal).
DUPUY (Paul).
DURAND DE GROS (J.-P.).
DURANDEAU (J.).

E

ESMENJAUD (Frédéric).
ESQUIROS (Alphonse).
EYMA (Xavier).

F

FABRICIUS (Le Dr).
FAVRE (Jules).
FAUVETY (Charles).
FÉLIX (Le R. P.).
FERRAZ.
FERRIÈRE (Émile).
FERRON (Henri de).
FEYDEAU (Ernest).
FIGUREY (Ernest).
FLAMMARION (Camille).
FLOURENS (Gustave).
FOUCHER DE CAREIL (Alexandre).
FRANCK (Adolphe).
FRAYSSE (E.-Albert).
FRÉDAL DE MOLLEBONT.

G

GAGNE (Paulin).
GAIDOZ (Henri).
GARNIER (Adolphe).
GELLION-DANGLAR (Eugène).
GERMER-BAILLIÈRE.
GIRAUD (Jules).
GONCOURT (Edmond et Jules DE).
GOUDOUNÊCHE (L.).
GOUMY (Edouard).
GRAND (Gustave).
GRATACAP.
GRENIER (P.-J.).
GRUCKER (Émile).
GUYOT (Yves).

H

HANNOTIN (Émile).
HAVET (Ernest).

HENNEGUY (Félix).
HERRENSCHNEIDER (Frédéric).
HERSENT (Paul).
HUGO (Victor).
HURTAU.

I

ISSAURAT (G.).

J

JANET (Paul).
JOLIET (Charles).
JONCHÈRE (Ernest).
JUGAUD.

L

LABEAUME (J. DE).
LABBÉ (Jules).
LABOULAYE (Édouard).
LA CODRE (J.-M. DE).
LACOMBE (Paul).
LAFFITTE (Pierre).
LANGLOIS (J.-A.).
LARROQUE (Patrice).
LATAYE (Eugène).
LATÉNA (N.-V. DE).
LAUGEL (Auguste).
LEBLAIS (Alph.).
LEFÉVRE (André).
LÉLUT.
LEMOINE (Albert).
LEMONNIER (Charles).
LE MOYNE (Désiré).
LEROUX (Pierre).
LETOURNEAU (Ch.).
LEVALLOIS (Jules).
LÉVÊQUE (Charles).
LÉVITTOUX (Henri).
LITTRÉ (E.).
LUCAS (Félix).

M

MAILLET.
MARGERIE (Amédée DE).
MARTHA (C.).
MARTHA-BECKER (F.).
MARTIN (Thomas-Henri).
MARTIN (Louis-Auguste).
MARTINAUD (L'abbé).
MASSOL (Alexandre).
MATTER (Jacques).
MAZZINI (Joseph).
MÉNARD (Louis).
MÉZIÈRES (Alfred).
MICHELET (Jules).
MILLET (J.).

MIRON (Morin-André-S.).
MONCHENY (H.).
MONSELET (Charles).
MONTÉE (P.).
MONTUCCI (Henri).
MOREAU (Joseph).
MOREAU (Louis).
MORIN (Frédéric).

N

NAQUET (Alfred).
NICOLAS (Auguste).
NOLÉ (Pierre).
NOURRISSON (Félix).
NUYTZ (Louis-André).

O

OLLÉ-LAPRUNE (Léon).
ONIMUS (Le Dr).
OSCAR (Louis).

P

PAPILLON (Fernand).
PECQUEUR (A.).
PÉLISSIER.
PELLARIN (Charles).
PÉRÈS (E.-J.).
PEZZANI (André).
PILLON (François).
POMMIER (Amédée).
POMMIER (Armand).
POMPÉRY (Édouard DE).
PONNAT (Le baron DE).
PRAT (J.-G.).
PRUDHOMME (A.).

Q

QUÉPAT (Nérée).
QUINET (Edgar).
QURIS (Charles).

R

RABBE (F.).
RAISANT (A.).
RAVAISSON (François).
REGNARD (Albert).
RÉMILLY (Eugène DE).
RÉMUSAT (Charles DE).
RENAN (Ernest).
RENAUD (Hippolyte).
RENDU (Victor).
RENOUVIER (Charles).
RÉTHORÉ (F.).
RIBERT (Léonce).

Ribot (Th.).
Richer (Léon).
Robinet (Le Dr).
Rodrigues (Hippolyte).
Rousselot (Paul).
Royannez (Adolphe).
Royer (Clémence).
Ruelle (Charles).
Russelli (L.).

S

Sabatier (J.-M.).
Sainte-Beuve (C.-A.).
Saisset (Emile).
Saisset (Adolphe).
Salières (A.).
Sarcey (Francisque).
Sauva.
Sauvestre (Charles).
Sémerie (Eugène).
Sièrebois (P.).
Simon (Jules).
Snider (A.).
Strada (de).
Sully-Prudhomme.

T

Taine (Hippolyte).
Taparelli d'Azéglio (Le R. P.).
Taule (F.).
Tissandier (J.-B.).
Tissot (Joseph).
Trousseau (Le Dr).

V

Vacherot (Étienne).
Vaisse (Jean-Louis).
Vapereau (Gustave).
Véra (A.).
Verlet (Henri).
Verlière (Alfred).
Viardot (Louis).
Vidal.
Voisin (Félix).

W

Waddington (Charles).
Walferdin (Hippolyte).
Wyrouboff (Le comte).

FIN DE LA TABLE.

Imprimé à Paris

PAR D. JOUAUST

RUE SAINT-HONORÉ, 338

ux 0

Dans le même format :

THÉATRE

LA BELLE PAULE, fantaisie en un acte en vers, par L. Denayrouze 1 50

LA CRITIQUE *de la Visite de Noces*, par H. de Lapommeraye. 1 acte en prose. . . . . 1 »

LA PART DU ROI, comédie en un acte en vers, par Catulle Mendès. . . . . 2 »

PROSE ET VERS

DRAMES ET ROMANS DE LA VIE LITTÉRAIRE, par Saint-René Taillandier 3 50

LA MUETTE (le château et ses désastres), par J. Janin. 1 »

DONNEZ-NOUS UN ROI, épître aux conservateurs . . . 1 50

LE CANTIQUE DES CANTIQUES, traduction en vers, par Numa Bès. . . . . 2 »

ULTRIX . . . . . 1 »

MAISONNETTE, par A. Campaux. 3 50

ÉPAVES DE JEUNESSE, poésies, par Ch. Ducrocq. 1 vol. in-18 en vers . . . . . 2 »

LA PREMIÈRE ABSENCE, lettres en vers, par Élie Cabrol. *Douze eaux-fortes* d'après d'Hurcelles. Un volume de grand luxe. . . . . 12 »

LES BAISERS de *Jean Second*, trad. par V. Develay. Frontispice d'Eisen. Portrait de J. Second. . . . 3 »

LES ÉLÉGIES de *Jean Second*, trad. par V. Develay. Frontispice de Marillier. Portrait de Julie. . . . . 5 »

FABLES DE LA FONTAINE ANNOTÉES PAR BUFFON, donnant sur chacun des animaux des notices extraites de Buffon. Ouvrage approuvé par le Ministre de l'instruction publique et adopté pour les bibliothèques scolaires. Un fort vol. de 500 pages. 3 50

Imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.